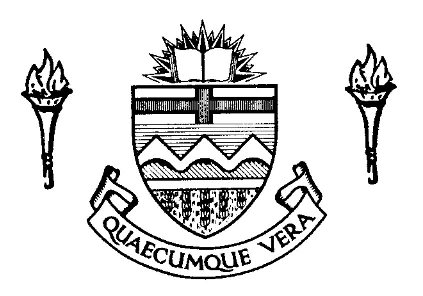
DE COTTO

A TRAVERS
E DOMINION
ET LA
CALIFORNIE


QUAECUMQUE VERA

DIONNE 1797
MONAGHAN 487
NOT IN PEEL: GAGNON

EXTREMELY RARE
200 COPIES PUBLISHED

PRAIRIE INTEREST + BC
COMMENCES P 114-172
(99)

A TRAVERS LE DOMINION

ET LA

CALIFORNIE

Ouvrage tiré à 200 exemplaires.

A TRAVERS LE DOMINION

ET LA

CALIFORNIE

PAR

L. DE COTTON

PARIS

E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS

18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 18

1888

Je remercie mes amis de m'avoir poussé à publier ces pages; ils m'ont ainsi fourni l'occasion de faire connaissance avec la littérature canadienne, que j'avais beaucoup négligée. En effet, mes appréciations, dont quelques unes peuvent être défectueuses, ce n'est pas douteux, mais que je croyais pour le moins bienveillantes, ont soulevé contre moi de l'autre côté de l'océan une tempête d'injures. En vérité je suis navré de n'avoir pas su voir les Canadiens aussi parfaits qu'ils se voient eux mêmes, mais j'ai pour excuse que la chose n'est pas facile. Si jamais j'ai la joie de retourner dans leur pays, je m'efforcerai de mieux faire; en attendant, ceux qui connaissent d'autres moyens que les explosions de rhétorique, m'ont attaqué avec des arguments si faibles, qu'ils ne sont pas arrivés à me convaincre d'erreur. Je ne rétracte donc rien, pas même le bien que j'ai dit et que je pense encore d'une race excellente malgré de petits défauts puérils.

J. C. Cattau

A TRAVERS LE DOMINION ET LA CALIFORNIE

Londres, 1er juin 1886.

Rien de remarquable à signaler, pour mes débuts, qu'une certaine inquiétude causée par mon insuffisance manifeste en anglais. Jusqu'ici, grâce à mon aimable cicerone, je m'en suis tiré, mais son secours ne m'accompagnera pas longtemps. J'arrive le plus souvent à me faire comprendre : c'est quelque chose; rarement à comprendre moi-même les réponses que je provoque et c'est une lacune grave dans l'existence d'un touriste. Enfin les dix jours de bateau me diront ce que je puis espérer de mes oreilles, car je suis condamné à dix jours de mer. Par une anomalie assez fréquente en ce monde, le trajet des bateaux filant droit sur Québec est beaucoup plus court que celui des paquebots se dirigeant sur New-York, mais, en revanche, le prix est plus élevé et la durée du voyage plus longue de deux jours. Oui, mais on a la compensation de rencontrer des glaces flottantes et de remonter de Belle-Isle à Québec, le plus beau fleuve du monde et voilà pourquoi je m'embarquerai jeudi sur un steamer de la Compagnie Allan.

Comme le comportait mon programme, je suis arrivé à Calais samedi soir et ce que j'y ai fait de mieux a été d'entendre la messe dimanche, car j'ai pu trouver le temps long, en attendant le départ du bateau. Calais ne possède de curieux que son hôtel de ville et une belle église; des remparts il ne reste rien; la ville depuis longtemps a fait éclater son corset trop étroit.

Londres naturellement est plus remarquable que Calais et trois jours sont insuffisants pour le visiter, quoique à la vérité, cette capitale ne m'ait pas séduit. Charing Cross, le quartier où j'habite, avec de grandes rues, de belles places, des constructions variées, m'a semblé ce qu'il y a de mieux. Je suis logé dans un très vaste et

confortable hôtel avec entrée dans la gare, à l'instar du Terminus de Marseille. Westminster est tout près; j'y suis allé déjà deux fois et j'y retournerai sans doute. Voilà qui est admirable et l'église ou *abbey* est une des plus belles choses du monde. Saint-Paul, la plus grande église après Saint-Pierre de Rome, a droit aussi au respect par ses dimensions; mais, exceptez-en quelques très rares monuments, Londres tout entier est bâti de boue et de carton. La tour de Londres elle-même est une bicoque. Dans les quartiers les plus riches, des voies très larges sont animées par une circulation étourdissante, mais vous n'y voyez pas une belle rue et, au contraire, des files d'affreuses baraques ou des façades de mauvais goût, dignes de figurer dans les decors de théâtres de banlieue. Je n'ai pas vu un hôtel qui vaille l'hôtel M., pas de beaux magasins non plus, ni de luxe de toilette. Par exemple des parcs et des jardins délicieux de verdure. Ce qui m'a le plus frappé ici, ce sont les chevaux. Ah! la superbe race! Les moindres sapins, les plus simples camions, sont attelés comme ne le sont pas toujours nos équipages; et tout cela marche d'un train! Il faut l'avoir vu. Ici la plupart des fiacres sont des *hansomes*, sorte de voitures, où le cocher siège derrière et conduit par-dessus la capote. Il converse au besoin avec son voyageur par une trappe percée au-dessus de la tête du monsieur.

Après les chevaux, ce sont les femmes. Nous sommes loin du type à grandes dents, que je m'attendais à voir dominer et dont nous gratifions trop généreusement nos voisines. Les jeunes Anglaises sont très généralement jolies et, si elles avaient l'instinct coquet de nos Parisiennes, je crois qu'elles ne leur seraient en rien inférieures. Mais cette race marchande manque totalement de goût. On peut s'en convaincre surtout en se promenant à Hyde-Parc, de cinq à sept heures, au moment où tous les équipages sont dehors. De splendides carrossiers sont attachés plutôt qu'attelés à des carrosses rococo et conduits par des cochers sans tenue et mal habillés quoique poudrés; sur les coussins des paquets de chiffons, surmontés de têtes de douairières. Ce n'est pas simplicité, c'est manque de distinction.

Une autre spécialité, à l'usage des Anglaises en voyage, c'est la pruderie. Chez elles, il n'en est pas question, ou alors c'est à l'inverse du latin, qui, dans les mots, brave l'honnêteté et la pruderie d'Arsinoé, peinte par Célimène. Londres, à première vue, paraît bien plus corrompu que Paris. Joseph de Maistre a dit

quelque part que les trois quarts de la vie d'un Anglais se passent à couvrir les apparences. Lors donc que les voiles de la nuit sont supposés sauvegarder ces chères apparences, la délicatesse d'un étranger est promptement révoltée par l'effronterie et la grossièreté des mauvaises mœurs. Il y a une rue classique, transformée par les belles de nuit en véritable marché, une des rues les plus élégantes, naturellement. La promenade y est instructive. A Paris, on offre des rafraîchissement ou à souper. Ici, on offre, en guise de pomme d'Eve, une ou plusieurs pommes de terre bouillies. De petites voitures, qui en sont chargées, se promènent dans les rues pour les amateurs. Une pomme de terre coûte un sou. Les sirènes dévorent leur butin, pendant que des malheureux ramassent les épluchures et les mangent. L'assortiment réuni du vice et de la misère. Vous voyez que celle-ci mérite sa réputation. Je n'ai pu que l'apercevoir en passant, mais X. me disait, qu'étant allé au Derby dimanche dernier avec quelques amis, des gens, relativement bien mis, se jetaient sur les os de poulet, qu'ils lançaient loin d'eux. Voyant cette voracité, ils ont voulu distribuer du pain... Ce n'est pas là qu'on aurait rempli sept corbeilles avec les restes.

X. me raconte des détails intéressants sur la liberté des allures anglaises et il est aux premières loges pour en juger, puisqu'un de ses grands amis a pris pension dans une famille très honnête, cela va sans dire. Il me fait part de ses confidences. Ce bon jeune homme est aussi sage que Joseph, heureusement pour lui et pour la famille de ses hôtes, où tout le monde l'embrasse, le pince et lui fait les agaceries les plus inconvenantes. On dit que cela ne tire pas à conséquence dans ce froid pays et qu'on peut sans danger laisser sa fille aller se promener sur la Tamise avec un flirteur quelconque. Ce n'est pas l'avis d'X. Je lui laisse la responsabilité de son opinion.

En ce moment est rassemblée à Londres une très remarquable exposition de tous les produits des colonies anglaises. Chaque pays est représenté. Cette exposition occupe une surface égale à celle de la dernière exposition de Paris, Il y a de tout, et il faudrait un mois pour la visiter en détail. Nous y avons dîné et passé la soirée. A la nuit, les bâtiments et les jardins s'illuminent soudain; les jets d'eau s'éclairent de reflets de couleur; c'est d'un bel effet et animé par plusieurs milliers de personnes. La musique joue; à dix heures, elle entonne le *God save the queen;* tout le monde se lève, se

découvre et se dirige en silence vers les sorties. Voilà le beau côté du caractère anglais et ce qui nous manque le plus, hélas! à nous Français.

Ce matin, il pleuvait par torrents. Depuis longtemps, l'état du ciel faisait prévoir ce déluge; malgré cela, une foule de gens, correctement vêtus, se promenaient sans parapluie, tranquilles et résignés. Je n'ai pas pu deviner si c'était oubli ou privation. A midi, le soleil a reparu et je suis allé à Windsor. C'est un palais étrange; l'architecture anglaise a un style tout particulier; on admire, à la vérité, mais on n'est pas pleinement satisfait. Il semble qu'on rêve par le cerveau de Gustave Doré. Vous voyez un peuple de châteaux gothiques à créneaux, se dressant côte à côte sur une éminence, dominant une plaine verte et boisée. Tous ces châteaux sont de formes bizarres, de hauteurs différentes, reliés ensemble par des murailles fortifiées et, au centre de cette vaste enceinte, s'élève une énorme masse, en forme de tour, qui porte au front l'étendard. Pendant que l'œil est ravi et étonné, l'imagination est saisie par le silence qui règne partout. Pas une voiture dans ces grandes cours, pas une tête aux fenêtres, pas une silhouette derrière ces dentelles vitrées; et pourtant la reine est là. De loin, nous avons aperçu l'impératrice des Indes, visitant seule ses rosiers ou ses petits pois, je ne sais. Seulement, de distance en distance, des soldats à ressorts marquent les passages interdits au public.

Liverpool, 3 juin.

De Londres à Liverpool, le pays n'est pas varié; à la fin du trajet seulement, on traverse des collines uniformes mais agréables. En revanche, la culture m'a frappé. Pendant des heures entières, on ne voit que prés et pâturages et, quand paraissent les autres récoltes, elles restent en proportion infime. Quelques bois de futaies et de beaux arbres à travers tout cela.

En quittant Londres, j'ai eu une petite aventure. Je n'ignorais pas qu'il y avait dans cette ville vingt ou trente gares de voyageurs, ou davantage, mais il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il pouvait y en avoir plusieurs pour Liverpool. J'arrive donc avec une avance calculée pour parer aux éventualités et j'attends. Le moment de partir venu, je présente mon billet, pris à Paris... Bon! Ce n'est pas ma ligne; il me faut courir à une autre station, où, inutile de le dire, les heures des trains ne sont plus les mêmes. Les wagons anglais

sont d'un confortable dont les nôtres, je le constate avec regret, ne donnent qu'une faible idée.

Je ne me décourage pas, mais je suis dans une position grotesque, ayant des oreilles pour ne pas entendre. Ce matin, fête de l'Ascension, je n'ai jamais pu savoir si les prières que les fidèles récitaient après la messe étaient dites en anglais ou en latin. Qui me donnera le *la* sur lequel ce peuple accorde ses cordes vocales?

Me voilà à Liverpool avec quelques heures à perdre, car on ne s'embarque que ce soir à quatre heures. J'ai déjà aperçu mon bateau, le *Polynésien* (prononcez *Polinician*), immobile au milieu de la rivière et dans le brouillard, et comme il m'a échappé une boutade de mauvaise humeur contre ce brouillard, on m'a répondu, pour me consoler, qu'il règne depuis un mois. Je ne m'étonne plus que les Anglais soient colonisateurs.

Liverpool est une ville étonnante; tout y est énorme plutôt que grand. Les maisons de banque ou d'assurance rappellent le Louvre; les halles font penser aux greniers de Pharaon; de vastes places, ornées de colonnes et de grands hommes en bronze, des rues larges et mieux bâties qu'à Londres, de hautes églises; tout cela est animé et pourrait être beau, mais le cachet du commerce est imprimé partout; on croirait que celui du monde entier passe par là, à voir ces quais où de grands bateaux à vapeur accostent et repartent sans cesse. Une série de longs tubes, tunnels mobiles et inclinés, suivant la hauteur de la marée, mettent les quais en communication avec les bas ports. On m'assure que Liverpool a plus de 700,000 habitants.

Devant les bureaux de la Compagnie Allan s'entasse un attroupement de gens émus. Qu'y a-t-il? Le bruit court qu'un des paquebots de la ligne de Québec (prononcez Couibec) s'est perdu corps et biens. On pense qu'il a dû être broyé par les icebergs, mais on en réduit aux suppositions et la nouvelle du naufrage n'est pas même certaine. Si la mer a pris son tribut, espérons qu'elle sera clémente pour un temps.

Les Jésuites ont à Liverpool un établissement important, à la fois collège et paroisse. J'y découvre un ancien professeur des Postes, et nous sommes aussitôt une paire d'amis. Sous sa direction, j'explore la ville, et je reviens vite de ma bonne opinion. A part le beau quartier, que j'avais vu tout d'abord, le reste est hideux de malpropreté et de misère. Nous visitons encore une exposition que

j'avais entendu vanter, et j'y ai remarqué une galerie intéressante où sont reproduits en réduction tous les types de navires connus, anciens et modernes. Le reste n'est qu'un immense bazar de camelote internationale.

4 juin.

Je profite de ce que notre bateau va prendre le courrier d'Irlande à Londonderry pour jeter à la poste le premier bulletin de notre traversée. Il est panaché de bonnes et de mauvaises impressions. On meurt de faim sur cet infâme paquebot, de faim et même de soif. Je n'y ai pris encore qu'un repas, et si la sobriété du prochain repas ressemble à celle du dîner d'hier soir, je crois que je ne pourrai contenir mon indignation, au risque de n'être pas compris. Quant à la boisson, il y a bien des verres sur la table, mais rien à mettre dedans, pas même de l'eau. Un dragon en livrée en a la garde au buffet et il faut en demander, opération toujours odieuse et parfois difficile. Je me suis donc couché affamé et altéré, avec un os de côtelette et un verre de bière de douze sous dans l'estomac, ce qui, d'ailleurs, ne m'a pas empêché de dormir. Je suis seul dans ma cabine et confortablement installé; la mer est unie comme un lac; on ne sent d'autre mouvement que la secousse produite par l'effort régulier de la machine, et j'ai pu faire ma barbe aussi paisiblement que dans ma chambre. Si la brume du nord daigne se dissiper, nous aurons une belle journée; dans le lointain vague s'aperçoivent, à droite, les collines de l'Ecosse, à gauche, celles de l'Irlande: plus près de nous, de grosses têtes noires émergent tout à coup au-dessus du miroir, s'agitent et glissent un moment à la surface, puis plongent et disparaissent; je pense que ce sont des marsouins. A l'arrière, des mouettes se balancent et se croisent en lançant leur cri triste, jusqu'au moment où la troupe entière fond sur une proie échappée du vaisseau, se débat quelques instants au milieu de l'écume, puis nous rejoint à tire-d'aile. Le spectacle est gai et calme.

Je viens d'être appelé pour le déjeuner et je rétracte la moitié de mes accusations. Comment dès huit heures du matin le gouffre des estomacs anglais peut-il être aussi béant? Mystère. Le fait est que ce repas est tout autre que celui d'hier soir; seulement, ce matin, pas même un verre sur la table. En serai-je réduit à partager avec mon estomac la ration liquide allouée à l'usage externe?

Vous attendez sans doute un croquis de nos passagers? je les connais encore mal. Hier, comme je prenais place sur le remorqueur, un monsieur m'aborde en français : « Je viens de vous entendre parler anglais et j'ai compris que vous deviez être Français. » Bien flatteur! mais, hélas! je n'ai pas le droit de me montrer susceptible. Ce monsieur est un Canadien, qui revient de passer quelques mois en Europe avec sa jeune femme. Il parait satisfait de l'opinion qu'il m'a donnée de sa perspicacité et n'a pas l'air pressé de pousser plus loin la connaisance. Ma grande ressource sera sans doute une famille parisienne de dix personnes : père, mère, tante et sept enfants, qui ont dit adieu à la France et vont demander au Canada une nouvelle patrie. Dès les premiers mots de politesse, j'ai compris que nos idées étaient communes et le soir, accoudé à l'arrière, j'ai entendu la famille groupée, réciter la prière avant de plier bagage. Tous ces gens sont d'aspect agréable; ils ont un air éveillé et résolu, une grande simplicité de manières, bref ce qui distingue le Français de bonne souche.

Les autres passagers ont le défaut sans remède de ne parler qu'anglais.

12 juin

Ce sera sans doute demain soir ou lundi matin que nous mettrons pied à terre. Au fond, il n'y a pas à se plaindre; nous n'avons guère que 24 heures de retard; dans cette saison on s'attend toujours à davantage et il n'est pas rare que des navires restent perdus dans le brouillard 7 et 8 jours, ou plus. Les marins en effet ont deux ennemis dans les parages de Terre-Neuve : les brouillards et les icebergs. Nous n'avons pas échappé complètement aux premiers; de là notre retard. Tout le temps qu'on reste plongé dans ces nappes sombres, la vigilance des deux marins, immobiles à l'avant, n'est d'aucun secours; on n'avance que lentement et, de minute en minute, la sirène lance son appel rauque et sinistre. Hier matin nous nous sommes arrêtés brusquement; à notre sifflet un autre avait fait écho. Pendant plus d'une heure les deux voyageurs se sont renvoyés leur cri d'alarme, puis le sifflet de l'inconnu s'en est allé se perdant peu à peu dans le lointain, sans que nous ayons pu apercevoir sa silhouette. L'œil n'aurait pas distingué une montagne à trente pas. Moyennant ces précautions, les abordages de navires sont rares, mais les icebergs n'ont aucun souci de l'angoisse de la

sirène; aussi sont-ils particulièrement redoutés des marins. A mon vif déplaisir, nous avons abandonné la route du Nord par le détroit de Belle-Isle, encombré de glaces, dit-on, pour faire un long détour au Sud. Aussi n'avons-nous rencontré que deux de ces montagnes merveilleuses et, des deux, je n'en ai vu qu'une, à demi noyée à 500 mètres dans la lueur douteuse du crépuscule, juste assez pour rendre mes regrets plus cuisants. C'est en effet un beau spectacle. Le bloc, que j'ai vu, avait l'aspect d'un vieux château démantelé, avec une haute tour flanquant une des ailes. La masse entière hors de l'eau était, je pense, d'un volume égale à celui de tout le château de Montmelas; la partie plongeante est, d'après la densité de la glace, environ cinq fois plus considérable. Ces forteresses neigeuses, se dressant au milieu des vastes solitudes de la mer, ont quelque chose de grandiose : mais le Polynésien n'est pas de mon avis et il a encore sur le cœur une vieille aventure. Un jour, il y a de cela deux ou trois ans, il a heurté dans le brouillard un de ces promeneurs silencieux, qui, du haut de ses murailles ébranlées, a laissé tomber sur le pont un bloc de glace de 40 tonnes. Du coup le pont fut enfoncé; l'avant reçut des avaries sérieuses et le pauvre navire s'estima heureux d'avoir sauvé sa carcasse.

Hier, pour la première fois depuis l'Irlande, nous avons aperçu la terre, comme un long nuage à l'horizon : c'était Terre-Neuve, terre française autrefois, puis le nuage a disparu et nous sommes en plein golfe de Saint-Laurent; ce soir nous entrerons dans le fleuve et à partir de ce moment commencera le défilé de ses rives célèbres. D'abord nous avions espéré arriver dimanche matin à Québec, assez tôt pour entendre la messe de la Pentecôte; ainsi nous aurions fait pendant la nuit notre dernière étape. A la place nous aurons le loisir de contempler dans ses œuvres la grandeur du Créateur, et de lui offrir l'hommage de notre admiration.

Nous aurons tous quelque plaisir à débarquer. La vie à bord est monotone. Les passagers de première classe sont peu nombreux et aucun lien n'a pu s'établir entre eux pour rompre par quelques distractions communes l'uniformité de notre existence. L'Anglais n'est pas communicatif. Je passe la plus grande partie de mon temps avec M. B. et ses fils : les pauvres dames ont disparu dès le premier jour. Cette famille est charmante. Les jeunes gens sont gais et intelligents; ils feront une forte race de colons. Tous partent sans arrière-pensée ; est-ce aussi sans regrets ? Cela me ferait quelque

peine pour notre pauvre France, qu'on ne la regrettât même pas. Ils vont, il est vrai, planter leur tente sur une autre France, mais à l'ombre d'un drapeau ennemi. Que chacun accomplisse sa destinée.

M. C., le Canadien, qui m'a abordé sur le quai du départ, serait un compagnon spirituel et intéressant, s'il n'était absorbé par sa jeune blonde, qui n'a voulu se laisser présenter personne. Avant son mariage, il a été employé par le gouvernement canadien à l'arpentage d'une partie du N. O., en vue de la colonisation future. Quelques mois de rude labeur lui ont rapporté, dit-il, une cinquantaine de mille francs. Il a donné une destination agréable à une partie de cette fortune, car il se fait gloire d'avoir mené joyeuse vie en Europe, et, avec le reste, sa femme s'est chargé les oreilles et encombré les doigts.

Nous avons encore un barde écossais et ses deux filles; ils vont chanter en Amérique. Ces gens ont déjà parcouru ainsi la Turquie, l'Egypte, les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Colonie du Cap, la France, l'Espagne; bref, ce sont des bohémiens de la mer. Les jeunes filles ont un air modeste, qui n'est pas sans mérite, mais le père colporte les théories socialistes, en même temps que ses talents de pitre.

Un grand et gros Anglais, d'un roux superbe, est un officier démissionnaire de l'armée des Indes, où il est resté seize ans. Il a visité à peu près tous les postes, tué pas mal de tigres et rapporté, avec une foule de souvenirs intéressants, une vive satisfaction d'avoir quitté le pays. Il va au Canada pêcher le saumon dans une des nombreuses rivières Sainte-Anne. La pêche dure de quatre à cinq semaines et, pendant ce temps, l'ami, qu'il va rejoindre, prend une moyenne de cent vingt-cinq saumons, à la ligne, tout simplement.

Il serait fastidieux d'énumérer tous nos compagnons de captivité, depuis les misses guindées, jusqu'à l'Américain sans-gêne, qui met les pieds sur les tables et fait de la musique pendant les repas, à la stupéfaction d'un de mes jeunes amis, placé en face de lui. Il faut pourtant que je vous signale mon voisin de table, robuste Anglais de vingt ans et cadet de famille, qui va faire de l'agriculture à 50 milles à l'ouest de Winipeg. Ils sont ainsi plusieurs jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, grands, solides et sérieux, qui partent seuls, sans espoir de retour et vont à des centaines de lieues lutter corps à corps avec les périls et les

tristesses de la vie, dans cette dure existence de colon. Simples avec cela et trouvant naturel ce qu'ils font. Voilà des hommes! Quelles tristes comparaisons ils me font faire!

A l'arrière du bateau nous sommes au large et peu nombreux; il n'en est pas de même à l'avant. Là sont entassés des émigrants de toutes les nations d'Europe : des Français, rares et assez mal représentés; des Russes, barbus et sales; des Suédois, aux vêtements clairs et bigarrés, à ravir Polichinelle; des Allemands à grosses têtes, couleur filasse; des Irlandais en guenilles, des Anglais quelque peu arrogants, etc. Tout ce monde a l'aspect misérable. Bien des figures, qui cependant respirent l'énergie, ont des sourires mélancoliques et l'on aperçoit parfois des yeux humides, le regard perdu dans le lointain. Qui pourrait lire les secrets de tant de pensées diverses? Mais tout à coup voici un ménétrier improvisé, qui, sur une flûte de deux sous et perché sur un tambour d'escalier, entonne un air du pays. Aussitôt des groupes se forment, les yeux brillent, la joie reparaît sur tous les visages et des rondes s'organisent. Tous ces grands enfants s'amusent pendant une heure ou deux et oublient la vie. Ah! par exemple, le dimanche on ne s'amuse guère; ce jour-là vous verriez tous les protestants les bras pendants ou le nez plongé dans une bible. Les jeux les plus innocents sont interdits, et M. B. a produit un grave scandale en voulant jouer aux échecs avec ses enfants. Passagers et matelots, après le déjeuner, se sont réunis dans le salon, où le capitaine a récité l'office, à défaut d'un pauvre révérend, que la mer a mis dans un piteux état. Moi aussi, du reste, j'ai dû paraître extraordinaire aux Anglais. Ce matin, jour de jeûne, je ne suis pas descendu au premier déjeuner. Émoi des domestiques, qur viennent s'informer de ma santé, puis de mes voisins de table. J'ai essayé de leur faire comprendre mon affaire et je ne crois pas avoir réussi. Quant au maigre du vendredi, il a étonné surtout le Canadien. Je suis, dit-il, le premier Français qu'il ait vu faire maigre et il croyait bonnement que l'abstinence n'était plus pratiquée que par quelques vieilles dévotes rechignées. Sa femme et lui tout aussitôt ont adopté mon menu. M. C. est tombé d'étonnement en stupéfaction, quand je lui ai appris que, parmi les gens de ma connaissance, les quatre cinquièmes au moins observaient les lois de l'Église et que la masse de nos paysans en faisait autant. Du coup la France est remontée dans son estime, et lui-même,

qui, au début de nos relations, s'était déclaré libéral, sans doute pour se bien poser dans mon esprit, il s'est avoué bon catholique.

A propos de cuisine, je me familiarise avec celle des Anglais. Je m'abreuve d'eau glacée et de thé et j'avale leurs fortes épices; tout en maudissant les goûts barbares des gosiers britanniques, je dois rendre justice à la table du bord, qui est servie avec une abondance capable de satisfaire les appétits les plus gargantuesques. Il y a trois repas obligatoires et deux autres facultatifs. Pour beaucoup ils sont la meilleure distraction du voyage.

Quand on n'est pas disciple d'Epicure, on peut se livrer à un exercice assez goûté par nos jeunes Anglais; il consiste à lancer de loin des couronnes sur un piquet vertical, mais c'est plus bête que le jeu de l'oie et j'en use modérément. La grande attraction, c'est la mer avec ses couleurs changeantes, et son humeur inégale. Une chose m'a surpris : nous n'avons pas passé une journée sans voir des oiseaux; des mouettes d'abord : une bande nous suivait depuis l'Irlande et le cinquième jour seulement la plus fidèle nous a quittés; d'autres chassent dans les grandes plaines de la mer et, sans doute, elles y ont leurs nids, ballottés par les vagues, puisque c'est la saison des amours. Les canards abondent aussi. Plusieurs bandes se dirigent vers l'Amérique, cette terre promise de leur race; seulement en général les canards nous viennent de là, plutôt qu'ils n'y vont. J'ai vu mieux : hier, par un beau soleil, je suivais de l'œil une bande de marsouins, bondissant au-dessus des vagues, alignés comme un peloton d'écuyers à un concours hyppique, lorsqu'un officier du bord me montre vivement quelque chose à l'horizon. Je suppose que c'est un iceberg et je braque ma lorgnette. Non; deux jets d'eau, que le vent emporte, m'apprennent que c'est une baleine; mais, tenez! en voilà une autre plus près. Celle-ci n'est pas à plus de quarante pas; elle accompagne un instant le navire, et, la vague la découvrant en entier, me montre le corps du monstre de la queue à la tête; je puis même distinguer les grands fanons de la bouche. Plusieurs fois elle nous fait la politesse de lancer ses fusées sous nos yeux et disparaît. Tous, nous étions émerveillés. En moins d'une demi-heure nous avons compté six de ses énormes et inoffensifs monstres dans un rayon de 150 mètres autour du bateau. Rien de plus émotionnant que la vue de cet animal étonnant et de plus gracieux que ces blancs panaches d'écume, qui jalonnent sa marche et trahissent sa fuite. Des vols de mouettes tournoyaient

dans le sillage des baleines, habituées à se repaître des reliefs de leurs festins.

Une autre distraction de la vie sur mer est la découverte des bateaux que l'on croise, blanches voiles de pêcheurs, larges voiliers du commerce, qui voguent les ailes déployées, ou prosaïques steamers, salissant le ciel de leur fumée noire. La politesse consiste à échanger, sinon sa carte, son nom à l'aide de signaux. Quelques bateaux demandent leur longitude ou d'autres renseignements et bientôt on se perd de vue. La rencontre des bâtiments ou des barques de pêche n'est pas aussi commune qu'on le pourrait croire; on passe des journées entières sans en découvrir et nous n'en avons jamais signalé plus de six en un jour. Plusieurs allaient à Québec et nous priaient d'annoncer leur arrivée. Le *Polynésien* marche en effet relativement vite pour eux; quand la mer est bonne, il file de 13 à 13 1/2 nœuds. Au fond c'est peu, si on compare sa vitesse à celle des navires faisant le service de New-York. Ceux-là font par jour 440 milles et plus, tandis que notre meilleure journée a été de 312. Mais aussi nous ne brûlons que 70 tonnes de charbon par 24 heures, tandis que les Cunards en consommant 300, ce qui représente, au prix modéré de 20 francs la tonne, une dépense de 6000 francs. Il faut soutenir la concurrence au périr. La dépense de charbon n'est pas la seule imposée par ce besoin de vitesse. Si la machine est capable d'absorber cette effrayante ration de charbon, combien pensez-vous qu'il faille de serviteurs, incessamment occupés à nourrir sa gueule béante? Vous ne le croirez peut-être pas et j'ose à peine le dire; on m'assure que leur nombre n'est pas inférieur à 120. Il faut remarquer que la moitié se repose pendant que l'autre travaille et que l'on compte non seulement ceux qui chargent les fourneaux, mais aussi tous ceux qui vont chercher le combustible et le remuent.

Enfin, comme tout est distraction pour des gens désœuvrés, il se forme un groupe de curieux à l'arrière toutes les fois qu'on jette le loch et on le jette toutes les 2 ou 3 heures, car notre *steam* en est encore à ce vieux procédé. Depuis que nous sommes sur les bancs de Terre-Neuve, on jette aussi la sonde plusieurs fois par jour. Il ne faudrait pas croire que les bancs soient des écueils; on y navigue et on y pêche; ce sont des bas fonds de sable sur lesquels le poisson se plaît; les profondeurs que nous avons trouvées varient de 80 à 200 mètres. On plonge aussi fort souvent un thermomètre

dans la mer. On sait ainsi si l'on se trouve dans un courant chaud, dans un courant froid ou dans le voisinage des glaces. Si l'eau n'est pas toujours chaude, l'air l'est rarement; la bise et un vent d'ouest glacé ne nous ont pas laissé de repos pendant la traversée. Quand j'ai quitté le pont, hier soir, il n'y avait plus que 2 degrés centigrades, et nous étions enveloppés d'un brouillard épais. Toute la nuit la voix de la sirène m'a poursuivi comme un cauchemar.

J'ai quitté mon bureau, installé dans ma cabine, pour aller dîner et jouir, en me promenant, du beau spectacle, qui commence à se dérouler devant nous. Nous longeons, à petite distance, les côtes de Gaspé; la mer est devenue calme comme un fleuve paisible; le vent tiède de la terre a remplacé la brise glacée du large, un beau soleil éclaire cette longue ligne de collines, magnifiquement boisées; une étroite frange verte, parsemée de maisons blanches, marque seule les conquêtes de la culture. Mon Canadien dit que le pays est *raide pauvre*, dans le style français d'ici. Il n'est guère habité que sur le rivage et par des pêcheurs, tous d'origine française. Il est possible que le pays soit pauvre, il paraît d'ailleurs à peu près désert et son exposition en plein nord explique pourquoi l'émigration tarde à s'y porter, mais quelle riche nature! En face de mon hublot ouvert, défilent, pendant que j'écris, des coteaux découpés, revêtus, aussi loin que peut s'étendre la vue, de forêts vigoureuses. Quelle différence avec les paysages de la pauvre Irlande!

Là aussi, du reste, le coup d'œil a son charme, mais tout respire la misère et l'épuisement. Les cultures se sont réfugiées de même sur les bords de la mer; seulement, au lieu de chênes chevelus, ce sont des bruyères et des genêts, qui règnent sur les montagnes. Quand nous longeâmes la triste Erin, une légère teinte d'or montrait que le genêt commençait à fleurir. En entrant dans la baie de Londondery, nous avons passé devant une forteresse en ruine, pittoresquement vêtue de lierre. A côté, derrière des murs moins frustes, trois vieux canons, assis sur leurs affûts, avaient l'air plus humilié que menaçant. Puis le steamer s'est arrêté en face du village de Moville, qui se cache derrière un joli bois de chêne, le seul du paysage. Le clocher élève sa tête légère par-dessus la cime des arbres. C'est gracieux et nous n'avons vu que cela de l'Irlande Londondery est au fond d'un golfe inaccessible aux gros bateaux. J'ai emporté de ces rivages de l'ancien monde nne impression de souffrance et voici que se révèle un pays où la sève déborde, cou-

vert de forêts, que la hache n'a point visitées. Le contraste est frappant. A notre droite nous avons l'île d'Anticosti, d'une étendue égale à celle de plusieurs départements de France, mais le fleuve est si large que nous ne pouvons l'apercevoir.

13 juin, soir.

Nous remontons à toute vapeur le Saint-Laurent avec l'aide de la marée. Avant la nuit, nous arriverons à Lévis, port de Québec, sur la rive gauche du fleuve. Hier soir grand concert, pour moi véritable corvée. Les Anglais ne sont pas musiciens; leurs chants sont dignes de porter un Français en terre et, quant à leurs facéties, ne les comprenant pas, elles m'inquiétaient sans m'amuser. Chose remarquable; les passagers de deuxième et troisième classe avaient été invités et ont pris part à la fête; il était aisé de voir que dans toutes ces individualités, de fortunes si diverses, battaient des cœurs à l'unisson. L'hymne national a été hurlé avec un bel ensemble.

Ce matin nous avons débarqué à Rimouski quelques passagers à destination du nouveau Brunswick. En cet endroit le fleuve a encore plus 60 kilomètres de large. De là à Québec on compte cent dix îles, rochers agrestes et nus ou couverts de pins; jusqu'au Niagara leur nombre s'élève à plus de deux mille. Nous prenons plaisir à voir folâtrer dans les eaux d'énormes marsouins, blancs comme la neige, d'une espèce inconnue ailleurs. Les gros ont près de 7 mètres de long. Leur capture est lucrative et ils doivent le savoir, car ils se tiennent à une distance respectueuse. Ils me rappellent les troupeaux de Neptune, qu'ont vus les poètes. Que n'ai-je, moi aussi, une plume de poète pour décrire les beautés du Saint-Laurent! Maintenant il est assez resserré pour nous permettre d'admirer ses deux rives, puisqu'il n'a que 20 à 25 kilomètres de l'une à l'autre et que nous suivons le milieu. La rive gauche, abrupte, tourmentée, rocheuse, ne s'ouvre que par des ravins profonds pour donner passage aux rivières; des taches de neige se voient encore sur ses pentes. C'est la nature sauvage, et la civilisation n'a pas encore osé s'y risquer. Quelques bien rares essais marquent seuls de plaques jaunes ou vert tendre le fond sombre des montagnes. De l'autre côté ondulent aussi des collines boisées de pins, mais, à mesure qu'on remonte, les pentes s'adoucissent et s'éloignent du rivage. Toute la plaine est cultivée et la rive offre une succession non interrompue de villages. Entre eux les petites maisons blanches

sont aussi pressées sur le bord du fleuve que le sont les villas des promenades de Cannes. Cela tient à ce que toutes les propriétés sont des bandes de terrain, longues de plusieurs kilomètres, mais extrêmement étroites, tracées perpendiculairement au fleuve. Les habitants ont en outre la coutume de construire leurs maisons sur la même ligne. Si les coteaux ne la masquaient, nous découvririons une deuxième ligne, parallèle à la première.

Entre les rives s'égrène cette merveilleuse série d'îles, dont j'ai parlé; nous passons au travers.

Minuit.

Par une faveur inestimable, le ciel a permis que nous arrivions à Québec, non seulement avant la nuit, mais au moment où les clartés adoucies du soir ont leurs plus beaux reflets. Rien ne peut être comparé à la splendeur de cette arrivée. A mesure qu'on approche, cette majestueuse avenue du Saint-Laurent dépouille ses rives de ce que la culture pratique a d'un peu prosaïque; des bois, aux touffes étagées et coupées de quelques prairies, donnent l'idée d'un parc anglais sans limite. Peu à peu, des deux côtés, les maisons blanches se pressent au point d'étouffer la verdure; sur la droite, la cascade de Montmorency, qui, de loin paraît être une chute énorme, tombe du haut de rochers noirs et forme le second plan; en face de nous, le fleuve semble s'ouvrir en deux larges bras et Québec, avec son port de reine heureuse, apparaît sortant des eaux, la tête appuyée à un gros rocher à pic sur les flots, pendant que ses maisons se répandent capricieusement sur la pente opposée. De grands navires et de nombreuses barques flottent autour; on dirait qu'ils appartiennent eux aussi à la ville. Il faudrait photographier cette vue du pont de notre bateau. Pauvre bateau! nous avions tous hâte de le quitter. Hé bien, on ne traverse pas ensemble l'Océan, sans se lier de quelque amitié; nous l'avons éprouvé en lui disant adieu.

Les vaisseaux n'abordent pas à Québec même. En réalité le fleuve, qui semble se partager pour entourer la ville, n'envoie à droite qu'un long repli caresser le pied de la colline; son vrai cours est à notre gauche. Là se trouve le faubourg de Lévis et le quai de débarquement. De ce côté Québec n'apparaît pas dans sa grâce; son haut rocher lui donne l'aspect d'une forteresse et alors le cœur se serre. Honneur à ceux qui se sont sacrifiés pour essayer de la garder à la France! Vus d'aussi près, les rivages du fleuve sont

déparés par d'énormes constructions en bois, bâties sur pilotis et utilisées par les douanes, chemin de fer, etc.

Mes tribulations ont commencé avec le débarquement. Les Canadiens, dans le transport des bagages, m'ont donné le plus bel échantillon d'un désordre et d'une incurie, dignes du nouveau monde. J'ai pris terre à sept heures et je n'ai pu gagner mon hôtel qu'au milieu de la nuit. Je veux bien dire comme explication, non comme excuse, que nous amenions une marée d'émigrants. Passons. M. C. m'avait recommandé l'hôtel Saint-Louis comme le plus huppé de la ville. C'est au moins le plus cher. Quant au confortable, ma chambre n'a rien d'un luxe oriental; il est vrai que j'ai marché vers l'Occident. Son plus bel ornement est un vieux fauteuil vert, aux ressorts ruinés, qui me laissent assis sur le bois.

Québec, 19 juin.

A l'endroit où la rivière Saint-Charles se jette dans un golfe du Saint-Laurent, se dresse un rocher à pic, presqu'île entourée de trois côtés par les eaux. J'allais dire entourée par la mer; l'erreur eût été grave, car l'eau du fleuve est douce à Québec, quoique la marée y remonte de plusieurs mètres. Ce rocher est incliné par une forte pente vers la partie saillante du promontoire; il a été couronné par une muraille bastionnée sur les plans de Vauban; le sommet, d'aplomb sur le fleuve, porte une citadelle du même auteur. Le quatrième côté est isolé par un large fossé, bastionné aussi, et percé de trois portes curieuses, dans le style de la porte des Allemands à Metz. Voilà l'ancienne ville, place de guerre admirable, que les Anglais n'eussent jamais prise, si elle eût été défendue.

Aujourd'hui de grands faubourgs, plus populeux que la ville même, se sont répandus de tout côté au dehors et la prolongent jusque dans les eaux par des constructions sur pilotis, souvent insultées par les fortes marées. Les fortifications ont donc perdu toute leur importance. Seule, la citadelle veille sur son rocher nu et garde quelque valeur, s'il est vrai, comme je me le figure, que les cuirassés ne pourraient pas la battre d'assez près, à cause de l'amplitude de l'angle de tir. Sur la rive opposée, par où l'on pourrait venir la canonner des hauteurs de Lévis, trois forts ont été construits, reliés ensemble par des ouvrages en terre. A quoi sert tout cela? On ne se défend pas sans soldats et le Canada a une

armée pour rire, un jouet de parade. « Si on nous attaque, que la reine nous défende », dit-on. Qui les attaquerait? Si jamais le Canada est réuni aux États, c'est qu'il l'aura souhaité, et un parti assez important aspire à cette union. Il est probable au moins que tôt ou tard le pays se détachera de l'Angleterre, à laquelle le retiennent des liens fort relâchés, et se groupera en plusieurs États, suivant les nationalités. Alors, peut-être, comptera-t-on l'armée pour quelque chose.

A présent, les soldats sont tous volontaires; ils s'engagent pour trois ans et leur service consiste à se réunir pour les douze exercices de chaque année. Ils touchent 5 francs par jour pendant ces réunions. Quand les engagements n'ont pas donné assez d'hommes, la bonne volonté y supplée. « Hé! Où vas-tu donc, Pierre? » — « Ho! Je vas donner un coup de main au capitaine X...; il m'a fait dire qu'il n'avait pas assez de monde. »

Un très petit noyau forme une troupe régulière. On s'y engage pour trois mois et au-delà. On est bien nourri, bien payé, et si, malgré tout, on n'est pas satisfait d'une vie oisive, il est facile de racheter sa liberté! Beaucoup de ces réguliers sont des déserteurs anglais. Quand j'ai voulu voir la citadelle, on m'a tout montré avec l'empressement d'un propriétaire se faisant honneur d'un objet curieux. Je n'ai pas visité les forts de la rive droite : je sais seulement que là on a poussé le sans-gêne jusqu'à transformer l'un d'eux en une fourrière pour le bétail, retenu en quarantaine, avant d'être dirigé sur les États ou le Manitoba.

Revenons à Québec. J'ai dit que cette ville gracieuse était bâtie en gradins de pyramide depuis la cime élevée de la citadelle, jusqu'au fleuve, dans lequel baigne le bas de sa robe. Rien de régulier dans sa construction. A travers le fouillis de ses maisons à volets verts et à toits pointus, couverts de feuilles de fer étamé reluisant au soleil, se font jour des touffes de verdure et quelques grands édifices, rompant la monotonie par leur relief et donnant du pittoresque à l'ensemble. Ce sont des églises, la célèbre université Laval, le séminaire, le palais de justice, le parlement.

Entrez dans la ville : des rues assez larges escaladent la montagne sans souci de la pente; plusieurs, en guise de pavé, ont des planchers d'épais madriers; tous les trottoirs sont en bois, dont on fait un étrange gaspillage dans ce pays. Un grand nombre de maisons sont également construites en planches, ce qui constitue un danger

permanent, et il a fallu qu'une loi récente interdît le bois dans toutes les constructions nouvelles.

Dans les rues, circulent une multitude de voitures, plus étonnantes les unes que les autres. On en voit de toutes les formes et de tous les âges, depuis la vieille calèche ébrèchée, souvenir du grand siècle, jusqu'au produit le plus capricieux de l'imagination américaine. Ces dernières sont les plus nombreuses et se tiennent à l'écart de toute classification logique. L'omnibus de mon hôtel était une vieille guimbarde avec des panneaux illustrés de peintures, genre Watteau; le break est représenté; telle voiture ne sera qu'une assiette, formant siège, huchée entre deux ou quatre roues. Un des types les plus répandus dans la campagne se compose de deux paires de roues, écartées de 2 à 3 mètres et réunies par des planches flexibles. Ajoutez une banquette quelconque avec ou sans capote et un brancard, la voiture est complète. Ce carrosse ne craindra pas les mauvais chemins, les planches feront ressort, vous serez peu confortablement suspendu et mal protégé contre les cahots, mais vous aurez la satisfaction de penser que le système est simple et ingénieux. Si l'on en juge par la légèreté des voitures et la finesse des roues, les Canadiens doivent avoir des charrons habiles, autant que fertiles d'imagination. Il faut admirer aussi leur race de chevaux nerveux et infatigables; ils la doivent au grand Colbert. Est-ce confiance dans leurs bêtes et craindraient-ils de leur faire injure? Je n'ai vu de mécanique à aucune voiture.

Dans la partie entourée de murailles, qu'on appelle la vieille ville, l'aspect des maisons n'a pas grande originalité : les magasins sont modernisés. Les faubourgs irlandais, pressés entre le rocher et le fleuve, qu'ils ont envahi, se distinguent par leur misère et leur malpropreté; c'est le quartier des pêcheurs. Les faubourgs français s'étendent du côté de la baie Saint-Charles; ils sont bien bâtis: les magasins portent, au lieu de nos enseignes peintes au-dessus des boutiques, de grands écriteaux de bois en travers de la rue. Quelques-uns sont illustrés : un gros bonhomme, découpé dans une planche de bois peint, tient à la main une botte énorme et il dit aux passants : « Je, Comptois, vous présente une belle botte et une bonne. » — Je cite cette légende entre plusieurs.

Mais, ce qui est le plus remarquable à Québec, ce qui est unique au monde, c'est la terrasse, longue promenade au pied de la citadelle et dominant le fleuve. Sur la rive opposée, s'étagent les ver-

doyants coteaux de Lévis, habités comme des faubourgs arrachés à la ville. En face de la terrasse, le Saint-Laurent se sépare en deux bras, enlaçant la fertile île d'Orléans, longue de 6 lieues, large de 3. Tout est si grand, si bien harmonisé que j'aurais apprécié à 1500 ou 2000 mètres la distance de la pointe de l'île; elle est à environ 10 kilomètres. Enfin, sur la rive gauche, de riches campagnes s'étendent jusqu'aux Laurentides, détachant sur le ciel leurs énormes vagues noires. L'œil est charmé et fasciné; on reste des heures en face de ce spectacle et, quand on retourne quelque part, c'est là qu'on revient. On y trouve d'ailleurs toute la population des promeneurs.

Il serait injuste de ne pas mentionner parmi les curiosités de la ville quelques-uns de ses monuments. Le Parlement, édifice de construction récente, a déjà eu les honneurs de la dynamite. A Québec! Par quelle ironie du sort? Il n'en a pas souffert et ç'eût été dommage, car il ne serait pas déplacé dans une de nos capitales d'Europe. J'y ai remarqué avec une émotion singulière une galerie illustrée d'armoiries. On conserve ainsi la mémoire des premiers héros canadiens; tous les noms sont français, toutes les devises nous appartiennent, et, quand on demande des récits, de quel respect n'est-on pas saisi! Quels hommes étaient-ce donc que ceux-là, soldats sans peur, explorateurs à la poitrine cuirassée du triple airain, et comme on se prend en profond mépris!

Le Palais de Justice promet aussi d'être fort beau, lorsqu'il sera achevé. Je n'ai pas découvert, sans quelque surprise, des chevaux travaillant tranquillement sur le toit. La façade porte les armes de la ville : deux fleurs de lys, un castor, trois feuilles d'érable et la devise : « Je me souviens ». De la France, n'est-ce pas?

L'érable est en honneur et à bon droit, car, outre que son bois est recherché, il produit le sucre. Pour le recueillir, on récolte la sève, comme on le fait pour la résine à Arcachon et il suffit de faire bouillir le liquide pour solidifier le sucre. Ce sucre est d'excellente qualité, avec un léger goût de caramel. Le Canadien aime autant le sucre que l'Anglais les épices; il fabrique encore avec la sève d'érable un sirop, dont il est gourmand.

Il paraît que Québec possède un assez remarquable musée, épave de notre révolution. Je ne l'ai pas vu. Des édifices religieux, pas grand'chose à dire. L'étude du clergé serait plus intéressante, sans doute, mais je me déclare incompétent. On m'a assuré que son

recrutement était assez abondant pour suffire aux besoins de tout le Bas-Canada et fournir encore un excédent aux États. Peu à peu, il en sera de même pour les ordres réguliers; mais aujourd'hui la plupart des religieux et presque toutes les religieuses viennent d'Europe.

J'ai de la peine à me persuader que je suis ici depuis moins d'une semaine, tellement je me sens acclimaté sur cette terre, plus qu'aux trois quarts française. Il y a à Québec deux peuples, qui vivent côte à côte, sans se mêler, et l'antipathie des deux races est manifeste. Le commerce est très généralement entre les mains anglaises, la fortune aussi; on se sert plutôt de l'Anglais dans les magasins, et beaucoup de gens à morgue britannique croiraient s'humilier en parlant notre langue. Un simple cocher de fiacre, appelé auprès de moi comme interprète, et interrogé s'il parlait le français, répondit : « Aho! No! » avec une expression de dédain nullement dissimulée. Cela n'empêche pas les Français de faire prévaloir leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion, leur esprit, et cela sans lutte, sans ostentation, par leur seule force d'expansion. Ils sont réellement les maîtres. Les Anglais semblent là dépaysés et ils le sentent si bien que, peu à peu, ils émigrent. On peut prévoir le moment où ils auront entièrement disparu de Québec. Ce phénomène se produit partout où l'élément français d'origine arrive à être prépondérant. La province d'Ontario, par exemple, était, il y a peu de temps encore, exclusivement anglaise; aujourd'hui de vastes territoires sont français de cœur, de langage, de religion. Tels sont les comtés de Russel et d'Essex (1).

Les Anglais, qui cèdent la place à l'envahisseur, se retirent vers l'ouest, dans le Manitoba et les fondations nouvelles. Là ils dominent et ils oppriment par la loi du plus fort. Cette situation durera-t-elle toujours? Elle n'est pas près de cesser, pour deux causes :

(1) L'Anglais du Canada est Anglais et s'en vante : quoiqu'il ne soit plus dans son île, on peut dire de John Bull, au Canada, ce qu'en a écrit un humoriste américain, peu connu en France, le professeur Matthews de Chicago : « L'Angleterre est une île; chaque partie de l'Angleterre est une île; chaque comté dans chaque partie de l'Angleterre est une île; chaque ville dans chaque comté de l'Angleterre est une île; chaque maison dans chaque ville est une île; chaque personne dans chaque maison est une île; l'Anglais vrai ne vit que pour lui-même. »

Le Canada n'est encore pour lui qu'un pays à exploiter au profit de la patrie et la patrie, c'est l'Angleterre. Sa haine contre les Français s'est changée en haine contre les Canadiens français; elle est restée la même.

d'abord parce que dans les flots réguliers d'émigrants, qui se portent vers l'ouest, les Français sont si rares qu'ils passent inaperçus; ensuite parce que les Canadiens de l'est n'ont pas été poussés à aller chercher fortune au Manitoba. La fécondité proverbiale des familles canadiennes, françaises de race, est loin d'être exagérée. J'ai vu des familles de seize, vingt-deux, vingt-cinq enfants; je crois que la moyenne est évaluée à dix. Où se déverse donc le trop-plein de la population? Malheureusement, le courant en emporte la plus grande partie vers les usines des États-Unis. La vie y est moins dure; les profits, rapidement réalisés, permettent de satisfaire le goût du luxe et des plaisirs, mais aussi arrive l'affaissement moral et l'affaiblissement des fortes vertus, qui ont fait l'honneur des ancêtres. Ceux qui résistent à la fascination des villes, ne portent pas mieux les yeux vers l'ouest; ils vont coloniser les bords déjà riches du lac Saint-Jean, vaste réservoir, d'où s'échappe le fleuve Saguenay par des gorges célèbres.

Le territoire du lac Saint-Jean a assez de bonnes terres pour nourrir deux millions d'habitants, et le gouvernement de Québec s'efforce d'ouvrir dans cette direction, à peu près fermée jusqu'ici, des voies de communication. Un chemin de fer est en construction à travers les labyrinthes de lacs et de montagnes des Laurentides, un des pays les plus remarquables du monde. Tant qu'il ne sera pas terminé, et il n'est pas au tiers de la route, les colons, établis sur les rives du lac, n'auront aucun moyen d'écouler les produits de leurs terres; il faut aller à Chicoutimi, évêché sur le Saguenay et dernier point navigable avant les Rapides. De Chicoutimi au lac Saint-Jean, on a de 100 à 150 kilomètres à faire par des chemins impossibles. Lorsque la voie ferrée sera ouverte, on espère réussir à jeter dans cette colonie naissante la grande partie des émigrants.

Tous ceux qui aiment leur pays, déplorent et combattent le passage aux États; ils tentent de diriger vers le Manitoba les futures victimes que doit dévorer, corps et âmes, l'industrie, mais leur tâche n'est pas facile. Le parti orangiste, autrement dit anglais et protestant, qui est représenté dans le gouvernement central d'Ottawa, par les deux tiers de ses membres, fait tous ses efforts pour paralyser leur action et empêcher l'ennemi de prendre un pied redoutable dans les nouveaux centres; car, il n'y a pas à se le dissimuler et personne ici ne le tente, Anglais et Français seront toujours chiens et chats.

Gardez-vous de tirer la conséquence que le Canadien regrette la mère-patrie. Du tout. Il est fier de son origine et il s'en fait gloire; il aime nos vertus et nos vieilles traditions, mais il a aujourd'hui sa nationalité propre et il entend la garder. Le drapeau anglais ne l'offusque pas et il est fièrement déployé, à côté du drapeau tricolore, au faîte d'édifices, que décorent nos fleurs de lys, les armoiries de nos familles illustres et nos devises les plus françaises. Que leur fait le drapeau? A son ombre grandissent toutes les belles libertés. Le gouverneur, simple machine à signatures, les gêne moins encore. Les ministres gouvernent seuls, à tel point qu'après le discours d'ouverture du Parlement, il est d'usage et de bon goût dans les rangs de l'opposition de répondre au gouverneur : « Nos ministres vous ont fait dire ceci ou cela. » Mais les mêmes gens, qui ont attaqué avec le plus de violence la politique esquissée par le message, se jetteraient sur l'individu qu'ils entendraient dans la rue parler avec irrévérence du gouverneur et le feraient incarcérer. Il est si vrai que le gouverneur ne gouverne pas, que, si la politique de son ministère lui déplaît, il peut le changer par deux fois, avec obligation d'en prendre un neuf dans les rangs de la majorité. Mais le dernier ministère, ainsi formé, se trouve-t-il encore en opposition avec les idées du gouverneur, celui-ci n'a plus qu'à s'incliner et à faire preuve d'abnégation. Il n'a même pas le recours à la reine. Le gouverneur émarge au budget par 50,000 piastres, sans compter les extra.

Un grand bienfait pour le Canada est la division du gouvernement en deux administrations entièrement distinctes. Le pouvoir central, qui a un siège à Ottawa et se compose de deux Chambres (1), avec un ministère fédéral, ne peut s'occuper que des questions générales, intéressant à titre égal tous les États. Ce gouvernement central est en majorité orangiste. Chaque État a, de plus, son ministère et ses deux Chambres et tous les intérêts de l'État sont réglés, en dernier ressort, par ces deux assemblées : lois scolaires, questions religieuses et financières, etc., tout est entre leurs mains. Vous voyez de quelle importance est, pour la province de Québec en particu-

(1) Le Sénat compte 77 membres, les communes 211. Les sénateurs, ici comme en certains pays de votre connaissance, sauf 4 ou 5 exceptions honorables, ont pour mission de dire *Amen*, à l'instar des quatre animaux de l'Apocalypse, mais, à l'encontre de ceux-ci, aussi bien dans les mauvaises causes que dans les bonnes.

lier, cette organisation. Les lois, faites par ses délégués, sont catholiques et françaises. En seraient-ils de même si elles étaient élaborées par le Parlement d'Ottawa? Evidemment non (1).

En ce monde nul ne peut être à l'abri de la lutte et de la contradiction, le gouvernement de Québec pas plus que le reste. Il y a donc une opposition. L'opposition n'est pas anglaise; les députés anglais se réduisent à trois ou quatre et toute leur protestation consiste à discourir en anglais, quand leurs autres collègues s'expriment en français. L'opposition n'est pas davantage anti-religieuse, qu'est-elle donc? Me voilà embarrassé; nul n'a pu m'expliquer cela clairement, et pourtant il y a deux partis et ils se disputent avec une aigreur qu'ils n'ont pas à nous envier. Les bleus ou conservateurs sont au pouvoir, les rouges ou libéraux cherchent à le leur prendre. A première vue voilà la question qui les divise le plus. Beaucoup de gens instruits m'ont affirmé qu'il n'y en avait pas d'autre. Quelques-uns ajoutent que les libéraux sont libre échangistes tandis qu'aujourd'hui, sous le règne des conservateurs, le Canada se protège à tel point que les produits étrangers paient en moyenne 30 0/0 *ad valorem*. Tous sont d'accord pour avouer qu'il y a dans les deux camps ennemis ce que nous entendons en France par des gens libéraux. Quoi qu'il en soit, je ne sais si l'étiquette me trompe, ou si je cède à une sympathie pour les gens aimables de ce parti, dont j'ai eu à me louer, mais j'ai une tendance à préférer les conservateurs. On verra probablement avant peu l'opposition au pouvoir et on la jugera à l'œuvre. Les élections vont avoir lieu à l'automne et le parti rouge a de grandes chances, car les affaires de Riel ont fait beaucoup de mal aux bleus. Il n'est pas temps pour moi de porter un jugement sur l'insurrection, cependant il paraît avéré que Riel était un pauvre fou; le gouvernement de Québec pouvait, au dire de tous, exercer une pression suffisante pour obtenir une commutation de peine et le faire enfermer; il l'a laissé pendre et il a commis une faute. Tout aussitôt les agitateurs ont saisi l'occasion, ils ont représenté le révolté comme un martyr de la

(1) Sous le gouvernement actuel de sir John Mac Donald, la centralisation s'est développée à un point alarmant pour l'autonomie des provinces. On essaie de réagir, mais, si ce gouvernement est maintenu aux prochaines élections, il est à craindre que cette beauté de la constitution canadienne n'ait disparu avant dix ans. Cette mutilation toutefois ne s'opérerait pas sans luttes et désordres graves.

cause française, et cela avec d'autant plus de vraisemblance que le parti orangiste a montré sa haine à nu dans la répression. Les élections futures se feront sur ce terrain et, comme le peuple canadien est avant tout impressionnable et facile à tromper, la corde, qui a pendu le peu intéressant Riel, pourra étrangler le parti conservateur (1).

Les élections canadiennes se font au suffrage universel, restreint aux propriétaires et aux chefs de famille ; les deux candidats suivent ensemble les paroisses et s'escriment à tour de rôle à célébrer leurs louanges et à accabler d'opprobres l'adversaire. Habituellement sur la place publique, en face de l'église, est plantée une chaire de combat. Les auditeurs nagent dans la joie, car ils aiment les beaux parleurs. Je n'ai pas découvert s'il existe d'autres manœuvres de corruption que celles qui s'adressent aux oreilles, mais j'en doute ; les candidats sont rarement riches et les comités n'ont pas encore usé des grands moyens. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Jusqu'ici Jacques ou Pierre se valaient.

Le Canada pourtant verra luire des jours moins sereins. Les sociétés secrètes se développent et font d'autant plus de progrès qu'elles cachent mieux le but de la secte sous des dehors modérés. Beaucoup se laissent prendre à ces allures philanthropiques, comme l'a fait la noblesse française avant la Révolution. Les grandes administrations sont dirigées par la maçonnerie; le premier ministre du gouvernement central a reçu dernièrement du prince de Galles un cadeau à titre de maçon, et déjà dans certaines carrières on n'obtient des places et l'on n'avance que si l'on connaît l'acacia. Il est temps de crier : Gare ! La plupart des ecclésiastiques se consolent trop facilement en affirmant que les francs-maçons sont tous protestants ; j'ai de la peine à le croire.

(1) L'événement a justifié ces pronostics. La province de Québec a commencé la lutte. Les candidats se sont présentés avec trois nuances différentes : les *ministériels*, partisans déclarés de l'exécution de Riel ; les *nationaux*, anciens conservateurs, condamnant le gouvernement fédéral, mais fidèles à la politique conservatrice sur toutes les autres questions, vrai parti ultramontain canadien; enfin les *libéraux*, alliés aux nationaux et déterminés à leur faire des concessions. Les libéraux nationaux ont emporté d'assaut le pouvoir. Ce que voyant, le gouvernement libéral du Haut-Canada a aussitôt dissous la Chambre et appelé les électeurs aux urnes. Sa majorité a été augmentée, malgré l'appel fait à tous les fanatismes de race, de religion, de parti. Malheureusement, il n'en a pas été de même pour les élections fédérales, et sir John Mac Donald est parvenu à se faire renommer. *Beati possidentes!*

La presse est un autre foyer d'infection. Si le Canada n'est pas à la hauteur de la France, il est sur la voie mauvaise.

La *Patrie*, journal de Montréal, affiche les doctrines les plus athées et elle trouve de nombreux lecteurs. Son principal rédacteur est un homme trop connu à Lyon, l'illustre Savary.

En séparant l'ivraie, la mauvaise presse corrompra-t-elle le bon grain? On peut espérer que non, en voyant la foi de ce peuple. Ses fêtes, à lui, ne rappellent pas les massacres de la Bastille ou une révolte populaire en face des canons ennemis; elles ont toutes la religion pour principe. Saint Jean est le patron national. Quand le Pape fera au Canada la faveur de donner le chapeau à un enfant du pays, Mgr Tachereau, évêque de Québec, il semblera que chacun ait une part de l'honneur. Députations, réjouissances, fêtes publiques ne seront point de vaines parades et des cérémonies officielles, mais la libre expression de la joie universelle.

La foi se manifeste encore par le luxe des églises. Elles sont, à juste titre, l'orgueil des paroisses. Dès que l'une d'elles se fonde, les habitants font un emprunt, garanti par les propriétés de tous, et bientôt s'élève un monument, enrichi de peintures et de tous les ornements que le génie chrétien peut imaginer. Le plus souvent, les flèches sont en bois; les piliers le sont toujours. Quand la paroisse est pauvre, les murs sont des plateaux; les vitraux peuvent être remplacés par des transparents peints de sujets chrétiens; il arrive que sur les murailles vous découvrez la supercherie d'un simple papier collé; n'importe; vous n'avez jamais l'œil attristé par l'aspect misérable de tant de nos églises. La richesse des décorations masquera la simplicité de la *bâtisse*, comme on dit ici pour désigner un monument.

Le sentiment religieux n'oublie pas non plus que le rôle du prêtre ne doit pas se borner à donner au pécheur le pardon de ses fautes, mais qu'il est aussi de le diriger vers le bien. Le curé, presque toujours, est investi du contrôle de l'instruction dans sa paroisse. De même, si l'État n'alloue au clergé aucun traitement, chacun des paroissiens lui doit la dîme, qui est le vingt-sixième du grain récolté; celui qui possède des revenus, sans récolter des fruits de la terre, paie en argent; et, non seulement l'usage, la loi le veut ainsi. Dans les paroisses pauvres, l'évêché vient au secours des desservants et il a, pour faire face à toutes ses dépenses, des biens importants. Est-il vrai que l'écho de nos discordes se soit entendu

sur ces rives et que quelques-uns souhaitent de voir, ici comme chez nous, le clergé dépouillé? En tout cas, c'est une voix bien faible.

Depuis mon arrivée, je ne perds pas une occasion de m'instruire sur les difficultés et les chances de la colonisation. Jusqu'à présent, ce qui m'a le plus frappé, ce sont les difficultés. Ah! il doit être trempé en bon acier, celui qui veut prendre une terre en friche. Ceux qui ont réussi ne sont plus à compter; mais ceux qui ont été vaincus dans la lutte, se comptent par milliers. Les concessions de terrains sont faciles à obtenir; suivant la qualité, le gouvernement vend des lots à raison de 1 fr. 50 à 3 francs l'arpent, ce qui équivaut à 4 et 8 francs l'hectare. Si, dans les cinq ans qui suivent, vous n'avez pas rempli les conditions voulues, c'est-à-dire si vous n'avez pas mis en culture un dixième de la surface concédée et bâti une maison habitable, on vous reprend la terre simplement, sans rendre l'argent. Ne tenons pas compte de cette éventualité, puisqu'un colon sérieux a tout avantage à défricher le plus tôt possible. Supposons donc que vous êtes en règle; on vous donne une patente, c'est-à-dire un titre de propriété. Bien. Mais on vous a donné une part dans une forêt vierge, autrement dit un terrain où, sans parler des blocs de rochers épars, les troncs et les branches sont aussi enchevêtrés hors de terre que les racines le sont dans le sol. Dès que vous avez à la hâte construit votre cabane, vous faites jouer la cognée, vous amoncelez d'énormes bûchers et vous mettez le feu. La place est ainsi, tant bien que mal, nettoyée. Il ne reste que les souches, coupées à hauteur d'homme; il serait trop difficile et trop long de les arracher; on laisse au temps le soin de les pourrir, ce qui demande une quinzaine d'années, plus ou moins.

Pendant ce temps, on laboure entre ces débris des hôtes de la forêt et on sème du blé. On le sème au printemps seulement dans tout le Canada, parce que l'hiver serait pour lui sans pitié; mais, dans les jeunes plantations, il est rare que des gelées exceptionnelles de printemps ne viennent pas, trois ou quatre ans de suite, ruiner les espérances du cultivateur. Le climat ne s'adoucit que peu à peu, à mesure que les plaies de la forêt s'agrandissent. Enfin, notre homme a triomphé des mauvais jours, ses enfants se sont multipliés et sont en âge de l'aider; il a mis un tiers de son bien en pré, un tiers en blé et garde le reste en bois; à la place de la hutte primitive, on admire une maison en bois peint assez proprette; il a réussi.

Peut-il être riche? Cela dépend de ce qu'on entend par riche. A personne, on n'accorde plus de deux concessions de cent acres chacune, ce qui fait un maximum de 80 hectares pour les propriétés les plus grandes (1). Je sais bien que chacun des enfants pourra obtenir une concession semblable et que le père peut, avec ses économies, acheter les parts de ses voisins moins heureux. Ils sont nombreux. On calcule qu'en moyenne, avant d'être en plein rapport, une terre a dû changer trois fois de maître. Que de tristesses et de malheurs, en effet, attendent celui qui n'a pas de chance! Prenez un jeune ménage perdu au milieu des bois et faites simplement tomber l'un des deux malades. Combien de fois cela s'est-il vu! On me citait un des premiers colons du lac Saint-Jean, établi avec sa femme et plusieurs petits enfants. L'hiver arrive et coupe toute communication avec la paroisse la plus voisine; pourtant les provisions sont épuisées, le mari part. Tout allait bien, lorsqu'au retour, il s'égare dans les bois. Il erre un jour, deux jours... il retrouve les traces de son passage et recommence à errer dans une autre direction. Enfin, le cinquième jour, il aperçoit sa cabane; il a échappé au froid, à la fatigue, aux bêtes fauves; il entre. Sa femme et ses enfants sont morts. Un autre, un Alsacien, vient de vendre sa terre à perte, après quatre années de labeur, au moment où il allait être payé de ses peines. — « Pourquoi faites-vous cela, lui disait-on; c'est insensé! » — « Vous avez raison, répondit-il; mais, voyez-vous, j'ai tant souffert, je n'ai plus la force de lutter. » — Tous les jours je vois à ma table un homme de cœur, député conservateur; lui aussi a été des premiers au lac Saint-Jean. Il ne parle des souffrances de ses débuts, que les larmes aux yeux. Maintenant, tout est bien, relativement; le lac Saint-Jean a des sœurs de plusieurs ordres et de nombreuses ressources. Chose curieuse, on a retrouvé les traces de l'établissement d'une mission de Jésuites, remontant aux premiers âges de la découverte.

Quant aux mœurs canadiennes, leur principal caractère, dans ces petites colonies, est le sentiment de solidarité fraternelle, qui unit tous leurs habitants. Soumis aux mêmes épreuves dans leur âpre labeur, tous sentent le besoin de se grouper et de se prêter

(1) Le colon est toujours obligé de cultiver ou de faire cultiver lui-même, et cela se comprend. Tant qu'il y aura de la terre à prendre gratuitement ou à peu près, le cultivateur aimera mieux être propriétaire que fermier. L'acre est de 40 ares, 40 centièmes.

appui. Les réunions du soir, usitées dans quelques parties de la France, sont en honneur ici et s'appellent *veillées*, comme chez nous; on s'y donne rendez-vous de fort loin et c'est pourquoi, dans les habitations, la salle commune est toujours plus grande que ne le demanderait l'effectif de la famille. Mais il faut qu'un malheur survienne pour qu'on puisse apprécier à sa valeur la charité de ces braves gens. Une maison vient-elle à brûler, accident fréquent; la famille atteinte, qui n'a pu sauver son bétail et se trouve sans ressources, sera-t-elle réduite au désespoir? Non. Tous les voisins accourront à l'aide : les uns laboureront les champs, pendant que les autres relèveront la chaumière de ses ruines, car le Canadien sait tous les métiers et il est à la fois maçon, charpentier, menuisier. Puis, le désastre réparé, le curé fera une quête pour racheter du bétail et on a vu des gens, plus riches après un incendie, qu'avant. Il en est de même pour un malheur moins grand : un cheval a péri; les voisins se cotisent et en achètent un autre au propriétaire, à titre de revanche. Cet usage n'est-il pas le plus beau du monde et ne rappelle-t-il pas la charité des premiers chrétiens? N'est-ce pas ce peuple qui pourrait prendre pour devise : Liberté, Égalité, Fraternité? Mais il s'en garde, et il fait bien.

Malgré cette assurance de secours dans la détresse, un jeune homme de notre race molle et affaiblie ne doit pas entreprendre de défrichement. Neuf fois sur dix, il manquera de cœur et de bras. En revanche, on peut acheter, à très bon marché, des propriétés en rapport, peu de grandes, puisque la grande propriété n'existe pas, mais beaucoup de petites. Sur ces propriétés on pourra vivre simplement, on jouira de toutes les libertés qui manquent à la France et on trouvera pour l'éducation d'une famille nombreuse des ressources suffisantes. Presque pas d'impôts autres que celui de la dîme à l'église. Seulement, il y a un *mais*. La main-d'œuvre est hors de proportion avec les autres conditions de l'existence. Dans un pays où le prix de la viande varie de 4 à 7 sous la livre, où la farine se vend un tiers ou moitié moins cher qu'en Europe, sans que les vêtements y coûtent davantage, vous ne ferez pas travailler un maçon à moins de 10 à 12 francs par jour dans la campagne, 15 à 20 dans les villes. Si vous trouvez un homme qui consente à cultiver votre domaine à raison de 5 francs par jour et nourri, ne manquez pas l'occasion. Un valet de ferme à l'année gagnera de 600 à 1000 francs. Il y a de quoi faire réfléchir celui

qui ne cultive pas lui-même. Avec de pareils salaires les ouvriers devraient, semble-t-il, se faire des litières d'or; il n'en est rien. Il est vrai qu'ils ne savent rien se refuser, et que je suis entré, à Québec, dans des logements de manœuvres qu'envieraient beaucoup de riches bourgeois de France.

A quoi attribuer le pitoyable état de la culture, dont tout étranger ne peut manquer d'être frappé? On me dit que la province de Québec est la plus mal entretenue et je n'ai pas de peine à le croire; aucun des progrès modernes n'est en usage. Est-ce routine et indolence? En partie. L'ignorance aussi probablement est en cause et met en lumière un des vices du morcellement exagéré de la propriété. Il faut partout à l'agriculture quelques grands propriétaires riches qui, sans hésiter à hasarder quelques capitaux, donnent l'exemple des réformes et l'élan aux procédés nouveaux. Ajoutons qu'ici les cultivateurs ont ruiné leurs terres, en abusant de la culture indéfinie du blé et qu'ils en sont réduits, presqu'exclusivement, à l'avoine, qui vient maigre aux mêmes places où jadis on admirait la vigueur du froment. La vanité fait aussi ses ravages et, si tant de terres sont abandonnées ou à vendre, si l'étranger, qui désire acheter, n'a guère que l'embarras du choix, l'attraction de l'usine, le découragement, l'amour paternel, soucieux de faire une part à chacun des enfants, ne seront coupables qu'une fois sur dix. Neuf fois le propriétaire se sera endetté par son luxe. Dès qu'il a quelques économies, le Canadien trouve sa cabane trop pauvre ; chacun a son cheval et c'est à qui aura le plus beau et le meilleur trotteur, la plus jolie voiture. Et puis, la blonde compagne! Il faut la parer comme une petite princesse de bijoux et de fourrures. La ruine arrive.

Accusons enfin le froid, particulièrement rude sur le cours inférieur du Saint-Laurent, entonnoir dans lequel s'engouffrent les vents glacés du nord-est. Je voyais, en me promenant, des terrains envahis par le chiendent et dépourvus de culture; on m'a expliqué que c'étaient des prés gelés. Le cas n'est pas rare. Si la neige n'est pas abondante, si surtout il pleut à l'approche des gelées, le froid peut tuer la racine de l'herbe. Mes dents claquent rien que d'y penser. Et pourtant tous ici parlent de l'hiver avec ravissement; c'est la saison des plaisirs, des palais de glace, des grandes chasses, des patinages, des courses en raquettes et en traîneau. Oui, mais la médaille a son revers.

Cette rigueur de climat a amené une curieuse coutume : aux premiers froids, dans les rues, sur les places, s'entassent les victuailles de toute espèce ; c'est alors une animation extraordinaire, car tout le monde fait ses provisions pour l'hiver ; on pourrait appeler cela prendre ses quartiers d'hiver, puisqu'on achète des quartiers de bœuf entiers, quelques moutons, des dindes, des volailles, des lapins, par douzaines, suivant le nombre des bouches à nourrir. Toutes ces provisions gèlent. Quand on veut un beefteack on monte au grenier avec une scie et on coupe le morceau convoité.

Avec des froids semblables on serait sans excuse de ne pas boire frais en été, et personne ne s'expose au reproche ; les plus pauvres ont de l'eau à la glace. Chaque matin, des voitures parcourent les rues et déposent à chaque porte un bloc de glace, de plus d'un pied d'épaisseur. La glace est conservée dans de la sciure de bois. Dans les campagnes, les habitants peuvent avoir, plus naturellement, de l'eau glacée. Avant hier, j'étais chez un fermier et, me penchant au-dessus de son puits, j'ai aperçu une épaisse couche de glace ou neige durcie, tapissant les parois ; un trou percé au centre permettait la circulation du sceau.

J'ai parlé des concessions de terrains cultivables ; il y a deux autres natures de propriétés. On peut acheter des terres, des bois plutôt, sans obligation de défricher et de bâtir et avoir cependant sa patente. Dans ce cas on paie plus cher, 15 francs l'hectare et davantage. On n'a plus qu'à oublier sa forêt, jusqu'à ce que l'ouverture des voies de communications et la diminution progressive des bois voisins aient donné aux siens une valeur convenable. Ce temps n'est pas prochain et pourtant quels massacres chaque année ! L'an dernier il a passé, à Québec seulement, 40 millions de mètres cubes de bois pour l'exportation. Enfin on achète le droit d'exploitation sur telle ou telle contrée pendant un certain nombre d'années et c'est là la dernière nature de propriété, propriété toute commerciale. Ce droit d'exploitation est peu de choses, mais le concessionnaire doit acquitter en outre une taxe de deux sous et demi par pied cube de bois coupé, soit 4 fr. 50 par mètre cube environ (1).

Ces entreprises sont entre les mains de compagnies, disposant de plusieurs centaines de millions de capitaux ; impossible d'entrer

(1) Le pied anglais vaut 30 cent. 1/2 : il est le tiers de la verge, dont la longueur = 91 cent. 1/2.

en concurrence avec elles. Cette branche, ainsi fermée aux capitalistes, est largement ouverte aux ouvriers. Les hommes s'enrôlent par milliers pour les chantiers. Ils partent pour six, huit, ou dix mois. Un chantier se compose de quarante à cent travailleurs; ces gens sont logés dans de grandes salles, qu'ils improvisent avec des troncs équarris au centre de leur exploitation; leur métier sera rude, mais, au retour du travail, ils trouveront toujours un brasier ardent et une table servie avec abondance et recherche. Les salaires sont élevés et, les délices de Capoue apparaissant dans le lointain avenir, les enrôlements ne manquent pas. L'exploitation commence en été et dure tout l'hiver. Au printemps on traîne les arbres sur la neige jusqu'aux rivières dégelées et grossies et alors commencent les dangers et les fortes émotions, quand il faut conduire les trains à travers les rapides. Un de ces bûcherons m'a avoué que bien peu d'entre eux s'enrichissent. Après dix mois de cette vie solitaire, pendant lesquels les pensées religieuses ne sont éveillées par aucune manifestation extérieure, l'homme n'a pas la force de réserver pour un bon usage le trésor amassé. Seul au monde, d'ailleurs, le coureur d'aventures garde rarement ses économies.

Le lendemain matin de mon arrivée à Québec, partant seul à la découverte, je rencontre au pied du fort un gamin de quinze ans, qui se fait une fête de conduire un Français des vieux pays et de lui faire admirer les beautés, sans égales pour lui, de sa capitale. Il me dit à tout propos : Vous n'avez pas si bien que cela en France, n'est-ce pas? Son père est au Manitoba et sur le point de rentrer au logis; les indélicatesses de ses voisins les Crees, un froid de 40 degrés dans une baraque en planches, couverte de toile à voile, et surtout une discussion un peu vive avec un ours Grisly, qu'il eut la chance d'abattre au moment où, grimpé sur une charrette de foin, il avait déjà un talon de botte entre les dents de l'animal, lui ont fait regretter son ancien métier de marin. La société de mon jeune ami ne pouvant me suffire, je vais frapper à la porte d'un vieux père, Français jadis, Canadien de fait et de cœur depuis quarante ans. Il m'adresse au chevalier Vincelette, président du cercle catholique et directeur d'un asile d'aliénés important, une des personnalités en vue de Québec. Le chevalier eut un jour à faire les honneurs de son établissement à Charette, de passage au Canada, et, dès le seuil, il lui dit : « Mon général, vous êtes ici chez vous », mot qui fut trouvé plaisant. Il reçut en revanche du général le surnom de

Saint-Jérôme, provoqué par sa magnifique barbe blanche. Le souvenir de Charette aidant, j'ai été fêté, présenté, lancé.

Ma première course m'a conduit à la fameuse cascade de Montmorency; j'y suis allé à pied, promenade de trois lieues dans chaque sens, à l'ébahissement des Canadiens, qui ne servent de leurs jambes que pour danser, patiner ou courir avec des raquettes. La cascade est belle et bien encadrée dans les rochers; la rivière tombe d'une hauteur de 146 pieds. Un escalier conduit le touriste, jusqu'au bas de la chute, mais on ne peut pas dire que la vue n'en coûte rien. Comme en Suisse, comme au Niagara, on trafique ici de la beauté du paysage. Des barrières partout. Si vous voulez voir quelque chose, passez à la caisse. On en est pour ses 30 sous; vraiment c'est abordable. On parle finance ici par piastres et cents. La piastre vaut 5 francs et quelques centimes, le cent, un sou de France. On s'y fait vite. Tout d'abord, j'avais été surpris. En débarquant, j'ai hêlé un fiacre. « Combien? » — « 50 cents. » Pas cher, me disais-je. J'avais compris 50 centimes et 50 sous, au contraire, pour une course de 500 mètres, c'était bien payé.

Les Américains, gens pratiques, ont capté une partie des eaux de de la chute pour alimenter une scierie, il y en a partout, et pour actionner une machine, éclairant à la lumière électrique la terrasse de Québec et une partie de la ville. Le fil a 32 kilomètres, aller et retour : c'est une des plus remarquables applications du transport de la force.

Lors de l'invasion du Canada, les Anglais prirent terre près de la rivière Montmorency. Les Français gardaient l'autre rive et ils avaient jeté un arbre en travers du cours d'eau pour laisser passer leurs reconnaissances. La légende dit qu'un officier ennemi voulut tenter le passage; une secousse imprimée à l'arbre, l'officier est emporté par le torrent et brisé dans cette chute effroyable, malgré les efforts de ses adversaires pour lui sauver la vie. Tel est le premier épisode tragique de cette épopée héroïque.

Au retour de ma promenade, dans la baie de Saint-Charles, on m'a montré la place ou a abordé Cartier, le premier explorateur du Canada, l'endroit ou a été bâtie la première hutte française et où il a repoussé avec ses compagnons les assauts multipliés des Indiens. Peu de temps après cette prise de possession, un navire breton, désemparé par la tempête, est jetée à la côte à 7 ou 8 lieues en aval de Québec. L'équipage avait confié son salut à sainte Anne ; sur

l'emplacement même où le vaisseau s'est échoué on élève aussitôt un autel et l'aumônier dit une messe d'actions de grâces. Bientôt un village se fonde, le troisième de tout le Canada et, dans la chapelle, sainte Anne fait de nombreux miracles. Depuis, le renom du pèlerinage s'est étendu au loin et les miracles n'ont pas cessé. Une superbe église a été construite et, des deux côtés de la porte, s'élèvent jusqu'à la voûte des pyramides de béquilles et autres insignes des tortures humaines. Un service de bateaux à vapeur est organisé entre Québec et Sainte-Anne et réalise de brillants bénéfices. J'ai fait ce pèlerinage avec une foule nombreuse; sur le bateau deux confessionnaux improvisés ont fonctionné sans relâche, pendant qu'à l'arrière un harmonium accompagnait les chants de cantiques. La foi de ce peuple est vive, sa piété simple et sans respect humain. Sainte-Anne est un nom très répandu dans ce pays; ses rivières et ses villages émaillent la carte du Canada.

Depuis que je me suis créé des relations à Québec, j'ai abandonné l'hôtel Saint-Louis pour une maison de pension, *Boarding House*, où loge déjà un jeune ingénieur belge, caractère d'or et esprit plein d'enthousiasme, tout prêt à m'accompagner dans mes tentatives d'exploration. Notre première campagne n'a pas été heureuse. Les montagnes des Laurentides, les plus anciennes du monde, paraît-il, occupent un immense pays, tout le nord du Canada, depuis les grands lacs jusqu'au Labrador. Si je ne craignais d'être irrévérencieux, je dirais que, quand il les a faites, le bon Dieu ne s'était pas encore formé la main et qu'il n'a su ni les grouper en chaînes, ni séparer les eaux des terres. On ne trouve partout qu'un chaos de cimes enchevêtrées sans ordre, au travers desquelles des lacs de toutes les formes et de toutes les grandeurs sont semés à chaque pas. On estime que de Québec au lac Saint-Jean il y en a plusieurs centaines. Ces montagnes sont couvertes de forêts, hérissées sur un col rocheux et sablonneux, peu apte à être cultivé avec profit. Leurs massifs sont à peu près inconnus à cause des difficultés et du peu d'utilité des explorations. De ce côté la colonisation, en dehors du tronçon de voie ferrée, n'a fait que d'insignifiantes conquêtes et n'a poussé que de rares sentinelles avancées, au delà desquelles le sol n'a pas été foulé par un pied d'homme. Un beau matin l'ingénieur et moi nous nous acheminons vers cet inconnu plein d'attrait, armés d'une hache pour faciliter la route et franchir les petits torrents, d'une ligne pour la pêche et de bonnes armes à tout événe-

ment. Le pain complète le chargement. Nous avions la prétention de gagner des plateaux, occupés par sept lacs, s'écoulant par une admirable série de cascades et vers lesquels donne accès un vieux sentier de Peaux-Rouges. Il y avait malheureusement un point noir à l'horizon, de nombreux points noirs même, sous la figure de gros nuages, qui tout à coup crèvent, nous transpercent et nous glacent jusqu'aux os. Un reste de bonne étoile nous fait découvrir une cabane abandonnée; nous y passons la nuit, grelottant, sans feu, avec du pain mouillé pour souper et gardant un silence plein de fâcheuses réflexions. Pour un début c'était suffisant et le lendemain nous regagnions piteusement Québec; mais nous repartons lundi, cette fois avec tente, marmite et provisions variées, pour aller beaucoup plus loin et avec l'espoir de rester en campagne de huit à dix jours. Nous sommes certains d'avoir du poisson à discrétion, puisque moi, un novice, en moins d'une heure, le matin de notre déroute, j'ai pris deux douzaines de truites de jolie taille. Nous avons moins de chance de rencontrer du gibier. Le caribou et l'origual, deux variétés de grands cerfs, ne se chassent que l'hiver à la neige. Peut-être tirerons-nous des ours. Ce pays possède à peu près tous nos oiseaux, mais avec des plumages et des habitudes différentes. Le geai est d'un beau bleu clair, le merle rose, la pie et l'étourneau entièrement noirs. Les perdrix ne courent pas à terre; elles perchent et font leurs nids sur les arbres, et elles sont si mal servies par l'instinct de la conservation, qu'on peut les tirer toutes successivement, sans qu'elles songent à fuir. On les prend aussi avec une longue perche et un nœud coulant. Mon ami a peu de goût pour la chasse et la pêche; il étudie la géologie de la contrée, à la recherche de quelques-unes de ces mines, si merveilleusement riches, que l'Amérique renferme. Outre les métaux et le charbon, les mines d'amiante du Canada sont célèbres; déjà on a commencé à tisser ses fils et à en fabriquer du papier.

Quand nous rentrons à Québec, notre rue est fermée à ses deux extrémités par des agents de police; un commencement d'incendie a été signalé et les pompiers sont à l'ouvrage, leurs voitures alignées le long des trottoirs de bois. Cette fois il a suffi de lancer quelques grenades et tout est rentré dans l'ordre. Dans le vieux monde nous aurions de la peine à nous imaginer une organisation comme celle des pompiers des villes d'Amérique. Ici ils ont des postes dans tous les quartiers; les chevaux y restent constamment harnachés; les voi-

tures attendent derrière eux, les brancards levés; les outils sont prêts, les hommes toujours équipés. A la sonnerie électrique, qui signale le feu, le quartier, la rue, les brancards de la pompe tombent et le cheval est attelé; la barre qui lui ferme la porte se lève en même temps et l'animal, dressé, s'élance, sans attendre d'autre commandement. Entre le signal d'alarme et leur arrivée sur le lieu du sinistre, les pompiers ont un délai maximum de quatre minutes. Ce temps passé, ils sont mis à l'amende. Voilà donc une première équipe partie avec le matériel usité au début d'un incendie. Si les secours paraissent insuffisants, second appel électrique et arrivée de pompes plus sérieuses; un troisième appel demande, s'il y a lieu, les pompes à vapeur et les échelles de sauvetage. Avec une ville bâtie en grande partie en bois, ces précautions ne sont pas exagérées, mais ce n'est pas une raison de leur marchander notre admiration.

22 juin 1886.

J'étais de bien méchante humeur hier soir. Tout nos préparatifs étaient achevés, la tente roulée, les armes astiquées, la hache aiguisée; ma ligne à rouet faisait éclore dans mon cerveau des rêves ignorés; les provisions de bouche, gisant dans un coin, me tiraient des soupirs mélancoliques, à la pensée des fatigues qu'allait nous coûter l'exigence de nos estomacs; ni la pièce de mousseline protectrice, ni la bouteille de poison pour les maringoins n'avaient été oubliées. Il était trois heures, le train partait à quatre. Chaussé de mes bottes sauvages sans talons ni semelles, sacrifice à la couleur locale, coiffé du rustique chapeau de jonc, j'arpentais ma chambre à grands pas, impatient de ne pas voir poindre mon ingénieur. Il arrive enfin, mais, quoi! l'oreille basse et la langue embarrassée de préambules oratoires! J'éclate en imprécations, comme Camille. L'auriez-vous cru? Au Canada, la Fête-Dieu fériée le jeudi 24, Saint Pierre férié le 29, sans préjudice du dimanche 27. Saint Jean, le patron national, n'est pas même absorbé par la Fête-Dieu; on le férie le lendemain 25. Ah! pour ce coup, trop de fêtes! D'un premier mouvement j'en aurais envoyé quelques-unes au diable. Mon ami déclare que son directeur a mis notre voyage à l'index jusqu'au 30. Jusqu'ici je n'avais pas apprécié le Concordat; maintenant j'incline à penser qu'il a été calomnié et que le savetier de Lafontaine n'avait pas tout à fait tort. Que faire? Québec est une ville hospitalière et

gracieuse, la terrasse une promenade incomparable; oui, surtout peuplée des essaims de jeunes Canadiennes, semblables, dans leurs toilettes de gaze claire, aux libellules du grand fleuve. Tout cela m'a plu et c'est pourquoi je ne voudrais pas le prendre en horreur. D'autre part, graviter pendant dix jours autour de la cathédrale... Oh! Non! Un bateau partait ce matin pour le Saguenay, je suis en route. La vue est nette, malgré un temps froid et couvert : je me laisse paresseusement glisser à la dérive, emporté par un de ces grands bateaux à trois étages et à galeries, véritables hôtels, flottant sur les fleuves d'Amérique et, assis sur la plus haute terrasse, d'où l'œil découvre le mieux le paysage, je m'abandonne aux caprices des rêveries.

En allant à Québec, le Polynésien a côtoyé la rive riante; cette fois, nous longeons la côte sévère des Laurentides. Ai-je dit la côte? Pourquoi pas? N'est-ce pas la mer et un vaste golfe? Tout à heure, en doublant la pointe de l'île d'Orléans, le fleuve s'est si bien élargi, que nous ne voyons guère la rive opposée que comme une ligne bleue à l'horizon. Pour compléter l'incertitude, si l'eau coule pendant sept heures, elle remonte pendant cinq. Mer ou fleuve, d'ailleurs, peu importe. La question n'a d'intérêt que pour les baigneurs. Ceux-ci sont nombreux sur le bas Saint-Laurent, où la beauté des sites les attire, je pense, autant que le soin de leur santé. Les stations de la Malbaie sur la rive gauche, de Rivière-du-loup sur la rive droite, deviennent pendant l'été des lieux de délices, à l'instar de nos villes d'eau à la mode. Après avoir touché à Saint-Pierre et à l'île de Coudres, nous abordons à ces deux villages, courant d'un bord à l'autre à travers les îles et, suivant le précepte du pédant Boileau, passant du grave au gai, du plaisant au sévère, pour varier nos plaisirs.

Chicoutimi, 25 juin.

La vie du voyageur est pleine d'imprévu: c'est son charme. Je reviens du lac Saint-Jean.

Mardi soir, la nuit tombait quand nous avons franchi les portes du Saguenay; j'ai mal aperçu Tadoussac, abrité derrière ses premières murailles. Tadoussac a de l'intérêt pour un Français, car ce fut notre premier et plus important poste de commerce; les Jésuites y avaient un établissement. Quand je parus sur le pont du bateau, mercredi matin à trois heures, la partie escarpée du Saguenay était franchie, et je ne vis rien de la sombre horreur qu'on

m'avait dépeinte. Cette immense rivière, large, à ce qu'on m'assure, de 3 kilomètres en moyenne, ce que j'ai de la peine à admettre, baigne de petits coteaux assez bas et partout accessibles à un pied montagnard. Nous passons devant l'entrée du bras qui mène à la célèbre baie des Ha! Ha! et toujours ces petites collines vertes courent devant nous, dentelant les bords du miroir de petits caps et de criques du plus gracieux aspect. Ce n'est pas ce qu'on m'avait promis, mais quel délicieux lever de soleil! Tout à coup nous n'avons plus devant nous qu'un lac! Où donc est le port? Pendant qu'on le cherche, le fleuve, caché derrière un repli touffu, reparaît et, tout au bout d'un long ruban ondulé, se montre le blanc clocher de Chicoutimi. Chicoutimi est un des nombreux évêchés du Canada, placé à l'extrémité navigable du Saguenay, au pied des Rapides. « Ah! la belle *place!* » s'écrient mes voisins, quand on approche. Ils ne sont pas difficiles. A part l'église, assez belle, le séminaire, lourde masse de pierre grise, et deux ou trois constructions en briques, toutes les maisons sont en bois noir ou blanchi à la chaux Il y en a quelques douzaines.

Plusieurs voitures sont sur le quai. « Quel est le village le plus près d'ici sur le lac Saint-Jean? — Saint-Jérôme. — Quelle distance? — 18 lieues (80 kilomètres). » Le prix débattu et accepté, je pars pour Saint-Jérôme à six heures du matin. Renvoyé à plus tard le retour à Québec. Les chemins ne sont pas précisément des grandes routes dans ce pays neuf; ils sont d'une construction élémentaire et d'un entretien assez sommaire. Pas de cantonniers, naturellement; seulement dans quelques endroits bien choisis sont placées des barrières; pour avoir le droit de passer, les voitures paient de cinq à dix sous, et ce revenu est censé employé à améliorer les chemins. La taxe est manifestement insuffisante, mais les voitures sont solides. Je vous ai parlé de ces chars, formés de deux essieux, reliés par des planches; ce sont les seuls en usage et ils servent aussi bien pour le transport des matériaux que pour celui des voyageurs. Quand il s'agit de voyageurs, on visse sur les planches un ou deux sièges; c'est aussi simple qu'ingénieux et peu confortable. Rencontre-t-on un bloc de rocher, un tronc d'arbre, une fondrière, la voiture passe sans avarie; le ressort ne se rompt pas, mais il ne plie pas davantage et c'est le patient qui crie. Les endroits les plus agités sont ceux où la route est formée de troncs d'arbres, placés en travers et mal joints. Lancez là dessus le cheval à une allure vive, vous ressautez

avec un mouvement précipité de pilon des moins voluptueux. A recommander aux élèves du Conservatoire pour l'étude des trémolos. J'ai fait, après tout, pendant les deux derniers jours, bien des lieues semblables, et quelques-unes pires; je ne m'en porte pas plus mal.

Le lac Saint-Jean est une très vaste nappe d'eau aux rives plates et sans pittoresque; les arbres eux-mêmes ont presque disparu, je dirai pourquoi; mais le terrain est fertile, et cette contrée est appelée à un bel avenir, lorsque le chemin de fer en construction lui aura ouvert des débouchés. Les premiers colons y sont venus, il y a une trentaine d'années; maintenant on en compte environ trente mille, disséminés sur un territoire étendu, puisque le lac, à peu près circulaire, a 14 lieues de diamètre de Saguenay à l'embouchure de l'une des grandes rivières, le *Chamouchouan* ou le *Mistassini*. Plusieurs Français de bonne famille se sont établis depuis peu au nord du lac, et on les dit contents. Ils passent pour très riches parce qu'ils ont acheté plus de terres que n'en ont d'ordinaire les gens du pays et qu'ils paient comptant. L'un d'eux a sa femme avec lui. Naturellement ils logent, comme chacun le fait, dans des cabanes en bois; on n'en construit pas d'autres. Les plus cossues de ces cabanes sont revêtues d'écorce de bouleau et ont des toits à mansardes et à pente brisée; quelques-unes, fort rares, sont peintes extérieurement. Je n'avais pas le temps de pousser jusqu'à mes compatriotes, je me suis contenté de Saint-Jérôme, village laid et pauvre, selon l'usage. Les habitants cultivent surtout le blé, et les deux dernières années ont été mauvaises, les pluies du printemps ayant pourri les semences. Ils sèment encore peu de *patates;* c'est le nom tiré de l'anglais, qu'ils donnent à la pomme de terre, probablement parce que le Canada n'étant plus français, lorsque le fruit de Parmentier a obtenu droit de cité chez nos pères, ils n'ont pas reçu d'eux le nom de baptême du tubercule.

A Saint-Jérôme, pas d'auberge, je suis logé et hébergé tant mal que bien par un notable. Sa ménagère croit me faire beaucoup d'honneur en mettant un drap à mon lit, et ouvre des yeux étonnés, quand j'en réclame un second. Son mari a un dépôt de boissons, grande marque de confiance, puisqu'ils ne sont que deux possédant ce privilège, sur tout le territoire du lac Saint-Jean. On est loin ici de la liberté du cabaret. Non seulement chaque paroisse ne peut avoir qu'un dépôt, et, en réalité, il n'y en a qu'un pour huit ou dix paroisses, mais encore le dépositaire ne peut débiter sa marchandise

que sur un bon, signé du curé ou du médecin. De là la quantité merveilleuse des maris, dont les femmes épuisées ont besoin de cordiaux. De là aussi ces affiches que vous lisez constamment : Hôtel de tempérance. Que peut être ceci, vous demandez-vous? Tout simplement un établissement où vous avez le droit de dormir, de manger et de boire de l'eau. Non seulement il est interdit de vendre des spiritueux, sans avoir une licence en règle, mais personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne peut vendre ni donner de boisson à propriétés enivrantes aux sauvages. Il y a pour cette faute une amende, qui va jusqu'à 1500 francs, et de la prison. C'est fort bien fait, car les sauvages, grands enfants bons et doux, deviennent des bêtes fauves, dès qu'ils peuvent se procurer l'eau de feu, qu'ils aiment avec passion.

A la première messe, l'église de Saint-Jérôme reste vide et je ne suis pas scandalisé pour cela; je sais que toute la population se rendra à la grand'messe et, en effet, je rencontre des files de voitures, semblables à la mienne, chargées à se rompre, des enfants debout sur chaque petite place de planche inoccupée. Personne ne vient à pied. Tout le monde est à cheval ou en voiture; quelques poulains gambadent autour de leurs mères. Où se mettra ce peuple de coursiers? Mystère. Quand je suis parti, la place publique était déjà encombrée. Elle a été tracée il y a quinze ou dix-huit ans, alors que Saint-Jérôme avait 1200 habitants; aujourd'hui il en a 2000, et il y a par an une moyenne de 120 naissances pour 25 décès. Je le crois, à voir de quelle manière certaines gens travaillent à la multiplication. Un brave homme, qui veut parler de la France et que je fais parler de son pays, me raconte qu'il a eu vingt-cinq enfants. Ayant commencé avec ses bras pour seule fortune, il les a tous bien établis, et il lui reste une petite réserve pour parer aux mauvaises chances. Et pourtant le feu l'a visité trois fois! Son vingt-cinquième rejeton ne lui aura pas coûté beaucoup; le cas est prévu, le vingt-cinquième doit rester à la charge du curé. C'est une compensation de la dîme et une prime d'encouragement pour les jeunes ménages.

Le curé de Saint-Jérôme est un homme aimable et gai; je le trouve se balançant avec frénésie dans son fauteuil à bascule. Rien de plus grotesque que ce mouvement de va-et-vient, d'avant en arrière, que les Canadiens cultivent avec une déplorable passion. Dans leurs maisons, sur le seuil, devant les portes, dès qu'ils sont

assis, les voilà en branle avec l'air béat des magots de la Chine. Je n'ai jamais pu me faire à la vue de ce tic. Le curé de Saint-Jérôme voudrait me persuader d'aller à la pointe Bleue, réserve des sauvages, à 8 lieues d'ici, où sont déjà rassemblés plusieurs milliers d'Indiens. La Saint-Pierre est leur grande fête et le commencement de la mission annuelle. Pendant ce temps de salut, les pères leur prêchent, les confessent, font faire la première communion aux jeunes et les confirment. Les sauvages accourent à ce rendez-vous de plusieurs centaines de lieues, dressent leurs tentes autour du petit clocher et, si un étranger se présente, ils lui font, avec une fierté antique, les honneurs de leur modeste *Home* et lui servent ce qu'ils ont de meilleur. Nous nous figurons facilement, en Europe, les sauvages tout autres qu'ils ne sont, que ne sont ceux-là du moins, car dans l'Ouest on rencontre par tribus entières le Peau-Rouge légendaire, tatoué, à peine vêtu et païen. Ceux de l'Est sont vêtus à l'européenne et fort bien habillés; je parle des hommes seulement; il n'en est pas de même des *créatures*, pardon pour ce mot d'une politesse peu gauloise, qui sert en Canada à désigner les femmes indiennes... et les autres aussi. Le temps de la mission est à la fois un temps de commerce pour ces peuplades errantes. Elles apportent avec elles toutes les dépouilles des animaux tués en hiver et les vendent aux employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui ont un poste à la pointe Bleue. Les bons sauvages font chère lie pendant cette station de repos et repartent à la fin d'août, chargés de provisions, munitions, etc..., qu'ils remonteront en canots et à bras jusqu'à leurs campements d'hiver.

Je n'ai pas vu le grand palabre de la pointe Bleue, j'espère trouver mieux. Je ne suis pas davantage allé visiter le village de Lorette, à 3 lieues de Québec, où l'on garde quelques Indiens, fortement mélangés, comme curiosité à montrer aux étrangers; mais des sauvages en redingotes, au milieu de champs bien cultivés, habitant des maisons confortables, cela me paraît aussi grotesque que les exhibitions du Jardin d'acclimatation. Je me console surtout de la pointe Bleue, en pensant à ma triste mine, si je recevais sur le dos les torrents que je vois tomber par ma fenêtre. Le temps est capricieux en Canada; on passe en quelques heures d'un froid vif à une chaleur écrasante, bientôt remplacés par un déluge. Aujourd'hui la forêt serait sans charmes. Le plus

grand ennui de la pluie, c'est qu'elle amène aussitôt le brouillard.

Entre Chicoutimi et le lac Saint-Jean pas de montagnes, de loin en loin seulement quelques hautes collines, le plus souvent rocheuses. Le caractère général du pays est celui d'un plateau, ondulé de ressauts brusques; notre chemin ne s'en soucie et passe tout droit. Nous rencontrons ainsi à tout instant des pentes de 25 à 30 pour 100 avec contre-pente en face. Dans la première et la dernière partie du trajet, quelques cultures alternent avec les bois; tout le milieu est encore en bois. En deçà et au delà se rencontrent des files de chaumières, chacune flanquée d'un four en torchis sur un côté. Un grand nombre de ces gîtes sont abandonnés. Que sont devenus les habitants? Invariablement on me répond : « Passés aux États. » Pauvres gens! A travers les bois, nous trouvons des rivières admirables, larges comme nos grands fleuves, et belles..! Les anciens eussent créé des nymphes spéciales pour les rivières d'Amérique; ici, tout est dans de telles proportions que ce sont de simples ruisseaux. La *Rivière au Sable* et la rivière *Chicoutimi* sont les plus remarquables, et je les cite parce qu'elles servent de déversoir au lac *Kénogami*, à propos duquel il y a querelle dans le camp des savants. Ce lac, long de 35 kilomètres, large de 3 ou 4, n'est séparé que par quelques lieues de la baie des Ha! Ha! dont il paraît être le prolongement naturel. De plus, entre Kénogami et Saint-Jean, nous avons trois ou quatre lacs plus petits. Des savants ont décidé que jadis l'écoulement du lac Saint-Jean se faisait par là et qu'à la suite de convulsions quelconques, des barres s'étant formées sur le cours du fleuve les eaux se sont créé le canal actuel. Dieu me préserve d'avoir une opinion! Je ferai simplement observer que le lac Kénogami est plus élevé que le lac Saint-Jean, dans lequel il se déverse, et je pense timidement, avec l'Agneau du bon Lafontaine, que puisque l'eau descend, c'est qu'elle ne monte pas.

Autrefois, je parle de longtemps, les bois de pins de ces contrées étaient les plus beaux du bas Canada. La facilité du flottage par le Saguenay et ses affluents leur a valu de faire connaissance des premiers avec la hache. Il n'y avait qu'à choisir entre les colosses de la forêt et les bûcherons se montraient difficiles. Ils abattaient par milliers ces vieux troncs, mais tout arbre qui avait un défaut, était laissé sur place; on n'emportait que les belles piles, bien lisses, sans apparence de piqûre. Le reste, les trois quarts peut-être, est

encore pêle-mêle dans la forêt, où c'est pitié de les voir pourrir et où ils rendent la marche impraticable. Veut-on escalader un tronc? Crac! On passe au travers, en faisant une culbute. Les colons sont venus à leur tour; eux, ils abattent le plus qu'ils peuvent pendant tout l'hiver et au printemps ils mettent le feu par un temps bien sec. De leurs bûchers, l'incendie se communique à la forêt. Des centaines d'hectares, quelquefois moins, quelquefois beaucoup plus, périssent de cette manière. Nul ne s'en soucie. Si bien, pourtant; ils s'en soucient lorsque le feu, prenant sa course, brûle des villages entiers. Tel fut le terrible épisode de 1870. Cette année-là le printemps s'éveillait sous l'action d'une chaleur inaccoutumée. Le 18 mai, les habitants de Chicoutimi se rendaient au mois de Marie, lorsqu'un crépitement sinistre leur annonce le fléau, et de loin ils aperçoivent sur les collines le feu qui s'avance avec la rapidité d'une troupe de cavales épeurées courant les crins au vent. Il n'y a pas d'exagération. L'incendie, poussé par un vent d'orage, était parti de plus loin que Saint-Félicien sur le lac Saint-Jean, à 130 kilomètres; d'un bond franchissant les plus larges rivières, tournant autour des lacs, embrasant les collines, s'engouffrant dans les vallées, en moins de dix heures il était à Chicoutimi. Sur sa route il avait tout détruit; il ne lui avait fallu qu'une heure pour dévorer Saint-Jérôme, poursuivant ses habitants jusque dans le lac et leur brûlant, au milieu des eaux, les objets qu'ils voulaient sauver. Pendant deux jours, à 200 kilomètres de là, Québec fut obscurcie par la fumée et reçut une pluie de feuilles et d'écorces brûlées. Quelle terreur dut accompagner le passage de cet ouragan de flammes! Ceux qui virent cette épouvante en ont gardé l'impression mystérieuse d'une action surnaturelle. Mon guide m'assure que, le matin, il était tombé une pluie de soufre et que la terre en était jaunie. De soufre! Allons donc! Hé bien, ne riez pas trop, car c'était pire que du soufre. Les arbres portaient en ce moment une quantité de pollen exceptionnelle, et bien des gens savent par expérience combien les arbres résineux peuvent en produire. Cette poussière, secouée brusquement sur une étendue de plusieurs centaines de mille hectares, avait couvert le sol et inondé les champs au loin. L'air en était imprégné; or on sait que, dans les mines, par exemple, les molécules de charbon en suspension s'enflamment comme du grisou. Cette explication est nécessaire pour comprendre les effets extraordinaires du désastre, car, dans les champs, les semences

furent grillées, et il n'y eut pas de récolte au lac Saint-Jean; les outils, laissés dans les terres, eurent leurs manches coupés par le feu, etc., etc. On n'en finirait pas à signaler les phénomènes curieux. Chose bien remarquable, le feu épargna les hommes; trois ou quatre seulement périrent.

Ce fut donc ce même incendie qu'un soir les habitants de Chicoutimi virent s'avancer sur eux. Le plus menacé était un protestant, marchand de bois, qui possède une scierie et d'immenses chantiers en amont de la ville. Chicoutimi n'était pas encore évêché; l'évêque actuel, Mgr Racine, y était en qualité de grand vicaire. Le protestant se précipite chez lui et le supplie d'implorer le Ciel pour la malheureuse ville. Alors, avec la puissance de ce grain de foi qui, au besoin, transporterait les montagnes, le grand vicaire s'avance au-devant du feu et lui trace une ligne qu'il lui défend de franchir. Et le fléau, docile, décrit un demi-cercle autour de la ville à l'endroit indiqué et va se perdre au loin dans le Sud. J'aurais voulu voir cet homme de foi, à qui, comme à Moïse, les éléments obéissent; on dit, du reste, que les cœurs lui obéissent aussi. Par malheur, Monseigeur est en tournée de confirmation. Cet incendie est le plus effrayant dont parle l'histoire locale, mais il y a eu plusieurs autres grands *feux*, comme on dit ici. Aussi les arbres résineux ont-ils à peu près entièrement disparu. Ils ont été remplacés par des bouleaux, trembles et autres bois blancs d'essence médiocre. Ils sont jolis; bien des coins de forêt m'ont rappelé Fontainebleau, mais la perte est irréparable. Pour aiguiser les regrets, il est resté de grandes places où les troncs, debout, les uns entiers, les autres consumés à demi, semblent implorer la cognée. Celle-ci fait son œuvre et, au dédale des débris, laissés par les premiers bûcherons, elle ajoute de nouveaux débris pour rendre le bois plus impénétrable. J'en sais quelque chose, ayant voulu poursuivre des perdrix. Ces perdrix sont grises, deux fois grosses comme les nôtres et huppées. Elles sont si peu sauvages, qu'on les aurait tuées à coups de pierres sur les branches, où elles s'étaient réfugiées, si j'avais eu des pierre à portée. Mon cocher a essayé d'en abattre avec son fouet, mais le fouet s'embarrassait dans les branches.

Hier soir, j'arrive à Chicoutimi à 8 heures, revenant de Saint-Jérôme; je trouve un hôtel d'assez bonne apparence, et de fait on n'y est pas mal, mais mes débuts ont été médiocres. Je n'avais

mangé que du lard depuis trente six heures et on me sert du lard encore! Ah! c'en est trop! Et pendant ce temps, en face de la fenêtre, une virago, les poings sur les hanches, hurle d'une voix grasse que nul ne sait le secret dans son âme caché. Je me souciais peu de son secret, mais je faisais, en mangeant mon lard du bout des dents, de mélancoliques réflexions sur l'amour immodéré du peuple d'Amérique pour l'animal immonde. Aujourd'hui je nage dans les délices du vendredi avec truites, saumon, etc., etc. Hier soir, sans doute, la fête nationale fut cause de mon jeûne relatif. Toute la soirée, pétarades, feux d'artifices, processions, chants en l'honneur de saint Jean. Tout cela se fait avec la plus sérieuse conviction, et il ne faudrait pas risquer une plaisanterie; on s'en trouverait mal. Peuple, bourgeois, tout est uni et se réjouit en commun. Il est à remarquer que le sentiment d'une supériorité, due à la naissance, fait complètement défaut de ce côté de l'Atlantique. L'aristocratie n'existe d'aucune sorte, et un salon quelconque est ouvert à tout ce qui occupe une position honorable. La puissance appartient au clergé.

Dans mon hôtel est descendu un garçon fort intéressant; il a circulé dans tout le Canada jusqu'au Pacifique pour le compte d'une maison de commerce. Il est donc commis-voyageur, mais la France a la spécialité du commis-voyageur impudent et athée. Celui-là est modeste et dit son *Benedicite* avant les repas. Je le fais causer et il me charme.

Rivière-du-Loup, 27 juin.

Philéas Fog a bien fait de ne pas passer par Chicoutimi, il n'en fût pas sorti à sa gloire. Chicoutimi! Voilà un nom que je retiendrai et qui pourra me servir avantageusement dans les circonstances où l'on est tenté de lancer la peste ou le diable en avant. C'était déjà trop d'y être resté vingt-quatre heures et moi... On n'évite pas son destin, disent les Arabes, Moi, j'y suis resté deux longs jours, sans compter les nuits. A quoi faire, bon Dieu? Hé! à attendre le bateau du retour. Qu'y aurais-je fait autre chose? Il pleuvait et quelle pluie! Ah! oui, pour me décharger la bile, parlons aussi du climat de ce pays de cogagne. Hier matin, 98 Farenheit à l'ombre, le soir trombes d'eau, aujourd'hui vent d'est, qui vous perce jusqu'aux moelles. Depuis vingt-cinq ans, on n'avait pas vu pareil temps, me dit-on obligeamment. Je la connais celle-là! Ça se sert aussi en France à l'occasion, seulement l'occasion est plus rare.

Bref, hier matin pas de bateau. Le Saint-Laurent avait ses vapeurs, tout comme une coquette, et notre sauveur ne parut qu'à 9 heures du soir. Inutile de vous narrer cette journée d'ennui, passée à interroger l'horizon avec sœur Anne. « Partir un soir, c'est se priver de la vue de Saguenay, tandis qu'il y a un steamship dimanche matin ; un peu de patience, me suggère-t-on. » Vain conseil ; votre ship n'aurait qu'à rester en détresse, lui aussi ! Seulement, si nous le croisons en route et qu'il y ait chance de se faire cueillir demain soir, je descendrai à Rivière-de-Loup, pour sanctifier le dimanche. Ainsi ai-je fait. En descendant à terre, j'avais une arrière-pensée de chemin de fer, je dois l'avouer, mais dans ce pays exemplaire, les chars eux-mêmee se reposent le dimanche. Au Canada, on ne dit ni wagon, ni voiture ; on dit char, qu'on prononce avec plusieurs accents circonflexes, et charretier est seul employé pour cocher.

Quant aux gorges de la rivière Saguenay, je les ai vues avec toute la modestie que comporte une nuit sans lune ; je les ai devinées plutôt que vues. Cependant les nuits du nord sont assez transparentes pour que la silhouette des montagnes se reflétât dans l'eau ; je n'ai donc pas été entièrement déçu. Il m'est resté l'impression que ce passage a été décrit avec un peu trop d'emphase. Les montagnes de la rive ne sont pas aussi élevées qu'on l'a dit et la largeur du fleuve leur fait même perdre de leur hauteur relative. Un endroit pourtant s'impose à l'admiration, le cap Eternité. Ce cap énorme, en forme de colonne, haut de 1500 pieds, se détache seul de la rive et avance dans le fleuve, laissant à sa droite l'embouchure profonde d'un grand affluent et à sa gauche, très en arrière, les rochers plus humbles de la rive. Le géant semble marcher sur vous et il a un de ces airs menaçants et farouches qui se font respecter. Pure illusion, naturellement ; c'est le navire qui avance, et, quand il rase le pied de la haute muraille, on le trouve bien petit et soi aussi. Le cap est à pic au-dessus du fleuve et il s'enfonce de même à pic à 1500 pieds sous les eaux. 1500 au-dessus, autant au-dessous. Les bateaux peuvent donc s'approcher sans danger avec quelques précautions et parfois ils l'abordent par bravade, pour donner aux sots le plaisir de graver leur nom.

Le cap Eternité dépassé, je vais me coucher. Aussi bien la nuit est-elle donnée à l'homme honnête pour dormir. A 3 heures du matin deux fortes secousses ébranlent le bateau. Coulerions-nous

par hasard? Je me lève à la hâte, ce qui n'est d'autant plus aisé, que j'ai été jeté sur le plancher de ma cabine. Tout en enfilant quatre à quatre mes habits, je réfléchis qu'en cet endroit l'eau étant salée, on peut se noyer sans déshonneur, et cette pensée me rassure d'autant mieux que je sens le vaisseau continuer sa route à une allure naturelle. Hier le fleuve avait ses vapeurs, aujourd'hui le vent d'est le rend nerveux et il nous a heurtés contre un bas fond. A l'avant, le capitaine se promène de mauvaise humeur et se penche de temps en temps pour regarder les flancs de notre ship. Pas de mal heureusement.

Je suis donc descendu à Rivière-du-Loup, ainsi nommée, sans doute, parce que le loup est un animal inconnu dans ces contrées; j'ai entendu la messe et je me suis mis à me promener, dans la ville d'abord, dans les environs ensuite. La ville est en planches; rien à en dire, mais l'église est *magnifique*, style du pays. L'hyperbole s'est fait naturaliser depuis longtemps sur les bords du Saint-Laurent; ainsi le mot magnifique est employé à tout propos. Les épithètes : joli, gracieux, etc., sont des expressions inutiles; beau se dit à peine; magnifique jaillit de suite et sans effort. L'église donc, avec des murs extérieurs en pierre, a tout l'intérieur, piliers compris, en bois sculpté et peint blanc et or. Les boiseries et les bancs sont en chêne; les tribunes sont basses et à celle de gauche est accroché un escalier qui descend à la chaire, disposition originale, que je n'ai pas vue ailleurs. L'ensemble est de bon goût et flatteur.

La campagne est belle, bois et prairies. J'ai grimpé sur une hauteur rocheuse embroussaillée de pins maigres; j'ai, de là, un coup d'œil satisfaisant : la ville à mes pieds, puis le fleuve encadré de montagnes et j'écris de mon observatoire, assez bien abrité sous une terrasse servant de piédestal à une grande croix de mission. Je m'interrompt souvent pour prendre ma lorgnette et jeter un coup d'œil inquiet vers l'endroit où doit déboucher le bateau sauveur.

Nous étions nombreux à Chicoutimi, partageant l'ennui de l'attente. Parmi ceux-là un jeune Français, établi à la pointe Bleue, était parti de chez lui après son déjeuner et avait fait ses 120 kilomètres avant la nuit. Son cheval est reparti le lendemain pour recommencer le même trajet. Nous n'avons pas l'idée de ces courses; ici, on les trouve naturelles et il n'y a pas de cheval qui n'en fasse autant quand vient son tour. Il est digne de remarque que pas un n'a de tares; au risque de passer pour Canadien ou Marseillais, je

prétends que les mauvais chemins leur conservent les membres. A moins d'une très longue étape, le conducteur ne donne rien à sa bête en route, mais il la laisse boire toutes les fois que l'envie lui en prend et le liquide lui sert de picotin.

M. de la B. amenait avec lui le fils d'un de ses voisins, jeune homme de vingt-huit à trente ans, bien bâti. Le père n'avait pas un sou vaillant; aujourd'hui ses sept garçons ont chacun une propriété et ils ne craindront pas d'avoir des enfants à leur tour. A dire vrai, ce grand garçon ne ferait pas belle figure dans un cotillon, et je suppose que ses champs doivent être mieux cultivés que son esprit. Voilà le revers de la médaille, mais à quoi lui servirait de l'esprit et ne remplit-il pas dans les desseins de la Providence une plus belle mission que nos désœuvrés et nos culs de plomb?

Un autre compagnon de détresse fait le commerce du poisson. Cette année, il vend en gros les harengs fumés 5 sous la douzaine, les belles aloses 15 fr. le cent, le saumon frais 7 et 10 sous la livre. Cet homme m'a stupéfait par la façon lucide dont il m'a expliqué l'histoire politique de son pays et par l'élévation de ses vues. Du reste, tous les paysans que j'ai entendus parler politique ont excité mon admiration; ils en savent plus sur les affaires de leur patrie, je ne dis pas seulement que moi, mais que les trois quarts et demi de nos députés sur celles de la France.

Un autre retournait à Québec, après être venu acheter du savon dans la campagne. Il faut que vous sachiez que chaque paysan confectionne lui-même son savon avec ses débris de graisses et de la cendre. Ce savon est tellement supérieur à l'autre qu'il vaut 15 sous, quand le savon de fabrique en vaut 5.

Vendredi, j'ai été témoin d'un phénomène nouveau pour moi. J'étais assis dehors par une nuit très sombre; tout à coup, je vois briller dans le ciel une, deux, plusieurs étoiles, qui ne restent visibles que la durée d'un éclair. Ces étoiles se déplacent sans cesse, tantôt dans le ciel, tantôt sur les toits ou ailleurs. Ne comprenant pas la cause : qu'est-ce qui me prend, me disais-je inquiet? A la fin, je demande timidement à un passant : « Regardez un instant dans cette direction; ne voyez-vous rien briller? — Hé! oui, ce sont des mouches à feu. — Ah! Grand merci. » Ma foi, j'ai été doublement content, d'abord de ne pas voir mal à propos trente-six chandelles, ensuite de la nouvelle connaissance. Je n'ai pas vu de près cet insecte phosphorescent; sa lumière, incomparablement plus vive que

celle de notre ver luisant, ne peut être comparée qu'à l'éclat instantané d'une belle étoile.

Dimanche soir 27 juin.

Décidément je joue de malheur; un hôtelier, à l'affût de mes piastres, m'a fait manquer le passage du bateau; je ne puis plus rentrer à Québec que demain par le chemin de fer et, parti pour trois jours, j'aurai été absent toute une semaine. Un Canadien dirait : c'est *correct;* moi, je ne suis pas de cet avis. *Correct* est pour les gens d'ici ce qu'est *tout à l'heure* en Auvergne, et *savez-vous* en Belgique. Ils affectionnent quelques autres expressions; je vous ai cité *magnifique;* mais surtout ils ont une accentuation particulière. Tous les *a*, dans leur bouche, s'enrichissent d'un accent circonflexe, *oir* devient *ouère;* ils disent encore : il fait *frète* pour il fait *froid*, etc. La première fois que je suis sorti de Québec, je rencontre une, deux, trois voitures, et tous les conducteurs de crier à leurs chevaux : *Martin! Martin!* Ah! pensai-je, les Martins sont fiers *icite;* ils roulent carrosse; chez nous, de père en fils, ils portent le blé au moulin. Survient une quatrième voiture et cette fois j'entends : *Rèt'din*! Pour le coup j'y suis, et *martin* est une simple fusion des deux mots : *march'din* ou marche donc! de même que le dernier voulait dire : *arrête donc*.

Quoi qu'il en soit de ces imperfections, je ne connais pas de campagne, en France, où l'on parle si bien notre langue, et, à l'inverse de chez nous, ici dans les campagnes on la parle mieux que dans les villes, parce que l'idiome national a été moins corrompu par le voisinage de l'anglais.

Il y a une autre race d'origine française dans l'Amérique du Nord, les Acadiens, dispersés dans le Nouveau-Brunswick et l'île du prince Édouard. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils ont souffert pour notre cause. Soumis définitivement par les Anglais en 1719, ils avaient stipulé, pour première condition, qu'on ne leur ferait jamais porter les armes contre leur ancienne patrie. En 1755 éclate une nouvelle guerre. Que font les Anglais? Ils prennent ombrage de la sympathie française de leurs sujets acadiens et, pour y porter remède, ils ne trouvent rien de plus simple que de les chasser de chez eux et de les disperser aux quatre vents, comme un vil bétail, jetant sans égards le père ici, la mère là, les enfants plus loin. J'abhorre les Allemands et leur conduite en Alsace-Lorraine, et pour-

tant nos malheureuses provinces ont une certaine chance de n'être pas tombées entre les mains anglaises. Aujourd'hui encore les Acadiens ont beaucoup à lutter pour conserver leurs traditions nationales; ils ont contre eux-mêmes leur clergé, irlandais presqu'en totalité. Or il est à remarquer que les Irlandais, qui détestent les Anglais et qui sont catholiques dévoués, sont presque partout en hostilité sourde ou déclarée avec les Canadiens français (1). Les prêtres irlandais, dit-on, travaillent de toutes leurs forces à faire tomber les écoles françaises en Acadie et à faire échec aux députés de race française; malgré tout, le sentiment des traditions l'emporte et partout flotte le drapeau tricolore à côté de celui du Royaume-Uni. Comme leurs frères Canadiens, les Acadiens se sont réservé le drapeau national.

Je suis retourné entendre chanter les vêpres à l'église de Rivière-du-Loup, qui, décidément, m'a séduit. Je ne dirai pas qu'elle est magnifique, cette épithète, à mon sens, ne pouvant s'appliquer qu'aux églises en pierre, mais elle est d'un gothique simple et délicieux. Le mélange blanc et or est des plus heureux. La ville aussi vaut mieux que je ne l'avais jugée à première vue, et les maisons en bois, quand elles sont de jolie forme et bien peintes, ont leur agrément. L'une brique et bois, de style un peu chinois et tourmenté, ce

(1) Les Irlandais forment un des groupes les plus importants de la population canadienne, véritable Macédoine des races les plus diverses. Ils sont meilleurs ici qu'en Irlande, où les vexations sans nombre auxquelles ils ont été en butte depuis tant de siècles les ont rendus soupçonneux et susceptibles et les ont jetés dans les bras de la Révolution. En Amérique, leur nombre, leur acharnement au travail et leur intelligence en font un des éléments les plus précieux de la confédération canadiennne. Malheureusement, les Etats-Unis exercent une attraction presqu'invincible sur les jeunes gens.

Pourquoi ce manque d'entente entre Irlandais et Canadiens français? Pendant les bagarres de Montréal, à l'occasion de Riel, un Irlandais se mit à crier : *Down with the Ministers!* (A bas les ministres!) Un Canadien français l'entendit, comprit : Vive les ministres!, et lui asséna un coup de bâton, qui l'envoya pour trois mois à l'hôpital. Première raison de ce peu de sympathie, ils ne se comprennent pas. Une deuxième raison, c'est que trop souvent les Canadiens à l'aise se rangent du côté des Anglais et croiraient déroger en entretenant des rapports intimes avec les Irlandais, qu'on leur peint sous les couleurs les moins favorables. Enfin le chauvinisme réciproque que l'instinct de la conservation leur a fait développer à un degré ridicule et qui fait que les Canadiens français en particulier n'aiment guère qu'eux-mêmes.

A côté des Irlandais vivent les Ecossais. Fanatiques en religion, chauvins en politique, économes dans leurs habitudes, ils réussissent, là où les autres périraient de faim. L'aisance et souvent la fortune couronnent une vie de travail ardu et ils se poussent mutuellement jusqu'au faîte des honneurs.

qui ne nuit pas au genre, avec serres et un bijou de dépendances, m'a si bien fasciné l'œil, que je demande le nom du propriétaire. Il demeure en face de l'autre côté de la rue, dans une modeste boutique, étiquetée : Poirier, fabricant de porcelaine. Nom prédestiné. Ah! Que le gendre de M. Poirier se trouvera bien dans cette villa, pendant que le beau-père continuera à vendre sa vaisselle en marchand convaincu.

A l'église, pour la seconde fois, j'ai remarqué qu'au lieu de chanter : *Domine, salvam fac Reginam* on chante : *Salvum fac Regem*. Pourquoi? Ce n'est certainement pas un vieux souvenir de la loi salique française; je me figure que *Regem* est pris pour le principe même de l'autorité et s'applique dans l'esprit du peuple aussi bien au pape qu'à la reine Victoria. Je vous donne mon observation pour ce qu'elle vaut.

En vain suis-je remonté de la plage déserte aux sommets d'où la Rivière-du-Loup, véritable rivière de bière, tombe de cascade en cascade jusqu'à son embouchure, je n'ai pu me mêler au high life du Trouville canadien. Les baigneurs, race capricieuse et inconstante, ont fui la ville pour se réfugier dans deux villages des environs.

28 juin.

Enfin je suis à Québec, et reçu en ami. Les bons Québecquois nous entourent, l'ingénieur et moi, sur la promenade de la terrasse, et il n'est question que de notre départ de demain soir. Chacun nous fait ses recommandations. « Surtout n'oubliez pas d'entretenir toutes les nuits de grands feux! » A croire tous les présages, les émotions ne nous manqueront pas et la perspective de rencontrer en pleine forêt des lutteurs aussi convaincus que messieurs les ours me chatouille déjà l'épiderme de petits frissons charmants. Nous aurions volontiers adopté un troisième compère, qui eût porté sa part du fardeau. Pas un ne s'est offert, mais tous s'écrient en chœur : « Quelle chance vous avez! Comme je vous accompagnerais... »

J'ai été fort édifié ce matin. Je déjeunais à Rivière-du-Loup dans l'auberge où j'ai passé la nuit en face de la gare et où prennent pension les employés du chemin de fer. Arrive une escouade d'équipe. « Qu'y a-t-il ce matin pour déjeuner?... » Enumération de poissons et d'œufs sous diverses formes. « Et la viande? — C'est-y

pas maigre, je suppose? veille de Saint-Pierre! dit la servante. » Pas la plus petite réclamation; le menu de la servante est adopté.

A ce trait de fidélité religieuse, ajoutons cet autre, qui témoigne de la fidélité du souvenir. La ligne de Québec à Sherbrooke, se dirigeant vers le sud, a été, je ne sais pourquoi, désignée sous le nom de *Québec Central.* Pour cette ligne, on a construit deux des plus splendides wagons connus, et l'on a appelé l'un Louis XVI, l'autre Marie-Antoinette. On ne les désigne jamais qu'en disant : les monarques, le train des monarques. Quel contraste avec ce qui se passe sur l'autre rive de l'Atlantique où l'on efface de nos rues tous les noms qui ont illustré notre histoire.

Québec, 6 juillet.

Quel voyage! Mon Dieu, quel voyage! s'écrie à tout propos M. Perrichon. Le nôtre dans son genre n'est pas indigne de quelques points d'exclamation. Je viens de passer une semaine dans les bois et je suis guéri de l'envie d'y retourner... au moins de quelque temps. Ce que nous avons souffert, mon malheureux compagnon et moi, dépasse toute imagination européenne; pour le comprendre, il faut avoir connu les moustiques d'Amérique. Lorsque le chemin de fer du lac Saint-Jean sera terminé, la vallée de la grande rivière Batiscan deviendra célèbre à l'égal des plus célèbres; on viendra de loin visiter ses sites et le pays des lacs qui leur fait suite. Pour le moment, la peine passe le plaisir. Il est vrai que la peine s'oublie vite et que le souvenir du plaisir reste; souvent même le souvenir des souffrances physiques donne une saveur piquante à des aventures, qui, sans elles, fussent restées fades.

Au départ, le chemin de fer nous conduit jusqu'à l'extrémité praticable de la ligne du lac Saint-Jean, à 100 ou 120 kilomètres de Québec, je suppose. Là, il faut mettre pied à terre et sac au dos. Les gorges des Laurentides cessent en ce point; on s'enfonce dans d'immenses contrées boisées, où les lacs et les terres sont si bien enchevêtrés, qu'on se demande si les terres ne sont pas de simples îles. La seule manière pratique de voyager est de louer un canot d'écorce conduit par un ou deux Indiens. Le canot glisse sur les eaux tranquilles ou à travers les rapides, on fait ainsi de 5 à 15 kilomètres, puis on arrive à un fond de lac ou à des chutes de torrents impraticables. Il faut aborder. Un Indien porte le canot

sur ses épaules, couvert comme d'un vaste chapeau, l'autre s'empare des bagages et on entre dans la forêt par des sentiers sinueux, connus des seuls sauvages. On appelle cela un portage. Les portages ne sont jamais longs; ils varient de 500 mètres à 3 kilomètres, puis on retrouve un autre lac ou une autre rivière et on s'embarque de nouveau. On est affreusement mal au fond de ces canots d'écorce, où il faut rester accroupi, sans faire un mouvement, au risque de chavirer, et c'est cependant la seule manière agréable (!) de voyager. Quant au pays, il serait délicieux, si le paysage ne pêchait par la monotonie. Imaginez sans vous lasser des caps, des baies, des détours pleins de surprises, des embouchures de petites rivières, des îles; votre imagination ne sera jamais aussi fertile que la nature; et toujours des bouleaux et des sapins, serrés comme l'herbe des prairies, s'avancent jusque dans les eaux. Pas la plus petite clairière, pas la moindre lande, pas une échappée de vue; la forêt toujours et toujours. Chercher à pénétrer dans ces fourrés séculaires serait une audace un peu forte et vite calmée.

Nous nous sommes servis un peu des canots et beaucoup de la percée du chemin de fer. Quoique celle-ci soit à peine ébauchée, les arbres sont coupés et forment une interminable avenue, où les souches et les fondrières se disputent l'honneur de vos chutes. Nous avons ainsi poussé une pointe jusqu'à 50 kilomètres environ au-delà de l'endroit où nous avait laissés la vapeur. Cela nous a pris trois jours pour aller, autant pour revenir, et de rudes journées. La chaleur était accablante; à Québec, on a enregistré 33 degrés à l'ombre; dans la forêt, nous devions en avoir deux ou trois de plus! Pas un souffle d'air ne circulait, et l'humidité du sol et des lacs contribuait à rendre la température plus pénible. Tout cela eût été peu. La véritable torture, le supplice de tous les instants, ce sont les moucherons. Ils ne durent que deux mois, mais ils sont terribles. On est assailli par des nuées de ces insectes, et aucun moyen de se préserver. Les pharmaciens vendent des huiles noires et puantes, qu'ils disent préservatifs infaillibles; on essaie de s'en couvrir les mains et la figure, et l'on n'arrive qu'à ajouter à ses maux celui de la malpropreté. Il n'y a plus de chasse ni de pêche possibles. Pour trouver quelque repos, on s'enveloppe de fumée. Partout vous voyez de grands feux de bois pourri, de feuilles, de tout ce qui peut produire le plus de *boucane* âcre;

les hommes se mettent sous le vent. On allume de ces feux dans les bois, dans les maisons, devant les portes; les yeux pleurent, on tousse, on suffoque et l'on s'estime heureux, si l'on peut se préserver ainsi quelque peu. Les habitants du pays, plus endurcis que nous, désertaient en masse les chantiers du chemin de fer, n'y pouvant plus tenir. Un détail vous donnera une idée de ce qu'ils souffraient. Comme les insectes n'ont aucun respect des convenances et ne se piquent pas d'assez de générosité pour n'attaquer qu'en face, la servitude, à laquelle sont assujettis les corps non glorieux, est un objet d'effroi dans les bois. Les ouvriers se réunissaient par groupes, faisaient une grande flambée et s'assemblaient autour, le dos tourné à la flamme. Même avec ces précautions, ils ne sauvaient pas leur arrière-garde de cruelles blessures.

Ces moucherons sont de quatre espèces. Nos moustiques, appelés ici *Maringouins;* ce sont les moins terribles. Les *mouches à sable*, petites bêtes à carapaces, trapues et acharnées. Les *brulots*, gros comme des puces; ils sont si petits, on les croirait inoffensifs; leur piqûre est une brûlure vive, qui s'enflamme aussitôt. Ces trois variétés d'animaux féroces tourbillonnaient dans les airs et s'abattaient sur nous par nuées, pénétrant dans les yeux, les oreilles et toutes les ouvertures des vêtements. Les journées sont intolérables, les nuits sont pires. Nous n'avons pas fait connaissance avec la quatrième variété de mouches; celle-ci est de belle taille et s'appelle *Mord d'abord*, parce qu'elle arrive les tenailles en avant, arrache le morceau convoité et s'en va le dévorer ailleurs. Elle travaille pour l'exportation. On ne la trouve qu'en de rares endroits.

Après tous ces détails, je n'ai pas besoin de parler de pêches et de chasses. J'ai pris peu de truites et je n'ai tué que quelques lièvres; c'est assassiné qu'il faudrait dire. Le lièvre du Canada, petit animal sans cervelle, s'approche pour vous regarder et se dresse sur ses deux grandes jambes, portant curieusement ses oreilles en avant. Tout à coup il se met à faire des gambades, comme un jeune chien qui veut jouer, et puis voilà mon sot qui revient, s'arrête à trois pas et vous fixe avec insolence. Si vous tirez, vous êtes coupable d'assassinat; mais aussi pourquoi provoquer un chasseur qui a besoin d'un râble pour son dîner et qui a des prétentions culinaires pour la confection du civet? Un jour, j'ai eu une émotion. Nous revenions d'explorer la pointe du grand lac Edouard, limite extrême de notre voyage; le canot glissait doucement sous l'effort

de quatre vigoureux rameurs et, le fusil en arrêt, je m'apprêtais à tirer un gros oiseau inconnu, quand, tournant la pointe d'une île, nous surprenons un caribou se baignant dans la rivière. Tout frémissant, j'arrache mes cartouches à plomb pour leur substituer des balles, mais je n'avais pas terminé cette opération rapide, que le bel animal, bondissant hors de l'eau et couchant sur le cou ses grands bois, disparaissait comme un rêve. Quant à messieurs les ours, je n'ai pas eu la chance d'en rencontrer la queue d'un seul, et les récits fantastiques de mes amis de Québec me revenaient amèrement à l'esprit, pendant que je passais mon temps à les chercher en vain. Invariablement, dans le pays, on répondait à mes questions : Ici, il n'y en a pas; mais à tel endroit, ils viennent de commettre ceci ou cela. Si je me transportais au lieu indiqué, on ne savait pas ce que je voulais dire; mais on me renvoyait plus loin, où c'était la même chose. Plaisanterie fantasque de notre destin? Arrivés à Québec, sales et défigurés par les moucherons, nous nous cachons au fond d'une voiture pour regagner le logis. En approchant, le cheval se cabre et refuse d'avancer. Qu'y a-t-il? Je mets la tête à la portière; juste devant notre porte, un ours danse et me tend sa sébile. Nous partons d'un éclat de rire homérique. O Tartarin, mon frère, où es-tu?

Nous n'avons pas été seuls à rire; mon camarade surtout, plus maltraité que moi, était un sujet curieux, et il est heureux qu'on ne l'ait pas envoyé de force au Lazaret soigner ce qui pouvait passer pour une furieuse attaque de petite vérole.

Malgré la souffrance des moustiques et les déceptions de la chasse, je suis content de ma promenade. Entre autres choses intéressantes, j'ai vu la façon dont les Américains construisent les chemins de fer. C'est aussi simple que mal fait; mais c'est plaisir que de voir travailler les Canadiens, les *bûcheurs* surtout. On appelle bûcheurs ceux qui abattent les arbres. Ils les coupent à 3 pieds de haut pour avoir moins de peine et ils avancent si rapidement, qu'on voit toujours tomber trois ou quatre arbres à la fois. Quand nous avons rencontré cette section de tête composée d'une quinzaine de travailleurs, en quatre jours elle venait de pousser la trouée du chemin de fer de 8 kilomètres en avant. L'ingénieur lui-même était émerveillé.

Les arbres abattus sont jetés sur le côté, puis, quand il y en a une longueur de plusieurs kilomètres, on met le feu à ce vaste

bûcher. J'ai vu cela. La flamme semble d'abord goûter à son festin avec un appétit médiocre; peu à peu le brasier crépite, son ardeur augmente, de longs jets de feu s'élancent avec un bruit de vent. Alors, éloignez-vous à la hâte et bien loin, car la colère de cet élément déchaîné est redoutable, autant que le spectacle en est imposant. Tout le long de cette ligne embrasée, secouant sa crinière rouge à plus de 30 pieds de haut, les grands sapins, debout sur les bords, s'enflamment d'un seul coup avec un mugissement particulier, qui porte l'effroi. A quoi comparer ce grondement sourd et impétueux à la fois? Je ne sais nulle image pour le rendre, mais j'ai dû passer par une de ces lignes de feu; j'ai fait un long, long détour, et chaque fois que, dans le crépuscule du soir, s'élançait vers le ciel, comme une révolte de l'enfer, une de ces puissantes colonnes de feu, je me sentais la poitrine oppressée et je regardais de ce côté avec quelque crainte.

Ces énormes brasiers dévorent les feuilles, les branches, mais entament peu profondément les troncs verts. Ceux-ci servent à faire les traverses de la voie, les ponts; c'est bien. Ce qui est moins louable, c'est que la plupart du temps, surtout dans les endroits marécageux, la chaussée de la voie est formée tout entière de troncs d'arbres, coupés à la longueur convenable et amoncelés en travers. On recouvre d'une couche de boue ou de sable et c'est fait. Oui, mais combien de temps durera cet ouvrage?

Presque tous les ouvriers sont Canadiens français; ils gagnent de 6 à 8 francs par jour; mais on les traite durement et ils ont toujours à leurs trousses un surveillant ou *foreman*, qui les *éclaire*, mot synonyme de met à la porte, pour un rien. Presque tous les surveillants et tous les ingénieurs sont anglais.

Je vous parlais de l'habileté du bûcheur canadien; voici un fait, dont j'ai été le témoin : un Canadien arrive-t-il quelque part dans les bois, il se construit aussitôt une maison en troncs d'arbres. C'est primitif, mais enfin il y a un plancher, un toit, et toutes les poutres sont assemblées à queue d'aronde. Or, combien estimez-vous qu'il faille de temps à une famille pour se loger ainsi? Un soir, arrivent dans la forêt deux hommes vigoureux, une femme, trois enfants. Dès l'aube, les hommes se mettent à abattre, équarrir, assembler... A deux heures et demie, la famille était logée. Je l'ai vu, je puis l'affirmer.

Tous les pays parcourus dans mon expédition forestière sont

sans avenir pour la culture. Le sol n'est que sable ou tourbe marécageuse. Les arbres sont : le pin, le sapin, le bouleau. Ce dernier arbre devient presqu'aussi grand et aussi gros que le sapin. Son écorce sert à différents usages, par exemple à confectionner les canots et à vêtir les maisons de luxe. L'aspect du bouleau est gracieux, surtout couvert, comme il l'est, de grands lambeaux d'écorce pendante, mais son bois n'est pas estimé. On recherche l'érable, le merisier, le chêne, ce qu'on appelle ici les bois francs. Les bûcherons les recherchent, les cultivateurs aussi, car le terrain est toujours de bonne qualité, là où poussent les arbres à bois dur.

Dans le cours de mon expédition, j'ai vu deux belles aurores boréales. Je pensais jusqu'à présent que ces lueurs qui, en France, empourprent notre ciel, certains soirs d'été, étaient dues à cette cause. Je ne le crois plus. La véritable aurore boréale est blanche, non rouge; ensuite ce n'est pas une clarté uniforme et vague; loin de là. Il se répand dans le ciel de grandes plaques laiteuses, qui changent incessamment de forme et d'éclat; de ces plaques, jaillissent de nouvelles traînées blanches, qui arrivent en peu de temps à marbrer tout le ciel. Ces taches ont une lueur faible, mais, d'instant en instant, de même que les champs de blé se moirent au souffle du vent, on voit courir sur leur face des ondes de vive lumière. Les savants ne sont pas encore arrivés à donner une explication satisfaisante de ce beau phénomène.

Qui se douterait, à parcourir le Canada, que la province de Québec est à la latitude de la France? Croiriez-vous que dans les tranchées, creusées pour le chemin de fer dans les bois, on trouve encore des blocs de glace? Croiriez-vous que le 1er juillet, au matin, il a gelé à glace? Je l'ai cru sans peine, moi qui étais sous la tente, et qui ai dû me lever, grelottant, pour aller réveiller mon feu de bivouac. Je l'ai si bien réveillé, du reste, que j'ai failli mettre le feu à la forêt.

Curieux aussi par ses habitants naïfs et bons, ce pays. Hier un brave homme me disait : « Vous êtes Français? Mon père aussi était Français; vous avez certainement entendu parler de lui, car c'était un homme riche? Il s'appelait Dubois. » Il est le troisième qui m'aît fait la même question. L'Anglais n'a pas eu de prise sur le Canadien; les caractères sont trop différents; il lui a passé seulement quelques-unes de ses expressions, entre autres celle-ci : « Quelle est la valeur de cet homme? demande-t-on. — Il vaut 100,000 dollars. » Un

homme de valeur est un homme riche. Horreur et profanation! Le Canadien risque davantage de se laisser absorber par l'Américain; en attendant, les Yankees ont étrangement abusé de sa simplicité. Pendant la guerre de Sécession, tout Américain en état de porter les armes devait rejoindre les armées. Beaucoup ne s'en souciaient pas. Il fallait se faire remplacer : comment? Des entrepreneurs venaient au Canada, parcouraient les campagnes françaises et demandaient des ouvriers pour les chemins de fer des Etats. Les prix offerts étaient séduisants, les amateurs nombreux; on quittait les paroisses en grand nombre. La frontière passée, l'entrepreneur peu scrupuleux vendait des remplaçants, et les malheureux, croyant être dirigés vers les chantiers, se trouvaient un beau jour avec un fusil entre les mains, au lieu d'une pioche. Comment réclamer, sans même savoir l'anglais? Quelques-uns ont déserté et regagné le pays, après de grands dangers et de grandes privations. Les autres n'ont pas reparu. On les envoyait en avant, jusqu'à ce que la guerre les eût dévorés. Plusieurs de ces traficants ont été pris; ils en ont été quittes pour de la prison. Les guerres sont rares heureusement, et l'expérience aura rendu plus méfiants nos compatriotes de la rive gauche de l'Océan. Car on peut les tenir pour compatriotes, et tous aspirent à voir la France; c'est chez une idée fixe. Ne sont-ils pas plus heureux ici pourtant, sans impôts, et payant la viande de 5 à 8 sous? Encore les bouchers ne connaissent-ils pas la réjouissance. « Que faites-vous donc des os! demandais-je à l'un d'eux, rencontré en chemin de fer. — Nous les enterrons. » Enterrés aussi, les morceaux de dernier choix, quand il n'y a pas preneur! Ah! chers amis, restez chez vous; ne venez pas voir notre misère, nos vices surtout.

Il est si vrai que le Français est aimé, même des Indiens, que, si un sauvage rencontre un Européen, il lui dit en français : Bonjour! L'autre répond-il en anglais, le sauvage le regarde de travers et rompt les chiens. Les Indiens aiment les Français, parce qu'au jour du malheur, beaucoup de Français ont abandonné les villes aux Anglais, et se sont réfugiés parmi leurs frères rouges. Ces jours ont été marqués par des faits atroces, si j'en crois les légendes du pays. Ainsi l'Angleterre, redoutant le prestige de notre noblesse et sa valeur militaire, résolut de s'en défaire. Quelques nobles se retirèrent dans leurs petits domaines et firent souche de gros paysans; on les laissa en paix. Les autres furent embarqués pour l'Europe; bon nombre, dit-on, furent entassés avec préméditation sur un

vieux bâtiment ruiné, que la mer devait porter dans la vraie patrie des héros. Le peuple se trouva alors sans chefs, il se jeta dans les bras du clergé, classe dirigeante aussi et française. Il m'est doux de penser que l'amour de la France est pour quelque chose dans l'attachement de ce peuple pour la religion.

A quoi a tenu pourtant la perte du Canada? A un fait que, sans la Providence, on appellerait du hasard. Les deux batailles principales se sont livrées aux portes de Québec, dans la plaine d'Abraham. Cette plaine est ainsi nommée parce qu'elle appartenait à un homme important, Abraham Martin, qui fut le père du premier prêtre canadien. La première bataille nous fut contraire; Montcalm y fut tué et son armée battue. Mais peu de gens savent que la seconde fut un triomphe pour nos armes. Les Anglais étaient refoulés dans la ville et prêts à se rendre; de leur côté, les Français, une poignée, commandés par l'héroïque marquis de Lévis, étaient épuisés. Ils prirent le parti suivant : Attendons la première voile; si elle est française, en avant! La ville est à nous. La première voile qui parut portait le pavillon ennemi et amenait des renforts. Les Français se retirèrent à Montréal, et la capitulation suivit bientôt.

Que ceux qui aiment les belles actions et les grands courages étudient l'histoire de nos derniers jours de puissance au Canada, celle de Montcalm en particulier, ce génie si brave et si modeste à la fois, qui, au lendemain de sa victoire de Carillon, où, avec trois mille cinq cents hommes, il avait détruit vingt mille Anglais, faisait planter une croix sur le champ de bataille et graver cette inscription :

Quid dux? Quid miles? Quid strata ingentia ligna?
En signum! En victor! Deus hic, Deus ipse triumphat.

J'ai fait ce matin mes adieux à mes amis de Québec et à cette ville hospitalière. Je vogue vers Montréal. Le grand fleuve est légèrement brumeux et les rives se détachent mal. Du reste, n'exagérons pas les regrets; le temps est précieux en Amérique; pour en perdre le moins possible, on s'embarque le soir, et les ombres de la nuit commencent à tomber. Du moins puis-je jouir d'une fraîcheur délicieuse sur les balcons de notre hôtel flottant. Dans les salons, on fait de la musique, et tout à l'heure on dansera. Les cabines, pourtant, sont de véritables boudoirs et invitent au sommeil.

Aux premières clartés du matin, je m'aperçois que l'embouchure de *Trois rivières* est dépassée; nous naviguons en plein lac Saint-

Pierre, épanouissement du Saint-Laurent. Depuis longtemps les rives sont plates, et jusqu'à Montréal, aucun relief ne dessine l'horizon. En revanche, les terres paraissent fertiles et mieux cultivées qu'aux environs de Québec. Vers 7 heures, de longs et vilains faubourgs commencent à défiler, nous soufflant au visage la fumée de leurs cheminées d'usines. En arrière apparaît le Mont-Royal et, au loin, deux douzaines de piles raides, plantées comme des pieux dans le fleuve, supportent un interminable pont de chemin de fer. Ce n'est pas beau. Montréal vient à son tour, avec ses quais encombrés de bateaux, de voitures et de *bâtisses* de commerce. La première impression est médiocre. Pourquoi donc les Canadiens, quand on leur vante la grâce de Québec, répondent-ils toujours par Montréal?

Montréal, 10 juillet.

Pauvre petite Québec! Elle est gentille et gracieuse, avec un parfum d'aristocratie et de délicatesse. Je lui veux du bien et il m'est pénible de constater que sa rivale l'écrase. Montréal est la ville du commerce, pleine d'agitation et de foi en l'avenir. Les vaisseaux encombrent son port, les palais des banques accaparent toute une rue, partout circulent les tramways toujours pleins, elle se bâtit de lourds édifices en belle pierre et ses ouvriers travaillent incessamment à pousser plus loin ses faubourgs. La fièvre américaine l'a saisie. Ce n'est rien encore, du reste, car il est probable que le nouveau Pacifique va lui amener tout le commerce des mers de l'ouest et ses fleuves canalisés une grande partie des produits amassés, soit aux États, soit au Dominion, pour la ruine de l'Europe. La route de Montréal est en effet la plus courte, aussi bien pour les marchandises de la Chine et des Indes, destinées aux États, que pour les blés d'Amérique, envoyés en Europe. Montréal voudrait être belle et, à l'instar des bourgeoises riches, on ne peut nier qu'elle ne soit parée avec luxe. Je ne sais pourquoi elle n'a pu me plaire. Ses rues pourtant sont plantées d'arbres pour la plupart; d'autres, comme la rue de Sherbrooke, ne sont qu'une suite de petits hôtels coquets avec jardins en avant, dignes de rôder autour du bois de Boulogne; les églises catholiques et protestantes luttent à qui dressera le plus de clochers. Il s'achève une église, fac-simile de Saint-Pierre de Rome, toutes les lignes réduites à la moitié de celles du modèle. L'hôtel Windsor est un des plus grands et des plus luxueux du monde. La cathédrale a été tellement couverte de

peintures qu'on se prend à regretter de ne pas trouver une place oubliée. Hé bien! au bout de vingt-quatre heures j'aurais pris le chemin de fer avec plaisir. N'ayant pas pu le faire, j'ai visité avec une conscience méritoire. Parmi les nombreuses églises, je n'en ai pas trouvé de remarquable, pas même celle des pères Jésuites. Toutes sont meublées de bancs ou de fauteuils fixes et, devant chaque place, se prélasse le crachoir indispensable au pays.

La chique ignoble a été si bien adoptée par les mœurs américaines, que je l'ai vue l'occasion d'un commandement militaire original. Un officier est devant un peloton immobile et sous les armes. Tout à coup il commande : « Les hommes qui chiquent, quatre pas en avant, marche. » Les hommes obéissent, crachent avec une vigueur et une gravité toute militaire, et l'officier reprend : « Demi-tour, à vos places, marche. »

Les Canadiens, pompiers incomparables, qui emportent d'assaut une maison en flammes avec l'entrain de bons soldats, manient mieux la lance à eau que les armes à feu. C'est quand ils portent le fusil qu'ils ont un faux air de nos pompiers villageois. En ce moment, sur la rive droite du Saint-Laurent, est établi un camp d'instruction annuel. J'y suis allé voir un colonel, ancien pontifical, superbe militaire, aussi paternel pour ses hommes que tendre pour son jeune rejeton. Tous ces soldats ont un air doux et honnête, qui vous calme le sang. Quelques-uns semblaient s'amuser à tirer à la cible; les autres, répandus un peu partout, se délassaient de diverses manières ou faisaient les honneurs de leurs tentes aux nombreux visiteurs des deux sexes, accourus pour les contempler dans leur gloire. Les officiers, en tenue négligée, savouraient délicieueement, du haut du tertre où sont leurs tentes, ce spectacle pittoresque. Le colonel, en face d'un officier français, trouva bon d'excuser la rusticité de son régiment, car il avait fait campagne. Tout le secret de la guerre est dans les jambes, a dit Napaléon, et à ce point de vue, on peut dire que le colonel a fait la grande guerre, puisque le bataillon placé sous ses ordres a marché plus de quatorze cents kilomètres, lors de l'expédition du Nord-Ouest. Il n'a perdu qu'un homme, tué d'un coup de soleil. Après tout, il ne pouvait pas mieux. D'ailleurs, le corps expéditionnaire est revenu couvert de gloire. « Il a fait la campagne du Nord-Ouest », dit-on, et les dames sentent un petit frisson sur la peau. Le fils du colonel m'apporte fièrement la tunique de papa et me montre la médaille commémorative.

Hé bien, si j'ai envie de rire de cette gloire un peu vaine, je n'en ai pas moins une grande estime pour ces gens-là. A l'occasion ils ont montré ce dont ils sont capables et ils le montreraient encore. Ne sont-ce pas les fils de ceux qui ont lutté si longtemps contre les Anglais, un contre dix, mettant en commun leur argent pour acheter le pain que l'intendance ne leur fournissait pas plus que la solde? Plus récemment, en 1812, avec quelques centaines d'hommes, le colonel Salabery n'a-t-il pas taillé en pièces toute une armée américaine! Et à Rome, ne les a-t-on pas vus aussi?

Je rappelle au colonel ces glorieux souvenirs et je retourne à Montréal. En dehors du quartier turbulent, beaucoup de maisons sont en briques, le plus grand nombre bâties sur le même modèle, précédées d'un tambour en bois auquel donne accès un escalier de quelques marches. L'architecte gagne ainsi un étage, moitié au-dessus, moitié au-dessous du sol. Les salles à manger et les cuisines sont là. Une chose paraît bizarre aux Français; il n'est pas rare de voir un numéro 6 1/2 ou 9 3/4. C'est qu'au lieu d'être divisées par étages, au Canada les maisons le sont par tranches verticales. Tout d'abord aussi je cherchais en vain, le nez en l'air, les noms des rues aux angles des murs et je ne m'expliquais pas la négligence des échevins. Ils sont écrits sur les vitres des réverbères des carrefours, et je confesse qu'ils sont mieux placés là. A Montréal, vous voyez des charpentiers à l'ouvrage et vous dites : « Cette maison en bois fera mauvaise figure, toutes les voisines sont en briques. » Vous vous trompez; la maison sera en briques, ou, si vous préférez, les voisines sont en bois; ce sont comme deux boîtes ajustées l'une sur l'autre, bois à l'intérieur, briques à l'extérieur.

La principale curiosité de Montréal est la montagne au pied de laquelle elle s'étend. Cette hauteur, en forme de taupinée, a huit cents pieds au-dessus du fleuve, si l'on n'a pas abusé de ma crédulité. Elle est boisée et gazonnée et sert de promenade aux citadins, qui s'y rassemblent en foule le dimanche. Les paresseux ont, pour y monter, la ressource d'un chemin de fer funiculaire, sur le modèle de ceux de la Croix-Rousse et Fourvière. Sur le point culminant s'élève une tour observatoire. De là, on jouit d'une des plus belles vues panoramiques du monde entier. En face, la ville remuante; tout au loin, les montagnes du Maine et, à travers les belles campagnes, semées de bois, les immenses rubans mouchetés de taches vertes, du Saint-Laurent et de l'Ottawa, qui se réunissent en formant la

grande île de Montréal. Cette île, de quinze lieues de long, fut jadis (1663) la propriété des Sulpiciens. Pendant longtemps ils ont été les seuls ministres du culte, et la cathédrale s'appelle encore *la Paroisse*. Elle était la seule. Depuis, il a fallu céder le monopole, mais Saint-Sulpice a été indemnisé et a gardé des droits seigneuriaux, si bien qu'on évalue sa fortune à vingt millions de piastres. Du haut de l'observatoire, j'aperçois à l'horizon des nuages de fumée; toujours des bois qu'on brûle. Pour le Canadien, l'arbre est un ennemi; il ne le considérera pas toujours avec cette injustice, mais l'heure de sa conversion n'est pas prochaine.

Au beau milieu du fleuve, en face de la ville, se trouve une île, qui dispute au mont Royal l'honneur d'offrir l'herbette aux Montréalais et aux Montréalaises. Cette île est célèbre; on y trouve les ruines des fortifications et du château, bâtis par Champlain. On y trouve aussi de beaux arbres, une promenade agréable et un bouchon-restaurant à l'usage des héros du jour. L'île s'appelle île Sainte-Hélène.

Je n'ai pas pris gîte à l'hôtel Windsor, anglais pur sang. Charette a été reçu à l'hôtel Richelieu, j'ai suivi son exemple. Mon premier soin, après m'être installé, est de passer à la salle à manger. Je suis introduit par un gentleman de grand air et confié aux bons soins d'une jeune miss en robe blanche. Celle-ci me sert tout d'abord un éventail. Pas bête du tout; et me voilà m'éventant avec la nonchalance d'une vieille lady, qui ne sait plus rougir. En face de moi, un monsieur mange deux œufs à la coque, écrasés dans un verre à Bordeaux. Jolie mode. A mon tour je passe à l'usage de cinq ou six petites soucoupes, dispersées devant moi, piquant alternativement dans les unes et les autres, à la manière anglaise, manière détestable, à mon avis. Pendant ce temps ma blanche miss a pris l'éventail et l'agite pour moi et pour elle, chacun à son tour. Charmante en vérité..! non pas la jeune fille, elle est laide, mais la liberté américaine.

En allant prendre mon courrier à la poste, je vois toute une face de la grande salle occupée par de petites cases numérotées, fermant à clé. Cette disposition existait à Québec et se retrouve dans toutes les villes américaines. Chacune de ces milliers de cases est louée à un particulier; les lettres qui lui sont adressées sont jetées dans sa boîte, et il les fait prendre après chaque distribution. La poste y trouve une source de bénéfices et une économie de facteurs;

les particuliers, plus vite servis, quelques parcelles de ce temps, précieux comme l'argent. Toutes les institutions postales sont plus développées ici que chez nous; ainsi à Montréal plus de 1500 personnes ont un téléphone à domicile et le nombre s'en accroît chaque jour, sans parler des bureaux ouverts au public.

En flânant pour tuer le temps, je tombe sur une grande pancarte : *Labelle office*. Cela ne vous dit rien, sans doute; pour moi c'est différent, car ce nom fait assez de bruit au Canada. Le curé Labelle y est une des personnalités curieuses, et la colonisation lui doit beaucoup. Sa paroisse est ce qui l'inquiète le moins. « N'irez-vous pas faire quelque jour une petite visite à vos paroissiens, lui demandait son évêque? » Il s'agit bien de ses paroissiens! Il lui faut des chemins de fer, des routes, des canaux, des colons, et, pour en avoir, il étourdit les ministres, fait damner les députés, aiguillonne les agents d'émigration, remue le ciel et la terre. Il a l'esprit si plein d'affaires qu'un jour, confessant une dévote, il lui dit : « Pour pénitence, vous me ferez un chemin de fer », croyant lui imposer un chemin de croix. Toutes les sociétés savantes lui ont brûlé des cierges pour les échantillons de toute nature et les renseignements qu'il leur a procurés. En ce moment, il fait une loterie pour acheter des terres; il en a déjà fait deux, chacune d'un million de piastres, s'il vous plaît. Vous ne serez pas étonné que cet homme d'action ait un bureau d'affaires à Montréal. J'ai à peine dépassé *Labelle office*, qu'on me fait remarquer une femme relativement jeune; elle a eu trente-deux enfants en trente ans de mariage. La malheureuse!

J'avais plusieurs personnes à voir à Montréal. La première que je cherche est M. de Montigny; son adresse, fausse d'ailleurs, porte 132, rue Notre-Dame. Facile à trouver; on m'indique la rue. Je tombe au numéro 2142. Dieu de miséricorde! Il me faudrait une demi-journée de marche sans les petits chars (traduisez par tramways). Au numéro 132 pas l'ombre d'un Montigny, mais je l'ai trouvé à son office, où j'aurais dû le chercher tout d'abord. En France, le nom de Montigny est resté populaire parmi les zouaves, ses anciens camarades. A Montréal, il est investi des hautes fonctionsde *recorder*, c'est-à-dire qu'il rend la justice dans toutes les affaires qui n'ont pas une gravité exceptionnelle. J'ai assisté à deux séances, siégeant à côté de lui et voyant défiler les types. Presque tous les intéressés s'expriment avec lucidité et aisance, et leurs avocats

sont pour le moins aussi roués que les nôtres et encore plus verbeux. La plaisanterie n'est pas exclue, ni le gros sel populaire. Il s'agissait d'une fabrique de colle à expulser à cause de la puanteur de ses émanations. L'avocat des inculpés agaçait un des témoins. « Vous avez des enfants, sans doute, lui demande-t-il? — Non, Monsieur; l'infection de ce voisinage m'a empêché d'en avoir. »

Je dois à M. de Montigny la connaissance de quelques-uns des hommes émiments du parti catholique, des *castors*, comme on appelle ici les ultra. J'avais aussi besoin de renseignements pour me mettre à la recherche du P. du Ranquet, qui habite quelque part au milieu des sauvages des îles du lac Huron; je suis allé les chercher auprès du supérieur du noviciat des RR. PP. Jésuites, établi au saut des Recollets, à douze ou quatorze kilomètres de la ville. Dans cette promenade, j'ai rencontré les premières vignes sauvages; les buissons en étaient couverts. Cette vigne est susceptible de culture et produit un raisin passable; son principal mérite est de résister au froid le plus rigoureux. On cultive dans les environs quelques vignes d'espèces diverses : Catoba, Beaconfield, même le chasselas de Fontainebleau, mais, à l'approche de l'hiver, on couche les ceps et on les enterre.

Le terrain de l'île de Montréal est peu profond et en général assez piètrement cultivé; les prés feraient honte à nos plus mauvais fermiers. Ceux du Canada ne prennent pas la peine d'enlever les blocs de pierre et les broussailles; la qualité de l'herbe est déplorable.

Les paysans, pardon! les habitants, car le mot paysan sonne très mal, ne cultivent avec soin que la patate (pomme de terre). Ce *végétable* réussit et on le traite avec sollicitude. J'ai vu un brave homme, debout sur son char, parcourir un champ de plus d'un hectare et asperger sur sa route les fanes avec une seringue pulvérisateur. La moindre rosée aurait mieux fait l'affaire.

La route du saut des Recollets est poudreuse; je paie vingt cents (1 franc) de péage pour son entretien et c'est cher, vu la quantité de poussière que j'avale. Elle est accompagnée par une ligne télégraphique; un industriel a imaginé de faire clouer sur chaque poteau un immense écriteau-réclame, invitant à goûter les cigares de son invention. Le noviciat des PP. Jésuites est simple; près de là, les dames du Sacré-Cœur ont un magnifique couvent.

Le saut des Recollets est sur un des deux bras de la rivière Ottawa, qui, avec le Saint-Laurent, enferment l'île de Montréal.

De Montréal à Kingston, entrée du lac Ontario, le cours du Saint-Laurent est semé de 1500 à 2000 îles; ce trajet, des plus vantés, s'appelle les Mille îles. Outre les îles, on rencontre trois grands rapides. Les vaisseaux les descendent, mais sont incapables de les remonter. On a donc construit toute une série de canaux, qui permettent d'éviter les mauvais passages et de remonter le fleuve jusqu'à Kingston. D'autres canaux sont ouverts à la navigation pour tourner le Niagara, si bien que l'on peut charger à Chicago les vaisseaux en partance pour l'Europe. J'avais grande envie de franchir au moins un des rapides; celui de *Lachine*, vu du haut du mont Royal, m'avait paru respectable; je savais la différence de niveau de 15 mètres; il devait y avoir quelque émotion à le franchir; j'ai voulu me l'offrir et, prenant le chemin de fer jusqu'à la station de Lachine, je suis revenu en bateau à Montréal. La distance est de 15 kilomètres, mais les rapides n'ont que quelques centaines de mètres. Sur leur parcours l'eau bouillonne et, sous l'écume, on devine les écueils. Les rives resserrées précipitent le courant, qui se fraie difficilement passage au milieu des rochers, allignés parfois en travers comme les débris d'une digue. Le défilé permis aux bateaux est étroit; le passager, penché à l'avant, se demande où l'on va passer. Emporté avec la vitesse d'un train express, le steamer rase de chacun de ses flancs deux gros rochers et, quelques mètres plus loin, d'autres récifs lui ferment la route; un brusque coup de barre le rejette à droite et on passe encore à un jet de salive américain de la mort. Tout le monde dit que c'est effrayant, il faut le croire et le premier, qui a tenté le passage, devait porter les trois poils du brave, mais, depuis longtemps, tous les jours il passe plusieurs bateaux par ces redoutables défilés et je n'ai pas entendu parler d'un seul désastre. J'étais tellement pénétré de cette plate sécurité que j'ai raté mon effet et que je me suis oublié jusqu'à penser : « Ce n'est que cela! » Le fait est que j'espérais mieux et que, de loin, par un effet de perspective, la chute m'avait paru plus haute et plus brusque. Cette déception me console tout à fait des autres rapides. En arrivant près de Montréal, nous passons sous le pont Victoria; on le dit le plus long après celui de New-York et je lui compte vingt-quatre piles. Quand même il aurait 3 kilomètres, ainsi que le prétend mon voisin, il n'en serait pas moins laid. Son tablier se replie en tunnel par-dessus les trains; je me suis demandé inutilement pourquoi.

Je pars demain pour Ottawa, Toronto, Niagara, le lac Huron, etc. La province de Québec me laissera un bon souvenir, car j'y ai retrouvé la France dans ce qu'elle a de meilleur. Même à Montréal, si le commerce est anglais, le peuple, c'est-à-dire la masse, parle et pense français. Il y a pourtant quelques ombres au tableau, de vilains nuages à l'horizon. A mesure qu'on étudie, la vérité se fait jour peu à peu et se dégage du chaos des opinions contraires. J'en suis arrivé à penser que le Canada est atteint par la contagion dont meurt le vieux monde. Depuis quelques mois, son église a eu la gloire de voir nommer un cardinal; l'évêché de Montréal a été élevé à la dignité supérieure. Les honneurs ne font pas le mérite et la foi religieuse baisse; on en voit des preuves manifestes. De plus la franc-maçonnerie a fait en quelques années des progrès effrayants, et elle trouve un appui dans les tendances du parti libéral et dans les fautes du parti conservateur (1). Il y a d'autres causes d'affaiblissement moral; l'amour immodéré du gain et de la spéculation en est une et la tendance de plus en plus marquée des Canadiens Français à aller gagner des dollars aux Etats n'est pas faite pour guérir le mal. Tous ces vices deviennent beaucoup plus visibles, quand on passe de Québec à Montréal; dans cette dernière ville, plus de maigre le vendredi; à la place, une liberté de mœurs excessive. Enfin le luxe est un fléau commun à toute la province. Il n'y a pas d'habitant pauvre, dont la femme ne porte des fourrures en hiver; une malheureuse mère de famille, logée dans une cabane en poutres non équarries, aura une plume de 50 francs à son chapeau. A ce jeu on fait des dettes, et il faut vendre la terre ou l'abandonner et aller chercher des dollars dans les fabriques des Etats. On n'en rapporte pas seulement de l'argent. S'il est encore

(1) La libre pensée n'est pas inconnue au Canada : déjà en 1881 Toronto comptait 2500 soit-disant athées et Ottawa plus de 400, chiffres effrayants, même comparés à nos statistiques. Outre le libéralisme impie, on a vu de graves querelles soulevées par le libéralisme, dit catholique, et la célèbre université Laval de Québec a servi de champ de bataille pour quelques-unes. Les libéraux juraient par cette institution, les conservateurs la maudissaient, et le Canada français se trouva un jour divisé en deux camps. Ce fut alors que le pape jugea à propos, sur la demande des évêques, d'intervenir dans la querelle. Deux délégués apostoliques vinrent au Canada et finirent par se prononcer en faveur de l'université. Mgr. Taschereau, son protecteur, reçut peu après le chapeau. Il fallut bien se soumettre, mais le feu couve sous la cendre et, malgré un silence contraint, il est facile de deviner que le débat est prêt à se rouvrir.

vrai que la France donne l'impulsion au monde, n'est-il pas dur de penser que la grande partie de ce mal nous est dû? Il serait consolant de se dire aussi qu'un jour nous travaillerons à le réparer. Est-ce permis?

Je crois encore que le manque d'aristocratie et le mélange des classes est un malheur pour ce peuple. N'est-ce pas une pitié de voir lord Dufferin, un fils de la reine d'Angletere ou un puissant quelconque inviter à ses bals des couturières ou des blanchisseuses? A qui et à quoi cela peut-il être utile?

Un autre défaut des Canadiens est leur exclusivisme. Tout d'abord je n'avais vu que l'élite et elle ne partage pas ces idées étroites; maintenant je ne doute plus de leur existence. L'esprit de Monroë a soufflé sur le Canada: il ne veut pas de l'étranger et, en particulier, il n'aime pas l'ingérence des Français dans ses affaires; il les exclut des fonctions ecclésiastiques elles-mêmes. Que le clergé canadien se suffise, rien de mieux; mais en dehors du clergé séculier, cette prétention n'est plus admissible. Or, tel ordre voit arriver le moment où les membres canadiens demanderont la séparation et prieront les étrangers de passer dans d'autres contrées ou de gagner le Nord-Ouest, pour lequel il n'y a pas encore de contestation. Voulez-vous une autre preuve de ce parti pris? La province de Québec s'est retirée de l'œuvre de la Propagation de la Foi, donnant pour raison que le Canada avait assez de besoins pour lui consacrer toutes ses ressources. L'excuse était mauvaise et n'avait pas même le mérite d'être sincère; le résultat a été la perte de l'œuvre, qui n'existe plus que pour mémoire. On a vu plus fort, un évêque, possédant dans son diocèse une maison de religieux à qui Lyon envoyait des subsides pour ses missionnaires, prélever un droit de 25 pour 100 sur les fonds envoyés. Attribuez cette conduite à un défaut d'intelligence, si vous voulez, car le clergé ne brille pas par son instruction, et les choix épiscopaux n'ont pas toujours rencontré l'approbation unanime. On n'a pas cependant à se plaindre de l'influence gouvernementale, puisque ce sont les évêques réunis qui, seuls et sans contrôle, élisent leurs pairs.

Au point de vue social, quelques-unes des questions qui troublent notre vieille société, se poseront bientôt au Canada; l'ouvrier, que la langue anglaise désigne par le nom méprisant *a hand*, une main, comme s'il n'avait ni tête, ni cœur, commence à parler haut et à prendre l'habitude des grèves. Mauvais symptôme.

Niagara Falls, 14 juillet.

La veille de mon départ de Montréal, j'ai passé une agréable soirée avec quelques amis. On a bu beaucoup à la mode américaine, qui n'exige la tempérance qu'aux heures où il nous semble, à nous, permis de boire. Il y avait parmi nous un journaliste et on a parlé presse pendant quelques instants. Aucun pays, je crois, ne la fait gémir quotidiennement avec autant de tyrannie que le Canada. La ville de Montréal, seule, possède autant de journaux que Paris. Les écrivains s'y insultent et insultent n'importe qui avec une grossièreté sans exemple en France (1). Comme le duel n'est ni permis, ni accepté par l'opinion, les calomniateurs ne courent que le risque des tribunaux. Mais quand un pauvre diable, dont l'honneur aura été traîné dans la fange, sera lavé par la cour, le mal sera sans remède et il aura dépensé 1,500 francs, ou davantage, pour faire condamner son adversaire au tiers de cette somme. Vous pouvez, à la vérité, vous faire justice à coups de quelque chose de dur, seulement il faut vous résigner d'avance à plusieurs mois de prison et à une forte amende. Voilà ce que j'entendais raconter par des gens, qui, sans prendre la défense du duel, constataient quels inconvénients avait son abolition.

Comme législation, la province de Québec est régie par le code civil français et par le code criminel anglais. Ce dernier renferme cette disposition grave, qu'il suffit d'un seul témoin et que ce témoin peut être la personne plaignante. Par conséquent, Mme Putiphar pourra faire pendre Joseph, ou un coquin la victime qu'il n'aura pas pu assassiner. Les rixes au Canada s'appellent des *assauts*. Encore un mot du cru.

(1) Je dois dire, à l'honneur des Anglais, que leurs journaux sont beaucoup plus calmes et dignes que les journaux français. Comme partisans ils se font la guerre, très rarement ils s'attaquent aux hommes et leur ton reste toujours convenable.

Ils ne s'écartent de cette réserve que, parfois, en l'honneur des catholiques et des Cananiens Français. Dernièrement le cri : *No papery!* (plus de papisme!) à été poussé par un journal conservateur de Toronto ; mais il faut ajouter, à la louange du bon sens anglais et du vrai libéralisme du grand nombre, que les instigateurs de ce mouvement en ont été pour leurs frais. Le gouvernement, même, qui arborait décidément une bannière favorable aux catholiques, a vu sa majorité augmentée dans les élections du 29 décembre 1886.

Ma bonne étoile me fait rencontrer dans le train d'Ottawa un père oblat, Français aimable. Une demi-heure après, nous sommes de vieux amis, et grâce à lui, je vois tout ce qu'on peut voir à Ottawa; ce n'est pas long. La ville semble à peine fondée, elle est d'une rare tristesse et on dirait qu'elle vient d'être dépeuplée par quelque fléau terrible, car les rues sont vides. Il doit en être autrement, quand siège le parlement; en ce moment le gouvernement est en vacance. Pourquoi a-t-il choisi pour siège une ville aussi nulle et glaciale? Pour ne pas faire de jaloux. Toronto, d'une part, Montréal et Québec, de l'autre, réclamaient l'honneur d'être capitales. Choisir une de ces villes eût été créer des haines irréconciliables; de plus, c'eût été donner trop ouvertement le pouvoir aux Anglais ou aux Français. Ottawa est séparée en deux parts par la rivière du même nom, une rive québecquoise, l'autre ontarienne. On a cru la place ingénieusement choisie; par exemple, le palais du parlement a été construit sur le côté anglais. L'ensemble de ses bâtiments offre quelque grandeur; trois vastes palais isolés forment les trois faces d'un carré. Leur position, sur un rocher dominant l'Ottawa, est bien située. Par malheur, le quatrième côté de la place est occupé par de très médiocres maisons. On veut élever un quatrième palais, qui eût eu là sa place naturelle, tandis qu'on va le bâtir à l'écart. Les palais du parlement passent pour les plus beaux des deux Amériques; tant pis pour leur architecture. L'architecte s'est inspiré du style Élisabeth, gothique à hautes tours pointues, reliées par des corps de logis très bas, genre écrasé, qui a l'inconvénient de ne donner que fort peu de logement. Deux autres éminences voisines sont plantées en jardins; il est question d'unir ces trois sommets à l'aide d'un large pont suspendu et de faire du tout une vaste promenade. Si le projet se réalise, il sera d'une exécution grandiose.

Trois rivières se réunissent à Ottawa; en outre, les Canadiens ont creusé, il y a une cinquantaine d'années, un canal aboutissant à Kingston. A cette époque, les deux villes extrêmes n'étaient que des forts militaires, et le canal avait pour but de remédier en cas de guerre à l'occupation de Saint-Laurent par une flotte américaine. Aujourd'hui le canal demeure sans intérêt.

L'importance commerciale d'Ottawa lui est donnée par les chutes de sa rivière, appelées chutes de la Chaudière, Le fleuve se précipite d'une grande hauteur dans un gouffre. L'aspect de cet accident aurait son charme, si l'industrie ne l'avait gâté. Les eaux ont été

captées et servent à actionner les plus vastes *moulins* à bois (scieries) du monde entier. L'activité de ces scieries est effrayante; les arbres arrivent d'eux-mêmes à des plans inclinés, où des chaînes les saisissent et les apportent par groupes d'une dizaine à la fois. Tout cela est aussitôt poussé sous les scies, qui fendent les troncs en poutres et plateaux, pendant que les plateaux déjà faits sont coupés, cylindrés, rabottés par d'autres instruments. Au milieu de tous ces engins, crocs, roues, scies verticales, poulies, courroies de transmission, un peuple d'ouvriers s'agite sans repos, chacun occupé seulement à deux ou trois mouvements, sa spécialité. A l'entrée des hangars, des files de charrettes emmènent le bois préparé aux entrepôts. Ceux-ci forment une véritable ville avec ses rues, les piles figurant assez bien de loin des maisons. Tous les jours on embarque des quartiers entiers de cette ville et il n'y paraît pas.

Entre Montréal et Ottawa rien de remarquable; le sol est pauvre. Sur la route, des carrières de phosphates, récemment découvertes, deviendront probablement une source de richesse pour l'agriculture. A Buckingham, on me dit que, près de là, les chutes de la rivière *Lièvre* sont les plus belles du Canada, mais je ne puis en juger. Un peu plus loin, voici une immense nécropole de grands pins brûlés, restés sans sépulture; cette plaine désolée a 100 kilomètres de longueur et doit avoir la nuit un aspect fantatisque.

Je visite avec mon nouvel ami le collège des pères Oblats, et il me donne des détails curieux sur les mœurs des écoliers. Figurez-vous que des gamins de dix à douze ans arrivent seuls avec l'argent de leur pension, parfois du fond de l'Amérique. Quand ils ne sont pas satisfaits, ils font leur malle et se transportent ailleurs. Leur malle, d'ailleurs est vite faite, car le linge sur ce continent est réduit à sa plus simple expression. Ces moutards ont le droit de sortir dans la ville toutes les fois qu'ils ont une raison acceptable, par exemple pour acheter des effets, et le père estime que c'est bien, car l'enfant s'habitue ainsi de bonne heure à se tirer d'affaire, et il pourrait être humilié, s'il est pauvre, que des yeux étrangers assistassent à ses modestes achats. Pas de punitions; elles ne seraient ni supportées, ni comprises; la réprimande, bien appliquée, produit de meilleurs effets. La seule punition est l'exclusion pour les fautes graves, telles que l'ivresse. Celles contre les mœurs sont presque inconnues et le système d'éducation des pères, en développant les forces physiques

et fatiguant le corps, produit cet heureux résultat. Le peuple canadien est passionné par un jeu d'adresse très violent, qu'il a appris des sauvages, le jeu de la crosse. Il se joue avec une paume et des raquettes, et le collège possède pour cet exercice une grande prairie close, dans laquelle paissent et bondissent quelques chevreuils des forêts. Tous les matins et tous les soirs les élèves viennent là se durcir les jarrets en faisant au pas gymnastique quelques dizaines de tours. Ils sont séparés pour toute l'année dans chaque division en deux camps et chaque camp élit ses chefs : leur autorité est à ce point indiscuté que ce sont eux qui font la police du collège. Un élève commet-il une faute, comme l'honneur du camp est atteint, le capitaine en fait son affaire. La punition la plus redoutée est l'exclusion temporaire du camp; la privation d'une partie est rigoureuse aussi. Ces parties se jouent en public et la société de la ville se dispute les places des tribunes et les paie fort cher; l'argent est employé à l'entretien des jeux. Quelquefois on provoque au combat les élèves de l'école militaire de Kingston ou d'autres sociétés de jeux. Il faut voir l'enthousiasme du public! On crie, on applaudit, on injurie, comme au cirque de Rome, au temps païen. Chaque beau coup est suivi de trépignements. Les femmes portent la couleur du camp dont elles adoptent la cause, et il n'est pas rare de voir de jeunes misses se précipiter dans l'arène pour récompenser d'une fleur ou d'un ruban, en attendant le flirtage, un jeune héros. Sur le champ de bataille au contraire l'ordre le plus parfait et une obéissance passive; jamais les décisions des juges n'ont été l'objet d'une observation.

Je déplore que cette passion du jeu violent n'existe pas en France; c'est la meilleure préparation à toutes les carrières, la carrière des armes surtout. J'ai vu jouer une de ces parties et j'avoue que c'est empoignant.

Quant aux études, elles ressemblent peu aux nôtres; point de récitations, du raisonnement; très peu de grec, peu de latin, beaucoup de toutes les sciences qui pourront être utiles dans la vie pratique. (1) Toute l'autorité du professeur réside en sa propre valeur

(1) Jugez plutôt par ces détails du programme des études. L'enseignement comprend deux cours bien distincts : le cours commercial, obligatoire avant tout autre, dont beaucoup se contentent, et qui dure quatre ans; le cours classique, qui comporte sept annéos. « Ce qui le distingue, c'est une sage combinaison de l'étude des sciences naturelles et positives avec l'étude des angues mortes et des langues modernes, etc...

et dans la confiance qu'il sait inspirer. S'il n'a pas ce don, il n'a qu'à plier bagage; mais le même homme, qui sera regardé avec mépris comme surveillant à cause de ses allures molles, sera respecté en classe pour son savoir. Les études masculines sont faibles, les études féminines davantage. En général, les femmes ne savent rien que de superficiel; ainsi, dans une pension voisine du collège, 132 élèves sur 133 apprennent la musique. Mais il leur suffit d'une valse et d'une polka; demandez-leur autre chose, vous n'aurez rien, ce qui n'empêche pas que, toutes les fois qu'il y aura du monde dans leur

Suit l'énumération des matières enseignées chaque année.

1re forme : Botanique, — Algèbre, — Littérature française et anglaise, — Latin et Grec, — Histoire et géographie du Canada et des États-Unis.

2e forme : Zoologie, — Algèbre, — Géométrie, — Littérature française et anglaise, — Latin et Grec, — Histoire et géographie anciennes.

3e forme : Chimie, — Géométrie plane et sphérique, — Trigonométrie, — Arpentage, — Langues modernes et anciennes, — Histoire et géographie du moyen âge.

4e forme : Minéralogie, — Trigonométrie analytique, plane et sphérique, — Sections coniques, — Langues modernes et anciennes, — Histoire moderne, — Géographie physique.

5e forme : Géologie, — Géométrie analytique, — Littératures moderne et ancienne, — Revue générale de l'histoire.

6e forme : Physique et Mécanique, — Calcul différentiel et intégral, — Philosophie intellectuelle.

7e forme : Physique, — Astronomie, — Economie politique, — Philosophie moderne et histoire complète de la philosophie.

La part prépondérante des sciences dans cet enseignement en fait le contrepied du nôtre.

Pour montrer jusqu'où est poussé le sens pratique au collège d'Ottawa, je crois intéressant de citer textuellement quelques passages du programme : « Combien d'élèves, après un cours d'études, ne savent pas formuler convenablement un reçu, un billet promissoire; qui n'ont pas même l'idée de ce que peut être une traite à vue ou à terme; comment traiter un chèque payable à ordre ou au porteur; qui ignorent enfin le premier mot des moyens de transiger les affaires !

« Comme application pratique de ce qui précède nous avons une banque réelle où l'élève dépose ses épargnes. Il peut ensuite tirer à volonté, soit en sa faveur, soit en faveur d'un autre, au moyen de chèques payables à ordre ou au porteur et cela pour n'importe quelle somme, d'un centime au montant de son dépôt.

« Pour entretenir chez lui cet esprit pratique, on exige de l'élève un reçu signé de sa main, bien daté et portant son numéro, pour tout ce qu'il reçoit du magasin en fait de livres, papeterie, etc... et en retour on lui remet un reçu pour tout ce qu'il donne ou dépose. »

La fondation du collège d'Ottawa et l'esquisse des grands traits d'une nouvelle méthode d'éducation et d'instruction appartiennent à un homme éminent, le père Tabaret, mort au mois de février 1886, après avoir eu le bonheur de constater les remarquables résultats de son œuvre.

salon, leur mère ou leur mari les prieront de faire un peu de musique.

Ontre les pensionnats et les collèges, il y a les cours d'études mixtes, où jeunes filles et jeunes gens prennent place sur les mêmes bancs et répètent en s'en allant de compagnie les leçons du maître. Les jeunes gens paraissent goûter cet enseignement, les jeunes filles n'ont pas moins d'ardeur. Certaines villes ont même des collèges mixtes d'internes.

J'ai quitté Ottawa au milieu de la nuit; arrivé hier matin à Toronto, je trouve la ville pavoisée du haut en bas des maisons, les rues encombrées par quatre-vingt mille étrangers et pas une chambre dans aucun hôtel. C'est la fête des chevaliers de Pythias, société maçonnique. Ils se promènent gravement, musique en tête, avec des costumes et des casques demi-militaires. Il en est venu des pelotons de toutes les parties de l'Amérique. Moi, je suis perdu dans cette foule affairée, aussi bien qu'une épingle égarée dans un champ de blé. Je n'ai pas un toit où reposer ma tête, personne qui consente à m'écouter et, pour comble, mes bagages sont égarés. J'ai donné mon ticket au conducteur de l'omnibus d'un hôtel, où l'on ne m'a pas pas reçu, ma malle n'y est pas arrivé... Où la chercher? Que devenir, parlant aussi peu l'anglais que je le fais? Tous ceux que j'aborde me tournent le dos ou m'envoient au diable; la colère commence à me gagner et je me demande sérieusement si le meilleur moyen de me tirer d'affaire ne serait pas d'administrer une volée de coups à un de ces disciples de Pythias, qui m'agacent et sont cause de mon embarras; cela me calmerait les nerfs et, quand on m'aurait traîné au poste, il faudrait bien m'entendre. J'en étais à cette extrémité, lorsqu'un heureux hasard vint à mon secours. En fourrageant dans un hôtel, à l'ébahissement des gentlemen de service, je tombe sur les cuisines. Au fond siégeait un magnifique Vatel, orné du tablier blanc et de la calotte traditionnelle. Ce fut un trait de lumière « Ohé! cuisinier français! » Vatel se retourne, j'avais découvert un compatriote, j'étais sauvé. Grâce à lui, après trois heures de recherches, je mets la main sur mes bagages et, maudissant Toronto, maudissant Pythias, je cours m'embarquer sur le bateau du Niagara, dont on retire sur moi le pont volant.

J'ai traversé le lac Ontario sur le steamer *Chicorée;* elle a été amère à bien des ladies et à quelques gentlemen. En entrant dans le Niagara, nous naviguons sur un fleuve large et paisible, aux rives fraîches et sir euses. Qui se douterait qu'il vient de passer par de

pareilles convulsions? De loin on aperçoit sur la rive canadienne une haute colonne, surmontée de la statue du général Brooke. Sont-ils guerriers et menaçants, ces Canadiens!

A *Lewiston*, il faut débarquer et prendre le chemin de fer. Les rives du Niagara se dressent et se resserrent; elles enferment pendant une dizaine de kilomètres le fleuve encore tout étourdi de sa chute; ses eaux bleues et profondes tournent perpétuellement sur elles-mêmes, entraînant dans leur lent mouvement circulaire l'écume des débris qu'elles ont broyés. A *Bridge*, traversant le pont, je mets le pied sur la rive canadienne, appelée en cet endroit *Clifton* et située en face et à 3 kilomètres des chutes. Ils sont rapidement franchis.

En règle générale tout ce qui m'a été beaucoup vanté me semble au-dessous de sa réputation; je ne dirai pas cela des chutes, par la bonne raison qu'il n'y a pas d'écrivain capable de peindre la beauté, la grandeur et l'horreur de ce spectacle. Aussi me garderai-je de l'entreprendre. Je suis resté là 24 heures, revenant plusieurs fois à ce que j'avais déjà vu et passant d'une rive à l'autre, sans pouvoir me rassasier. De la rive canadienne, la vue embrassant tout l'ensemble est sans contredit la plus belle. On a devant les yeux l'immense demi-cercle de cette masse d'eau, qui, après avoir parcouru deux ou 3 kilomètres par bonds effrayants à travers les rapides, tombe brusquement d'une hauteur de 160 pieds. Une île rocheuse, l'île de la Chèvre, sépare la chute canadienne de la chute américaine, coupant en deux de son promontoire sombre la draperie d'azur, semée d'écume, de la cataracte. La cascade principale a 2500 pieds de longueur, la cascade américaine de 6 à 700, et leur developpement se replie en demi-cercle en face de la rive canadienne. Au pied de cet entonnoir ondoyant, des flots de lait mugissent et se heurtent; leurs eaux, refoulées de partout, s'élèvent en dôme au centre de ce cirque, et de leur sein montent des nuages de vapeur, qui retombent en pluie jusqu'à plus d'un kilomètre du gouffre. Un petit steamer se promène dans le cirque pour le plaisir des touristes; quand il veut s'approcher trop près du pied de la muraille liquide, il est d'un seul coup rejeté au loin par une vague indignée.

Quand on a suffisamment admiré l'ensemble, on passe aux détails : les rapides, les îles, surtout les îles de la rive américaine, enveloppées par des torrents furieux. La vue ne coûte rien, dit-on, depuis que les deux États ont racheté en bloc tous les droits de

péage imaginés par les exploiteurs. On dépense pourtant un grand nombre de dollars au Niagara et quelques-uns fort mal à propos; ainsi, j'ai voulu descendre sous les chutes; cette fantaisie coûte 7 francs, costume et étrenne; on ne voit presque rien, aveuglé que l'on est par les bouffées de vapeur qui s'élancent du gouffre, ensuite on vous mène derrière un petit filet d'eau, entièrement séparé de la grande masse et qui n'a rien de remarquable. On paie pour monter au sommet d'une haute tour de bois d'où l'on a la vue de la crête-de l'abîme, par-dessus le brouillard, mais on a cette vue beaucoup plus belle du couvent de Lorette, etc... Au couvent, un missionnaire achève de prêcher une retraite et il n'a pas encore eu la fantaisie de s'offrir le spectacle grandiose, qu'il a à ses pieds. Du reste, j'ai vu à Montréal des gens qui m'ont dit : « Qu'allez-vous faire au Niagara? Voir de l'eau qui court à travers des rochers? Avec un peu d'imagination vous pouvez vous représenter la chose et vous économiserez beaucoup d'argent. » Qu'admireront au ciel ces personnes, si on ne leur sert pas de la soupe au chou et de bons beefsteacks?

Je me suis décidé à faire le retour par le chemin de fer de la rive canadienne jusqu'au lac où je retrouverai ma *Chicorée*. Beau pays, bon sol, belles cultures. Ici on moissonne déjà, pendant qu'à Québec les blés sont en herbe. Je vois des vignes, de grands vergers. Dans mon wagon, j'entends parler français; ce sont deux Canadiens, fils d'un Français, établis dans les environs et vignerons. Je goûte leur vin, pas désagréable avec un bouquet de framboise; ils le vendent 1 dollar le gallon (1), c'est-à-dire les 4 litres et demi, et c'est ce que je lui trouve de meilleur.

La *Chicorée* me ménageait encore une aventure. Il paraît qu'une tempête sévit sur le lac et que nous passerons la nuit à l'ancre. Je ne m'en plains pas trop; arrivant à Toronto entre 10 et 11 heures du soir, je me serais trouvé sur le pavé et assez embarrassé. Pourvu que j'arrive à temps pour le train d'Owen Sound, tout sera bien. Or on se met en route vers 4 heures du matin et le lac est loin d'être aussi agité qu'aurait pu le faire craindre la prudence de notre équipage, jaloux sans doute de justifier la réputation des marins d'eau douce.

Cette nuit, passée sur le bateau, était pittoresque. Nous avons

(1) Exactement, le gallon vaut 4 pintes ou 4 litres 54 centilitres.

beaucoup de monde à bord, car, outre les touristes du Niagara, la *Chicorée* prend sur ses rives les passagers de deux lignes de chemin de fer. Les salons étaient transformés en bivouacs, les dames occupant toutes les places acceptables avec des poses variées, les messieurs piteusement assis sur des escabots de bois ou étendus à travers une forêt de jambes. Malgré le froid et la pluie, je me suis installé sur les galeries, préférant l'inclémence du temps à la buée, soufflée par tant de bouches de chaleur. En possession de deux chaises et de deux ceintures de sauvetage pour matelas, je me fusse estimé trop heureux, sans le voisinage d'un sauvage yankee, dont le nez eût fait taire le concert des bêtes du désert. Réduit à me promener par les éclats de sa trompe, je me mets à causer avec un jeune lorrain, établi à Chicago. Son père, Messin, tué à la guerre, sa mère, Polonaise, obligée de fuir sa patrie adoptive, le pauvre garçon a commencé à sept ans sa vie errante. Il y a gagné de savoir parler cinq langues : le français et l'allemand, langues paternelles; le polonais et le russe, langues de sa mère; enfin l'anglais, appris en Amérique. L'heureux mortel! A vingt ans, il était à Paris, bien placé; arriva la conscription; il lui fallait partir pour l'Algérie, il a préféré l'Amérique.

J'ai toute une journée pour visiter Toronto, le train d'Owen Sound ne partant qu'à 5 heures du soir. Les chevaliers de Pythias encombrent toujours la ville, mais ils ont pris un air fatigué et ennuyé; leurs assommantes musiques se font entendre beaucoup plus dans les bars que dans les rues, et leurs défilés ont la démarche alourdie d'escadrons de cavalerie à pied. J'ai fait visite au grand vicaire, M. Laurent, petit homme vif et tout rond, venu jadis à la suite de Mgr de Charbonnel. D'abord curé d'une paroisse pauvre, sans église, sans école, sans un sou en caisse, il lui a laissé des palais scolaires, une église de 400,000 francs et pas de dettes. Comment a-t-il fait? Avec de l'audace et de l'adresse tout est possible; M. Laurent a ces deux leviers et de plus une superbe voix de ténor, qui ne lui a pas nui. Aujourd'hui il est un personnage considérable; le roi, s'il y en avait un, l'appelerait mon cousin; le gouverneur, les magistrats, toutes les autorités le traitent en ami et il ne se donne pas une fête, ni un dîner politique, où il ne soit invité à une bonne place. Nous admirons ensemble les monuments de la ville, universités, hôtel de ville, etc. Les églises protestantes sont sans nombre, comme les sectes. L'armée du Salut elle-même a son temple; cette religion

grotesque fleurit à Toronto et y compte plusieurs milliers de dévots et dévotes. Trois fois par semaine cette bande parcourt les rues en chantant, battant la grosse caisse, faisant hurler les chiens et cabrer les chevaux; puis tout le monde se retire dans le sanctuaire et, après quelques cantiques, on éteint le gaz et la méditation commence. Après la religion de l'amour libre, qui se cultive aussi dans le nouveau monde, il n'y a pas pire dégradation.

Toronto ressemble plus à une ville des Etats, qu'à une cité canadienne. Beaucoup de ses habitants aspirent à briser la dernière entrave à l'extension du commerce, à savoir la nationalité. Le roulement de l'or y gagnerait; tout le reste y perdrait. Au Canada, la moralité commerciale et l'indépendance judiciaire sont fortement établies et contrôlées. En serait-il de même à l'ombre du pavillon étoilé?

Je suis étonné de voir autant de fruits étalés: jusqu'ici j'en avais à peine aperçu, et les Anglais n'en mangent pas. Il est vrai qu'on étale surtout des mûres à demi vertes et une sorte d'airelle appelée bluets, fruits peu engageants pour un Français. Dans la campagne, on élève beaucoup de chevaux d'une bonne race.

Owen Sound 16 juillet.

De Toronto à Owen Sound je ne vois rien qui mérite d'être signalé. J'essaie de causer avec mon voisin. Il éclate de rire quand je tâche de lui faire comprendre que je suis allé au Niagara sur le vaisseau *Chicorée*. Bonnement j'avais traduit Chicora par Chicorée et je prononçais Tchîcoié, ce qui veut dire en effet contrefaçon de café et s'écrit en anglais Chicory. Il paraît qu'il fallait dire Tchicôré, ce qui est un nom de bateau. Au diable l'anglais!

Nous arrivons fort tard dans la nuit. Pour remplacer les tunnels inconnus dans ce pays, la voie se livre à des contorsions pénibles et à certain passage de montagne les courbes ont moins de 75 mètres de rayon. En France, on ne tolère pas moins de 200 mètres de rayon et les wagons, moins longs, en sont moins éprouvés. Par trois fois nous reprenons du champ et notre machine s'élance à l'assaut; vainement. Alors on se résigne à nous tirer de là successivement par fractions de deux voitures. Ce mécompte et ce retard n'excitent aucune marque d'impatience parmi les voyageurs, au contraire: on rit. On rit même trop fort en Amérique. Tout à coup une formidables explosion vous fait ressauter; vous vous retournez

surpris. En France, cela jetterait un froid subit; ce sont des gens qui épanchent doucement leur gaieté! Quel genre! Les Américains, pratiques avant tout, se servent de leurs trains pour annoncer le temps probable aux campagnards riverains. Un grand disque, accroché au char des bagages, portait ce jour-là l'indication *Fine* (beau). S'il y avait eu probabilité de pluie, les paysans avertis auraient mis blé et foin en gerbes.

Owen Sound est une grande ville, je suis dans un bel hôtel, je vois au loin des édifices prétentieux; ce qui lui manque le plus, ce sont les maisons. Sortez du noyau central, de grands champs, des prairies, des bois, des collines vertes, un champ de courses et moins d'habitations que dans la campagne beaujolaise. Mais les rues sont là et la foi aussi. Déjà, jusqu'à 20 kilomètres, les particuliers jouissent des bienfaits du téléphone et, sans passer par l'intermédiaire du gaz, la lumière électrique a remplacé partout le pétrole. Cette amélioration est récente. Quand il s'agit de gréver le budget des habitants d'une dépense aussi forte, l'autorité du conseil municipal ne va pas jusqu'à en décider l'adoption. Electeurs et contribuables, tous sont appelés à voter. Le jour où a été adopté l'éclairage électrique, une autre motion à été refusée. Son tour viendra, mais pour le moment on estime sagement que les cotisations sont assez lourdes.

Vive l'Amérique pour l'esprit d'invention et d'initiative! Je visite la boutique d'un marchand quincailler. Personne ne vient me pousser à la consommation, suivant la coutume européenne; je me promène à ma guise, comme dans un musée. La multitude des petits outils pratiques, aspirant à diminuer la main-d'œuvre, est incalculable. Tel, en un tour de roue, pèlera une pomme et lui enlèvera le cœur; tel autre séparera les cerises de leur noyau, ceux-ci tombant d'un côté en crottes de chèvre, pendant que la chair est recuillie de l'autre. Voici des cylindres de caoutchouc destinés à égoutter le linge après la lessive, etc... Et puis trente modèles de fourneaux portatifs et de rôtissoires à pétrole, le nec-plus-ultra du genre. Cuisine à bon marché et économie de temps. Ici une lampe merveilleuse, qui ne casse jamais son verre. A Montréal, j'avais une servante pour m'éventer pendant mon repas; vieux jeu! A Owen Sound, on est rafraîchi automatiquement par un sorte de miroir à alouettes, placé au milieu de la table et muni de deux larges palettes.

Owen Sound possède des Pères Basiliens. Ils demeurent loin, mais

dans une belle position. Leur jolie chapelle domine la baie, et, de l'horizon, le marin se dirige vers la croix du clocher. C'est aussi le phare qui m'attire, et dans ces pays anglais et protestants je la salue toujours de bon cœur, car, à son ombre, je suis sûr de trouver des amis. Le premier sentiment de méfiance, qu'inspire la vue d'un Français, dissipé, les pères m'accueillent à bras ouverts et m'invitent à dîner, ce que je me garde de refuser. En mon honneur, on débouche une bouteille qui se croyait oubliée derrière les fagots et on termine les libations par un excellent vin d'Espagne. Au moins tous nous laissons-nous prendre à la supercherie; en réalité, ce fameux nectar est tiré des framboises, et au bout de deux ou trois ans, il devient excellent, avec un bouquet de peau de bouc, qui dissipe tous les soupçons. Les Pères fabriquent encore un vin de rhubarbe, très buvable. La nécessité rend ingénieux. La rhubarbe se cultive principalement pour les confitures, dont il se fait une énorme consommation. Les Pères ont des champs de framboisiers, rouges de fruits, et la fertilité de leur jardin rappelle les légendes de la terre promise. Je visite leurs chevaux, leurs voitures, leurs traîneaux pour l'hiver; rien ne leur manque. Une belle source dans leur cour actionne un bélier hydraulique, au moyen duquel se remplit un vaste réservoir, enfermé dans le clocher; son eau suffit à arroser le jardin. Tout cela est d'un confort américain. Les missionnaires récoltent les fruits de leurs travaux. Le supérieur est arrivé il y a vingt-cinq ans; en ce temps il n'y avait que des bois et le lac et 200 kilomètres carrés de mission à évangéliser. Il y a ruiné sa santé et me le dit avec tristesse. Hé! Heureux Père, quel plus bel emploi en pouviez vous faire? Son frère est avec lui depuis cinq ans. Je l'ai trouvé guettant les grives, dont il fait des massacres avec une canne-fusil du calibre d'un flaubert. Les grives abondent et sont d'une familiarité qui plairait fort à certain de mes amis. Elles sont les dernières représentantes du gibier. Quand le Père Granottier est arrivé, on tuait les canards et les *tourtes* (pigeons sauvages) par sacs.

La colonisation est possible à Owen Sound; en s'éloignant à une dizaine de kilomètres de la ville, on pourrait acheter des fermes de 40 hectares de bonne terre et bâties pour une quinzaine de mille francs. Le placement ne serait pas mauvais. Je vois passer un fermier, emportant un piano sur sa charrette, et, comme je m'étonne, le Père me répond qu'il n'y a pas de ferme sans piano. Drôle de

pays! Quant aux misses, qui partent le soir en canot ou en voiture, seules ou escortées d'un chevalier servant, elles ne m'étonnent plus. Les unes sont maîtresses, les autres servantes; entre elles, pas de différence; mêmes costumes et même aisance. Mon cicérone goûte peu l'éducation américaine. D'après lui, les enfants de dix ans en savent plus long que les femmes mariées chez nous, et il me conte à l'appui quelques traits que je ne rapporterai pas ici. Oui, bons gros toutous, n'en déplaise à ces jolis papillons, je préfère vos grands yeux honnêtes et vos museaux fidèles. Les beaux chiens, vraiment! Leur long poil révèle leur origine Terre-Neuve. Maintenant, ils se vautrent nonchalamment sur les trottoirs de bois, mais vienne l'hiver avec ses neiges, on les verra traîner deux hommes, et, fiers de leurs fonctions et de leur force, malheur à l'imprudent camarade qui viendra flairer des nouvelles.

Wickwemikong, 18 juillet.

Je m'embarque à Owen Sound sur un magnifique bateau, sorte de métis, joignant la solidité des paquebots transatlantiques à l'agrément des hôtels des grands fleuves. Sa cuirasse n'est pas de trop; nous sommes tellement secoués, que mon estomac, insensible aux vagues de l'Océan, a des inquiétudes. Heureusement, le déjeuner vient lui donner de l'assiette. Vers dix heures, nous abordons à Killarney. Nous sommes dans un étroit goulot, guère plus large qu'il n'est nécessaire pour notre passage. Des deux côtés, à perte de vue, une solitude de rochers, semés de touffes de bouleaux maigres; à droite, quelques pauvres cabanes de sauvages et de métis; c'est Killarney, village situé sur le continent. Nous y laissons quelques ballots, et, sortant de notre défilé, nous retrouvons la pleine mer et notre route encombrée d'îles, grandes ou petites, boisées, sans culture ni vestiges d'habitations. Ces tableaux, d'une beauté si poétique, deviennent à la longue d'une monotonie mélancolique, en harmonie, semble-t-il, avec le caractère rêveur et la vie insouciante de l'Indien. A deux heures, le bateau me dépose à Manitowaning, groupe sans importance d'une centaine de maisons. Un Indien, qui ne comprend ni un mot d'anglais, ni une syllabe de français, me fait traverser en pirogue un bras de lac et je me trouve en plein territoire réservé des sauvages. Un chemin, tracé tant bien que mal, s'ouvre devant moi; faute de choix, je suppose que ce doit être le bon. En effet, au bout d'une demi-

heure, je croise quelques Peaux-Rouges. « B'jour! B'jour! », me disent-ils. En voilà qui ne me scalperont pas. Je leur réponds : « Wickwemikong? » en montrant mon chemin. Ils font signe que oui. Après une heure et demie de marche à travers bois, du haut d'une éminence, j'aperçois deux ou trois cents maisonnettes blanches, dispersées au bord d'une grande baie; au milieu, un édifice à deux étages et une église. Pour le coup, m'y voilà. « Le P. du Rauquet, mon frère? — Parti depuis dix minutes. » Cela ne m'étonne pas; cela devait arriver ainsi. Ce vieux missionnaire de soixante-quinze ans, robuste comme à trente, vient de partir, sac au dos, pour un poste voisin, où il donnera la messe demain dimanche. A sa place, je suis très bien reçu par un confrère, dont je suis l'hôte et peut-être pour plusieurs jours, car on ne s'en va pas quand on veut; il faut le passage d'un *boat*. D'ici là, le P. du Rauquet reviendra. Cet homme devient pour moi un objet de curiosité, par tout ce qu'on me raconte de ses prouesses. L'hiver dernier, on a pu le retenir un peu plus au logis; auparavant, il partait seul avec un traîneau et ses chiens, et on ne le revoyait pas de plusieurs semaines. Par une grâce de vocation, il adore cette vie et il est devenu aussi habile qu'un Indien à s'orienter et à subvenir à ses besoins dans toutes les circonstances difficiles. En l'attendant, j'étudie la mission. Le véritable sauvage de pur sang est une exception dans ces parages; presque tous sont plus ou moins mâtinés, ce qui s'explique, du reste, par la fusion des tribus, le voisinage des blancs et la complaisance inépuisable de ce qui s'appelle ailleurs le beau sexe. Ces mélanges ont pu adoucir les mœurs, relever le niveau de l'intelligence, rendre le travail des Pères moins impossible; les principaux vices sont restés.

Les missionnaires ont une grande ferme, prêchant par l'exemple. Ils emploient des ouvriers à une scierie à vapeur, d'autres leur bâtissent, avec le concours d'Européens, une résidence digne des travaux du moyen âge, et destinée à remplacer leur établissement incendié l'an dernier. Ils ont fait un cordonnier et quelques ouvriers d'art. Tout cela marche bien, parce que l'œil du maître ne perd pas de vue ce petit peuple et que son autorité apaise ses querelles, excite son indolence. Abandonnez ces sauvages seulement pendant quinze jours, ils se massacreront et mourront de faim. Un Indien ne travaillera jamais de son propre mouvement, ne prévoira pas qu'il aura besoin de quelque chose demain, et, s'il a de l'argent, il

se creusera la tête pour imaginer un moyen de le dépenser tout à la fois. L'un d'eux, par suite de circonstances particulières, se trouve possesseur, entre lui et sa femme, d'un revenu annuel de 2,000 francs; il est criblé de dettes. Le pronom possessif ne fait vibrer aucune corde chez ces gens. Un sauvage a vendu son bateau 100 piastres à un Anglais; il apporte son billet au Père, en lui demandant du grain. « Malheureux, qu'avez-vous fait? C'est un chiffon sans valeur? — Tiens, reprend l'autre, il m'a trompé. » Tout est dit. Pas de regrets. Des vaches ont brisé une clôture et dévoré un champ de blé bientôt mûr. « Elles ont tout mangé », remarque curieusement le propriétaire qui ne s'en inquiète pas davantage. Ce peuple aime le porc avec passion. Vient-on à en immoler un, il y a gros à parier que tout sera dévoré en un jour, car, si l'Indien peut demeurer plusieurs jours sans prendre de nourriture, il est capable d'engloutir à lui seul autant que dix blancs. Cependant, il peut rester, par hasard, quelques débris du festin. Un Père rencontre un enfant jetant un gros morceau de lard, après y avoir donné un coup de dent. « Que fais-tu donc? — Oh! nous en avons tant à la maison! » En procédant par réductions successives d'un tonneau à un sac et à moins, il finit par s'en trouver la valeur d'une gamelle. Les Pères savent qu'ils ne peuvent rien sur les vieux, ils ne comptent pas sur la génération actuelle, mais ils espèrent en la suivante et ils l'instruisent de leur mieux.

Les tribus de cette contrée ont peut-être une origine hébraïque. Des mots de leur langue correspondent aux mots hébreux; la coutume barbare des Juifs, considérant la femme comme impure à certaines époques et la chassant du logis, est en usage parmi elles; certaines habitudes de communisme des fils de Jacob leur sont propres également. Ces remarques ne s'appliquent ni aux Iroquois, peuplades féroces et de mœurs toutes différentes, ni aux Indiens de l'Ouest. Il est donc vraisemblable que les Indiens ont des origines multiples. La diversité de leurs langues le prouve aussi.

Ils ont un mépris profond pour les Anglais, qui ne leur ont jamais fait que du mal et qui les volent encore, toutes les fois qu'ils peuvent le faire sans risques. Ils les appellent *Jaganaches*, et ce mot dans leur bouche sonne toujours mal. Le Français est le *Wemitigoche*, l'homme qui a un canot. Tout nom propre indien a un sens, et ils baptisent à leur gré les blancs de leur connaissance. Le nom donné au P. de Ranquet signifie : qui porte la lumière. Ce nom est adopté en conseil, après une longue *jonglerie*. En langage

sauvage, jonglerie est synonyme de méditation, et la jonglerie est fort usitée.

Les Indiens se plient mal au travail de la terre, mais ils ont des troupeaux, en particulier des chevaux poneys excellents. Pendant l'été, ces troupeaux sont dans les bois, personne ne s'en occupe. Quand la neige couvre la terre d'une couche trop épaisse, toutes ces bêtes reviennent ensemble, se poussant et bondissant : chacun reprend son bien, augmenté par les naissances, ou diminué par la dent des ours et des chiens sauvages. Les ours sont rares, les chiens sauvages ne le sont pas, et leur férocité égale celle du loup.

Je suis entré dans quelques maisons de la Mission; elles sont petites, mais en général propres et souvent décorées avec une certaine coquetterie. Dans l'une d'elles, le mobilier sommaire était complété par un harmonium et une chaise longue. O civilisation, voilà de tes coups! En somme, il est facile de constater que tout ce qu'il y a de bien ici est dû au travail patient des Jésuites. Que Dieu préserve longtemps ce pays des inventeurs de décrets!

Aujourd'hui dimanche, deux messes, vêpres, bénédiction de la première pierre de la nouvelle résidence des Pères, la journée a été bien remplie et bien sanctifiée. Indiens et Indiennes chantent de bon cœur à l'église de leur voix nazillarde et gutturale, et leur attitude est édifiante. Le couvent, cet édifice à deux étages, que j'avais vu de loin, est habité par des Filles de Marie, religieuses en costume séculier, qui s'occupent de l'éducation des filles. Celle des garçons est confiée à un séminariste et à un scolastique, secondés par un sauvage quelque peu lettré.

Si les Indiens de la grande île Manitowaning se résignent difficilement à cultiver la terre, ils ne négligent pas de profiter de ce qu'elle produit sans leurs sueurs. Ils ont successivement les fraises, les bluets, les framboises, les cerises à grappes, les groseilles, les prunes, etc. La saison des bluets a commencé; plusieurs familles ont quitté la mission pour une quinzaine et font la cueillette. Elles vont vendre leur récolte à Killarney, et les bateaux de passage l'emportent. A ce métier, un homme peut gagner 2 piastres par jour. Je vous entends vous exclamer : « 2 piastres! 10 francs! » Sans doute, et les sauvages, employés par les Pères, ne gagnent pas beaucoup moins; s'ils voulaient prendre quelque peine, tous en auraient autant. Avec cela, font-ils des économies? Allons donc! Un Indien, sans argent, vit misérablement ou meurt de faim; avec

de l'argent, il vit mieux; avec beaucoup, il ne se prive de rien et jamais il ne sera plus riche. Il lui faut tant de choses! Sucre, thé, café, viande, vêtements, etc. Pour lui, le gaspillage même est un besoin et, avant de commencer à gaspiller, il lui faut remplir son estomac, huit ou dix fois plus vaste que les nôtres. Mettez à la place d'une famille indienne, une famille française, au bout de deux ou trois ans, elle roulera sur l'or dans ce pays de cocagne. Allons, je m'arrête, car j'allais souhaiter la disparition de cette race ingrate. Point n'est besoin; d'après les probabilités, elle n'en a pas pour bien des siècles; la mortalité normale est de un quinzième par an, juste le double de la mortalité des gens de race européenne. Beaucoup succombent aux maladies de poitrine que les blancs importent partout où ils s'arrêtent.

Les deux principales tribus sauvages dont les débris, fondus ensemble, habitent les îles du lac Huron, sont les Ottowas, courtes oreilles, d'autres disent Ottawaks, mon oreille, et les Odjibowas, autrement nommés Saulteux, parce qu'ils sont originaires du territoire du Sault Sainte-Marie.

22 juillet.

La grande île n'est pas précisément une prison, ni une île de Calypso, mais on n'en sort pas facilement. Pas de bateau avant jeudi. Attendre à la Mission m'eût fait consommer trop de patience. Lundi matin, je suis parti dans un canot avec deux sauvages des plus purs du pays et je ne suis rentré que mardi soir. Pendant ces deux jours j'ai navigué à travers ces paysages enchantés des îles. Parfois, vous en avez devant les yeux une multitude et volontiers vous vous figureriez un grand parc, dans lequel l'architecte du monde (je parle comme un franc-maçon) aurait semé avec art les bosquets et les massifs; d'autres fois, l'horizon s'éloigne et vous n'apercevez plus de la terre qu'une ligne vague, pendant que les vents capricieux tantôt refusent d'enfler vos voiles, tantôt essaient de vous faire chavirer. Cette vie a son attrait passager; on s'en lasserait vite. Le moment du dîner venu, on aborde n'importe où; les Indiens en quelques minutes ont allumé du feu et le thé bout. Après le thé, on jette dans la même marmite des tranches de lard et un peu d'eau; dès que le lard commence à se gonfler, mes hommes renversent la marmite sur les cailloux, la poêle reprend les tranches et les met à point en un instant.

Le tout n'a pas duré 15 minutes. Lucullus peut-être eût méprisé la cuisine des sauvages, le baron Brisse eût fait sa tête, moi non, et, au risque de passer pour courte oreille au Saulteux, je déclare m'être régalé. Que ceux qui refuseront de me croire, viennent ici faire l'essai.

Une de nos bordées nous conduit à *Squaw Island.* En approchant, je vois des milliers de mouettes s'ébattre au-dessus d'une petite baie. Qu'y a-t-il donc là? Mes sauvages ne me le diront pas, car nous ne parlons que par signes, mais l'explication s'offre bientôt d'elle-même. Les blancs ont loué un coin de la baie aux sauvages et y ont construit une demi-douzaine de grandes baraques en planches. Dans ces baraques règne une agitation digne de Chicago, avec cette différence que ce ne sont pas des porcs qu'on ajuste, mais du poisson qu'on apprête. Tous les pêcheurs du lac Huron y apportent le produit de leurs pêches. Elles forment des monceaux de poissons que des hommes, armés de longs coutelas, éventrent, nettoient et séparent par catégories. Trois fois par semaine des steamboats viennent enlever cette provision. Des nuées d'oiseaux se repaissent des détritus; ma barque passe au milieu de leurs bandes, qui s'enlèvent en criant, tournoient autour de nos voiles et vont se poser un peu plus loin.

En quittant Squaw Island, nous déployons toutes nos voiles pour gagner avant la nuit un petit village de métis, où nous pourrons coucher, m'a dit le P. Danel. L'hôtel est convenable et j'ai de la peine à me débarrasser de l'hôtelier à moitié ivre, qui a entrepris de me prouver que ce n'est pas Champlain, mais Christophe Colomb, qui a découvert le Canada; Champlain n'a fait que remonter le Saint-Laurent. Arrivé près du promontoire, devenu aujourd'hui le cap Diamant, et frappé de l'aspect de cette pointe de rochers, il s'écria : « Qué bec!!! » Sans s'en douter, il venait de faire un baptême illustre. Un de mes sauvages me tire des mains de cet ivrogne. L'animal a sans doute découvert un croquant, disposé à lui vendre du brandy, et il me fait traduire une série de contes par un interprète pour me soutirer un ou deux dollars. La ruse du compère n'a aucun succès; je me méfie des effets du brandy.

Le lendemain matin, au moment où j'allais quitter la terre, je vois s'avancer, la main ouverte et tendue vers moi, un grand vieillard, parfaitement cuivré. Il a appris qu'un *Parisien* était sur ses rivages et il vient serrer la main d'un compatriote. Sa famille

est originaire d'Avranche, et ses ancêtres sont depuis deux cent cinquante ans au Canada. « Je m'appelle de la Morandière. » Ventre de biche! mon brave, si quelques-uns de tes ayeux, vêtus de fer, ont pourfendu les Sarrasins, maint autre, peint en guerre, a dansé la danse du scalpe autour de l'ennemi prisonnier. Cette noble épave à coup sûr possède dans les archives des la Morandière plus de croisements que de croisades. Le goût des mélanges n'est pas sorti de la famille, d'ailleurs; son fils a pris pour femme une sauvagesse, et sa fille fait les délices d'un sauvage. M. de la Morandière se pique de connaissances historiques et littéraires; quand je lui décline mon nom : « Jarni Cotton », s'écrie-t-il en riant, et le voilà parti sur Henri IV. Quelle existence pourtant, et quelle destinée que celle de cet homme demi-blanc, demi-sauvage, ayant dans le cœur quelque chose de la fierté féodale et qui vit misérablement de sa pêche sur un aride rocher du nouveau monde, où il pense à la reine Margot en raccommodant ses filets! Grandeurs et décadences humaines!

Le P. Danel m'avait promis que je trouverais le P. du Ranquet à mon retour; à l'heure du couvre-feu rien n'a paru. Je me décide donc à l'aller chercher mercredi matin dans la paroisse qu'il évangélise à 15 ou 16 kilomètres. Très jolie promenade dans les bois. J'arrive à Wickwemiconsigne, située le plus pittoresquement du monde dans une petite presqu'île; le Père l'a quittée le matin. J'avais pour guide un séminariste, pur Anglais d'Halifax. Nous entrons, mourant de soif, dans une maison sauvage; une horrible mégère, à peine vêtue, nous reçoit et offre un grand verre d'eau au séminariste. J'attendais mon tour, rien. Je demande... *Jaganache*, répond la vieille de Valpurgis avec un mauvais regard. Pour le coup, voilà qui est fort! Etre pris pour un Anglais! Je pardonne à la sorcière en faveur de notre antipathie commune, mais je garde sa méprise sur le cœur, surtout quand je pense que mon compagnon était, lui, un vrai Jaganache. Cette fois le pavillon a couvert la marchandise et sa soutane l'a sauvé de l'affront. Pour les sauvages, toutes les robes noires sont françaises; ils les adoptent aussitôt et ils en sont jaloux. Un Indien appellera le missionnaire en général *Noïse*, le Père; s'ils sont plusieurs causant ensemble, ils se serviront d'un mot signifiant notre Père commun; s'ils sont avec des blancs, le mot employé signifiera aussi notre Père, mais avec un caractère de possession indienne et d'exclusion des blancs. Enfin,

avec la protection du vrai Jaganache, le faux Jaganache finit par obtenir de l'eau, mais en si petite quantité qu'une mouche ne s'y serait pas noyée.

A mon retour à Wickwemiconsigne, je tombe enfin sur ce fameux P. du Ranquet, vieillard fort vert, malgré sa grande barbe blanche. Ce bon Père ne s'est pas rétréci le cœur en vivant au milieu des sauvages et des ours. Il aime beaucoup les siens et me demande de nombreux détails sur sa famille; seulement je suis constamment en avance de deux ou trois générations sur lui, ce qui jette un peu de désarroi dans notre conversation; il n'a pu revu la France depuis 1841. Le P. du Ranquet a mené une vie plus remplie et plus dévouée que le commun des missionnaires; toux ceux qui l'ont connu, en gardent une impression de vénération. Il serait véritablement fâcheux que sa famille, au moins, ne sût rien de cette belle carrière; outre le côté édifiant, elle a été accidentée par tant de voyages, d'événements, de vicissitudes, que la partie historique elle-même serait à garder dans les archives. Son compagnon aussi a sa valeur, mais il est jeune et depuis peu parmi les sauvages. Il est à toutes les sauces, dirigeant les constructions, les travaux de la scierie, les écoles, les ouvriers d'art en même temps que les consciences. Entre parenthèse, figurez-vous que j'ai fait ressemeler une paire de souliers par un Indien, et son ouvrage vaut celui de n'importe quel ouvrier français.

L'île Manitoulin a 180 kilomètres de long; elle est dentelée de baies et de caps avec toute la fantaisie imaginable. Au milieu, elle renferme un grand lac. Les sauvages la possédaient tout entière, mais ils en ont vendu une partie aux blancs. Autrefois, l'île était couverte de hautes forêts; aujourd'hui, le feu a fait son œuvre, comme en tant d'autres endroits, comme il le fait en ce moment au lac Supérieur, où l'on estime déjà à 300 millions de pieds cubes le bois brûlé depuis un mois, et l'incendie durera jusqu'à la saison, encore éloignée, des pluies.

Sur le territoire de Manitoulin, on a découvert des sources de pétrole, qui seront exploitées bientôt. Pas cher le pétrole! quatre sous le litre. Non loin de Manitoulin, mais sur le continent, on extrait une abondance prodigieuse de sel, tiré de lacs souterrains.

En ce moment je vogue à travers les mille îles enchantées de la baie Georgina, me dirigeant vers le Sault Sainte-Marie, où

j'arriverai demain soir et prendrai le premier paquebot en partance pour Chicago.

Sault Sainte-Marie, 24 juillet.

Les quarante heures de traversée, qui séparent Manitowaning du Sault Sainte-Marie, se font au milieu d'un des pays du monde les mieux choisis pour le plaisir des yeux. Des îles, toujours des îles et des rives boisées, voilà qui doit devenir bien ennuyeux, direz-vous. Est-ce une disposition favorable de mon esprit, ou la séduction particulière d'un beau jour, qui m'ont fait échapper à l'ennui, je ne sais. Certains passages dans d'étroits défilés sont d'une beauté plus remarquée, surtout lorsqu'en approchant de la rivière Sainte-Marie, la rive nord devient montagneuse. L'un d'eux a été baptisé *Devils'gap*, fente du diable, par cette manie qu'ont les hommes de loger le diable partout où la nature offre un aspect tourmenté. Hélas! le diable a bien pu recruter quelques escadrons dans ces parages; les écueils sont impitoyables pour les navires qui s'écartent de l'étroit chenal, tracé par les bouées. Rien ne révèle leur présence, et les flots du lac, moins charitables que ceux de la mer, ne les entourent pas d'écume. Aussi que de naufrages! Les annales des grands lacs sont de beaucoup plus sombres que celles de l'Océan. Le vaisseau qui me porte, a été une victime de la colère des tempêtes, et nul ne dirait, à le voir si coquet, que sa vieille carcasse a été retirée du fond du lac Supérieur. Notre capitaine, il y a dix-huit mois, a vu périr son steamer dans un autre naufrage sur le lac Huron et il s'est sauvé à la nage, lui troisième seulement. Nous rencontrons, dans le chenal même, un navire échoué, qu'on s'efforce de renflouer; celui-ci a sombré à la suite d'un abordage. Je m'étonne que ces accidents ne soient pas plus nombreux, tant le chemin est rétréci.

Il est vrai qu'on ne passe là qu'en plein jour, et l'on a déjà dépensé tant d'argent à creuser ce sillon, qu'on hésite à l'élargir. Il le faudra pourtant pour donner satisfaction au commerce, tous les jours plus important, qui va chercher jusqu'au fond du lac Supérieur les produits de l'ouest, pour les conduire à Montréal et en Europe, en suivant la route des lacs et des canaux, prolongée par le Saint-Laurent. Aussi faut-il prévoir pour la France des jours encore plus mauvais que ceux qu'elle traverse. Cette perspective des souffrances, qui conduiront le vieux monde à son agonie dans

un avenir fatal, si loin qu'on veuille le reculer, n'a pour moi rien de gai. Je ne puis m'empêcher pourtant de m'intéresser à ce qui m'entoure. Ainsi je ne puis me faire à la vue des incendies allumés de tous les côtés dans les forêts; nous en avons toujours quatre ou cinq à notre horizon; la nuit, ils se distinguent par de larges lueurs rougeâtres, le jour par des nappes de fumée. Voilà comment disparaissent peu à peu les grands arbres, pour être remplacés par des essences sans valeur.

A mesure que la civilisation s'avance, le gibier cède la place; les forêts du lac Huron n'en nourrissent presque plus et les Indiens deviennent sédentaires ou émigrent vers le nord-ouest. Mais les souvenirs des grandes chasses vivront encore longtemps, conservés par les noms donnés par les sauvages aux théâtres de leurs anciens exploits. Les chasses indiennes ne se font pas comme les nôtres, à l'aide du fusil; cette méthode est l'exception. Les animaux sont presque tous pris au piège. Les peaux-rouges en ont de différents pour chaque espèce, et, à intervalles fixes, ils viennent visiter leurs trappes. Il est presque sans exemple qu'un rival leur vole leur bien. Il est même consacré par la coutume que le premier qui découvre une trace de castor, fait une marque sur un arbre voisin, et cette marque lui assure la propriété du castor. Nul ne pourra venir chercher à prendre l'animal que lui. On considère sans doute le castor perdu, dès que sa retraite est éventée. Pour la peau de l'ours, il y a quelque différence, à en croire les bons auteurs.

Les nombreuses stations, éparpillées sur la route du bateau, n'ont rien d'intéressant. Une d'elles a failli voir brusquement terminé mon voyage en ce monde. *Petit Courant* a deux quais d'embarquement auxquels le steam touche successivement. Entre la halte d'arrivée et celle du départ, les passagers ont quarante-cinq minutes pour se promener et ils en profitent. Le bateau arrivait à la station de départ et je l'attendais à une extrémité du quai; quelqu'un passe et me marmotte une phrase que je ne comprends pas, mais je me figure qu'il me donne un avis et, sans bien savoir pourquoi, je me transporte ailleurs. J'avais à peine quitté la place, que le steam, calculant mal sa direction et sa force, et heurtant le plancher de bois, en arrachait et brisait pêle-mêle les épais madriers. Il s'en est fallu de peu que je ne fisse partie des débris.

Un autre poste devient le noyau d'une colonie française, après

avoir tout d'abord tiré son nom de *Rivière espagnole* de l'émigration d'une autre race.

Par une singulière suite d'idées, les Canadiens ont appelé *désert* un terrain défriché, c'est-à-dire dépouillé de ses arbres ; ils l'appellent encore *jardin*, si bien que jardin et désert sont devenus synonymes. Une de nos stations canadiennes se nomme, d'après cette origine, *Garden River*.

Avant de toucher à Garden River, nous nous étions arrêtés à *Bruce Mines*. Il y a une dizaines d'années, on tirait de ces mines beaucoup de cuivre. Un jour, les puits mal étayés se sont effondrés, ensevelissant 400,000 tonnes de minerai tout extrait, mais pas un seul ouvrier. Le respect du dimanche les a sauvés. La compagnie d'exploitation, faisant le calcul de ce que coûterait la réparation, préféra tout abandonner, et nous voyons, à côté des montagnes de scories vomies par les hauts fourneaux, d'interminables hangars en train de pourrir, de hautes cheminées de briques rongées par les hivers, des railways, des machines laissées en proie à la rouille et que personne ne songe à utiliser. Avec la chute des usines est tombée la prospérité de la ville naissante, et l'on pourrait compter plus de cent maisons vides.

Nous stoppons encore en face d'une barque ; deux pêcheurs ont soulevé leurs filets fixes et sont occupés à recueillir le poisson. Depuis saint Pierre et la pêche miraculeuse, il ne s'est rien vu de comparable aux pêcheries du lac Huron. J'entends estimer à deux tonnes le poids de ce coup de filet, et je n'en suis pas surpris. Le poisson est vendu 3 ou 4 sous la livre. On me cite un négociant de Sandwich, ville près de Détroit, qui en achète quelques milliers de tonnes, les gèle au moyen d'appareils spéciaux et conserve son stock jusqu'au carême, où il le revend avec de beaux bénéfices. Notre *steward* fait lancer aux bateliers un sac vide, et il le retire plein de grosses truites et autres excellents confrères.

Si nous stoppons à tout propos, si nous semblons faire l'école buissonnière, ne vous en étonnez point ; notre bateau porte à bord un régiment d'excursionnistes, car ce tour de lac devient à la mode en Amérique. Le mouvement y gagne, la variété des types aussi, mais les cohues n'ont pas le don de me plaire. La nuit tombée, que faire à bord de tout ce peuple? On essaie de la musique ; une pitié! des chœurs ; les refrains monotones semblent répéter : *Corned beef! Corned beef!* Ces gens sans doute sont

musiciens jusqu'aux dents. Ça ne prend pas, et notre capitaine, une bonne face de marin à bouche de grenouille, essaie d'organiser une sauterie. Mais en vain la valse fait-elle vibrer ses accents provocateurs; la polka n'a pas plus de succès; aux accords du quadrille, on se lève enfin. De grands jeunes gens, affligés d'éparvins précoces, saisissent au bout de leurs pincettes quelques misses aux cheveux coupés courts, à la mode de nos collégiens; les voilà partis! Cela les amuse-t-il? Je le suppose, car les misses étouffent de temps en temps quelques petits cris, mais, à coup sûr, cela n'en a pas l'air et, comme je ne m'amuse pas davantage, je me retire dans mes appartements.

Ce qui tout à l'heure m'intéressait plus que ces gentlemen à confire dans du vinaigre, ce sont d'énormes arbres échoués sur la rive. On les réunira en radeaux et, si la clémence du lac le permet, ils arriveront à quelque scierie. Les tempêtes dispersent fréquemment les éléments de ces radeaux; même amarrés au rivage, les troncs d'arbres sont secoués de telle sorte que le frottement les écorce et les use de plusieurs centimètres sur tout leur pourtour.

Si je vous dis que le Sault Sainte-Marie est un étranglement, mettant en communication le lac Supérieur avec les lacs Michigan et Huron, je ne vous apprendrai rien. Le Sault est un rapide de 15 pieds de différence de niveau. La rivière sert de limite entre le Canada et les Etats. Au pied du rapide, chaque pays a une colonie naissante; seulement sur la rive canadienne la colonie se borne à un village indien sans avenir, tandis que, sur la rive américaine, s'est fondée, depuis une dizaine d'années, une ville, petite encore, mais à qui les fées ont promis qu'elle écraserait plus tard Chicago. Ces prophéties sont moins sûres que celles faites à Abraham et à Jacob; quoi qu'il en soit, il est manifeste que le Sault se prépare du mieux qu'il peut à ses hautes destinées. Le canal, qui a été construit pour passer à côté des rapides infranchissables, est le plus beau du monde entier par sa largeur et la perfection de son outillage. J'ai compté, enfermés à la fois dans son écluse, quatre grands navires. Après ceux-là, d'autres attendaient leur tour. La presse est si grande, le commerce si actif, qu'on songe à creuser un second canal encore plus large à côté du premier. Je dis un second, ce sera un troisième, mais le plus ancien, trop compliqué, n'est presque jamais employé. Le nouveau, au contraire, est assez simple pour que deux hommes suffisent à son

fonctionnement. Au lieu de ces deux, j'en ai remarqué toute une armée en uniforme. Dame! dans les républiques, il faut bien que les amis vivent aux dépens du public. J'ai été frappé surtout du système imaginé pour le passage des eaux d'un bassin dans l'autre. En Europe, j'ai vu bien des écluses, toujours les mêmes : au bas des portes, deux ouvertures s'ouvrent et le torrent s'y précipite. Rien de semblable ici. L'eau s'échappe par une série d'ouvertures situées au fond du chenal et va ressortir de l'autre côté des portes au moyen d'un syphon. En amont, c'est l'inverse : deux syphons conduisent l'eau à la série des syphons dégorgeoirs du chenal. De la sorte, point de courant et une vitesse d'écoulement bien supérieure. Quand les soupapes sont ouvertes, les énormes bouillons qui jaillissent dans le bassin inférieur sont beaux à voir.

Pour détrôner Chicago, outre ses canaux, le Sault compte sur les pouvoirs d'eau qu'il rêve. Il est question de détourner l'eau des rapides, et de diriger l'écoulement du lac Supérieur vers une chute, qui formera, assure-t-on, la plus colossale puissance mécanique connue. Les Américains rêvent toujours grand. En attendant l'achèvement de ce château en Espagne, la colonie souffre. La terre est d'une fertilité inépuisable; à quoi cela sert-il? Le climat est tel que les récoltes n'y mûrissent pas toujours; quand elles arrivent à bien, les habitants ne savent qu'en faire; il faudrait des railways. Vraiment! Pensez-vous qu'ils se préoccupent d'en construire un? Quelle conception mesquine? Ils en veulent quatre : Un sur Marquette, un sur Minéapolis et deux autres vers le sud, sans parler d'un embranchement, passant les rapides sur un pont suspendu et allant se greffer au Pacifique Canadien. Sur la rive canadienne, on est moins ambitieux et on se contente d'une ligne longeant le lac et en voie de s'achever.

Le climat et l'insuffisance des moyens de transport ne sont pas les seuls fléaux. Les habitants sont écrasés d'impôts et, outre les charges communes, les catholiques ont leurs impôts particuliers. Ils contribuent pour leur part à l'entretien du culte protestant et au fonctionnement des écoles; s'ils poussent l'exigence jusqu'à vouloir des prêtres de leur religion et des églises, s'il leur répugne de laisser leurs enfants dans les écoles mixtes, ils sont libres de s'offrir, à leurs frais, ces dépenses de luxe. Au Canada, catholiques et protestants paient chacun pour leur culte et leurs écoles; voilà la différence. L'administration vicieuse des affaires publiques, qui ruine

la masse pour enrichir les fonctionnaires, n'est qu'une des faces de la misère morale; l'abus des boissons fortes en est une autre. On ne compte pas moins de quarante cabarets, tous prospères, au Sault, pour une population de 3,000 âmes. On les appelle des salons et ils drainent aussi bien l'argent des cultivateurs, que celui des bûcherons des chantiers et des ouvriers de la ville.

Les Américains n'ont pas pris goût au nom donné à leur ville par les missionnaires, et ils l'appellent *fort Brady*. « Où donc est le fort, ai-je demandé? » On m'a montré une maison en planches, habitée par une cinquantaine de soldats et, dans un pré, au bord de l'eau, six petits canons de bronze, que remplaceraient avec avantage six vaches paisibles. Toute l'occupation des soldats fédéraux et de leur artillerie est de tirer un coup de canon au lever du soleil, un autre à son coucher. Pas même d'écho, pour profiter de ce tapage. Il paraît qu'il ne serait pas bon de froisser, par quelque plaisanterie justifiée, le sentiment militaire des habitants. Ils le poussent au point de vouloir bâtir un fort sérieux sur une colline en arrière de la ville.

Fort Brady possède un tiers de sa population catholique, le reste est protestant et grossit les rangs des trois sociétés secrètes de l'Amérique : Les francs-maçons, les chevaliers de Pythias et les Odd fellows. On n'a que l'embarras du choix. Les catholiques ont une jolie église en briques, bâtie, il y a une huitaine d'années, sous la direction du P. Chartier, supérieur des deux jésuites de la Mission. L'un reste au logis, c'est son lot; l'autre court le monde, prêchant la parole sainte tout le long de la côte confiée à son zèle.

Le Sault Sainte-Marie mérite une mention spéciale, car il est un des premières postes évangélisés par les jésuites. Le P. Jogue y a dressé sa tente dès 1642. Cet homme saint est un de ceux qui souffrirent le martyre pour leur foi. Pris par les Iroquois une première fois, il resta en leur pouvoir pendant quinze mois. Ces sauvages le torturèrent de différentes manières, lui coupant à coups de dents les phalanges des doigts, lui enfonçant dans les chairs des éclats de bois, faisant manger leurs chiens sur son ventre, etc. Ils le reprirent une seconde fois à Trois-Rivières, près du lac Saint-Pierre, où le Père avait été obligé d'aller chercher des vivres en 1646 et le massacrèrent à *Penetinguishene*. Un frère, son compagnon, eut le même sort. Les restes du martyr ont été retrouvés depuis peu, et on élève une belle église à la place où il remporta sa dernière victoire.

Rome est saisie du projet de canonisation des deux saints; les noms des PP. Lalemant et Bebœuf, martyrs aussi, ont été joints au dossier, ainsi que celui de Catherine *Tetakouita*, jeune vierge iroquoise. Celle-ci souffrit persécution pour la justice, surtout de la part d'un oncle, mauvais sujet, mais je n'ai pas de grands détails, sinon qu'elle était née à l'endroit où le P. Jogue souffrit le martyre et mourut à peu près à la même époque que ce Père. Quand elles seront canonisées, ces cinq personnes seront les premières que l'Amérique aura fournies au calendrier catholique.

D'autres Pères ont été célèbres; le P. Marquette s'est distingué entre tous; il a sa statue à la pointe Saint-Ignace, et une ville du lac Supérieur porte son nom. Tout récemment un Alsacien, le P. Kohler, après une vie qui sera écrite sans doute et auprès de laquelle *l'Odyssée* pâlira, a péri misérablement dans un naufrage sur le lac Huron. Combien d'autres, depuis le P. du Ranquet jusqu'au P. Baudin, avec qui j'ai voyagé pendant quelques heures hier, sont obligés de mourir pour trouver le repos! Une fois lancés dans les missions indiennes, c'est pour la vie et cela se comprend; les langues indiennes sont si difficiles! Prenons les verbes par exemple : ils ont le passif, l'actif, le neutre, la conjugaison interrogative, la conjugaison dubitative; mieux que cela : la forme change entièrement suivant que le régime est noble ou commun, suivant le sujet et suivant les rapports du verbe avec son sujet. Cette complication semblerait indiquer une civilisation jadis avancée. Un peuple grossier se contente d'expressions simples et réduites au vocabulaire strictement indispensable; jamais il ne s'aviserait de distinctions aussi subtiles. On en sera probablement toujours réduit aux conjectures sur ce point. Quoi qu'il en soit, quand un homme a triomphé de pareilles difficultés, qu'il parle le français, l'anglais, deux ou trois langues indiennes, les supérieurs exploitent son savoir tant que vie dure. A défaut de savoir, il faut recourir aux traducteurs; quelle confession est possible? La prédication même est presque impraticable. Je ne me rappelle plus quel Père, peu versé dans la langue, prêchait avec l'aide d'un interprète traduisant phrase par phrase. Le Père dit : « Le bon Dieu aime beaucoup la chasteté. » L'autre, ignorant le sens autant que la pratique, traduit : « Chasse d'été. » Rire incrédule des Indiens, étonnement du missionnaire, tout s'explique.

On m'a raconté différents traits montrant comment Dieu choisit

pour toucher les hommes les prodiges les mieux appropriés à leur caractère. Dans le vieux monde, il nous faut des guérisons éclatantes. Dans le nouveau, les sauvages ne s'en soucieraient; ce qui se rapporte à la chasse ou à la pêche, à la bonne heure. Le P. Point, mort depuis une vingtaine d'années, était aux Montagnes rocheuses. Les sauvages viennent lui dire qu'ils sont à la dernière extrémité. « Venez demain matin à la messe, leur dit-il, et après la messe vous partirez pour la chasse. » Il en fut ainsi. Les buffles qui avaient disparu depuis longtemps, reparurent, et il en fut tué cent cinquante-trois, juste le nombre des poissons pris par saint Pierre.

Une autre fois, au temps où Winipeg n'était qu'un pauvre village, les Indiens sont encore en détresse. Même invitation à venir demander à la messe le retour du gibier. Celle-ci n'était pas achevée qu'on entend autour de l'église le vacarme produit par le passage d'un troupeau de buffles, et l'un d'eux s'aventure jusqu'à franchir la porte du temple. « Puisque Dieu vous exauce, dit le prêtre, usez de ses dons avec modération et ne tuez que ce dont vous avez besoin. » J'ignore si sa parole fut écoutée cette fois; les Indiens l'oublièrent plus tard et l'on fit de tels massacres de ces pauvres buffalos que leur race a disparu.

Dimanche 25. — Rien à faire qu'à sanctifier le saint jour. Le dimanche est le jour des baptêmes et parfois des mariages; pourtant on exige le plus possible une messe pour donner à ces derniers un prestige qui leur manque trop aux yeux américains. Il en perd un peu aux miens depuis que j'ai appris qu'en Amérique, où le Concile de Trente n'a pas été promulgué, le mariage devant un ministre protestant ou un officier civil quelconque est valable à l'égal de celui béni par le prêtre.

La coutume de porter des fleurs au corsage ou à la boutonnière est générale. Hommes et femmes en ont habituellement des touffes, et, à défaut de fleurs, les femmes ramassent dans la campagne des poignées d'herbes diverses, qui ne diffèrent pas sensiblement de bottes de fourrage. A table, chacun trouve un petit bouquet tout ficelé à côté de son assiette. Les fleurs sont les bienvenues aujourd'hui, et je me pare des miennes en pensant à certain coin de la France où mon bouquet manquera, sinon mes vœux.

Chicago, 31 juillet.

Il y a ici des jours redoutables; aujourd'hui en est un. J'ai dû regagner ma chambre, incapable de supporter le poids de mes vêtements et de trouver quoi que ce soit intéressant. Les journaux ont dit qu'il y avait avant-hier 110 degrés F. à l'ombre, ce qui correspond à peu près à 43 centigrades; s'ils n'ont pas exagéré, vous voyez que le soleil n'a pas dépensé toute sa chaleur en Europe, quand il nous arrive en Amérique. Mais, si l'on souffre dehors, les hôtels sont beaucoup mieux aérés qu'en Europe et, grâce au courant d'air que j'ai l'habitude d'établir entre ma fenêtre à coulisses et l'imposte à bascule de ma porte, j'ai toujours pu dormir la nuit. Partout aussi, on trouve de l'eau glacée et des limonades frappées; enfin à Chicago, pour la première fois, j'ai vu des fruits véritables. Il y en a à profusion et de toutes les espèces, depuis la banane et l'ananas jusqu'aux poires, pêches, etc. A part les raisins, qui ont tous cet atroce fumet de renard, particulier aux raisins d'Amérique, les autres fruits sont délicieux et se vendent à grand marché. De tous les côtés on rencontre de petites boutiques portatives, établies aux angles des rues pour le rafraîchissement des passants. Mais disons un mot de la ville elle-même; elle en vaut la peine.

Chicago en langue indienne signifie *bête puante*. On lui a donné le nom plus moderne de Porcopolis, et ses jaloux prétendent qu'il est mérité autant par ses habitants que par leur industrie. En enrégistrant sous toute réserve cette appréciation, je me hâte de protester contre ce qu'elle peut avoir d'exagéré, car je n'ai pas fait les études nécessaires pour avoir une opinion fondée. Tout d'abord, j'ai été frappé d'autre chose. On arrive le matin par un gai soleil sur ces belles routes du lac bleu. Voilà que, sur une rive basse, apparaît une nappe de fumée; on me dit que c'est la ville; en effet, je remarque deux longues jetées et un brise lames dessinant un port artificiel comme celui de Cherbourg; puis je commence à entrevoir, à travers un brouillard noir, des constructions énormes, semblables à ce que devaient être les greniers des Egyptiens. Une petite rivière traversait Chicago; le génie américain l'a creusée, élargie, canalisée pour la modeste somme de 22 millions de dollars, si bien qu'aujourd'hui les vaisseaux pénètrent jusqu'au cœur de la ville et peuvent même aller au delà

assez loin dans la campagne. Notre gros vaisseau s'aventure lentement dans ce canal, remuant une eau bourbeuse et infecte, couverte de débris d'aspect ignoble. Une foule d'autres bateaux sont là, les uns en mouvement, soufflant leur haleine noire et poussant leur cri rauque, les autres allignés le long des élévateurs, dont les longues trompes pénètrent dans leurs flancs, ou attachés à d'interminables quais, encombrés de marchandises. Sur les rives, partout où la vue se porte, elle ne rencontre que de gigantesques bâtiments en briques rouges, à grandes fenêtres d'usines, décorés d'inscriptions, hautes de plusieurs mètres. Sur tout cela plane une fumée épaisse, vomie par des milliers de cheminées. On parle de Saint-Étienne! c'est bien autre chose, et les asthmatiques feront bien de ne jamais choisir ce lieu de retraite. Littéralement les nouveaux arrivants suffoquent; toutes les puanteurs de l'industrie les prennent à la gorge. Cependant nous avançons toujours; une série de ponts sert de communications entre les deux rives: ces ponts tournent sur des pivots centraux et sont tour à tour ouverts ou fermés pour donner passage aux bateaux ou aux gens de terre. Nous sommes ainsi obligés de nous arrêter deux ou trois fois. Dieu! que de monde s'engouffre sur ces ponts! Tant qu'ils restent ouverts, deux interminables files de voitures, circulant dans les deux sens, passent à une allure monotone, me rappelant les convois sans fin d'une armée en marche. Sur les trottoirs les flots de peuple se poussent aussi, régulièrement.

Ce moment de l'arrivée a été pénible; j'éprouvais comme un besoin instinctif de me rejeter en arrière et quelque chose de froid me serrait le cœur. Oh! l'horrible ville! Mais, baste! *Go ahead, never mind!* dit la devise américaine. D'ailleurs, n'y avait-il pas sur le même bateau un jeune homme de dix-huit ans venant chercher fortune à Chicago, sans appui et sans ressources. Mieux que cela, une jeune miss, parfaitement convenable et dans le même abandon. Il serait beau en vérité de faiblir! Non, ça ne dura pas longtemps : ça ne pouvait pas durer. Maintenant je suis tout acclimaté et la fumée même me paraît moins âcre et moins épaisse.

Chicago est une immense usine dans laquelle travaille ou cherche du travail une population de 700,000 habitants. Seize lignes de chemins de fer y aboutissent et les voyageurs, pour partir, ont le choix entre dix gares. N'y cherchez pas des monuments; on pourra vous montrer la poste, le palais de justice, le palais du commerce,

l'hôtel de ville, superbes par leur masse et se distinguant du reste parce qu'ils sont bâtis en pierres de taille. Au fond, c'est lourd et sans grâce. Presque toute la ville est construite en briques rouges dont la couleur sang vif noircit rapidement sous l'action de la fumée. Les maisons, dans la partie commerçante, sont au moins aussi élevées qu'elles le sont à Lyon, percées de hautes et larges fenêtres, et sans toits apparents; cela donne à tout l'ensemble un aspect de vaste fabrique. Dans les rues, point de magasins à riche étalage, rien pour les yeux, pas d'équipages non plus, mais des camions plus qu'à Liverpool et un enchevêtrement de tramways comme nulle part. Sur les trottoirs de bois pas de promeneurs oisifs, ni de belles occupées à faire prendre l'air à leurs toilettes. Ici il s'agit de faire de l'argent, non de faire de l'esbrouffe. Et on fait de l'argent; sans cela à quoi serviraient ces rues entières occupées par les banques? De temps en temps on apprend bien qu'un banquier a passé à Toronto, mais enfin le nombre n'en diminue pas. Toronto est le refuge de tous les Américains de Chicago qui lèvent le pied; c'est leur Belgique à eux; ils y sont au Canada, par conséquent en sûreté. Le nombre des gens indélicats est devenu si grand, qu'il est question d'établir entre les États des conventions d'extradition pour ce genre de délit. Il n'est pas possible d'ouvrir un journal sans y trouver la nouvelle du petit voyage de santé d'un homme d'affaires. Comment en serait-il autrement? Le vol n'a rien de déshonorant en Amérique; l'insuccès seul déshonore. Un homme s'est enrichi en faisant plusieurs banqueroutes et sans tomber sous le coup de la loi; on dira de lui : c'est un malin (*smart*); et il sera entouré de toute l'estime et de tout le respect de ses concitoyens. Ces gens sont logiques, ils ont pris pour devise : Fais de l'argent; ils ne peuvent pas trouver mauvais un chemin qui mène à ce but de la vie. Les mangeurs de grenouilles n'ont pas pour unique ressource Toronto; la loi américaine est ainsi faite, que chaque État a son autonomie judiciaire. Il fallait bien donner quelques facilités de fuite aux voleurs *smart*, éloignés de la frontière, et on y a pourvu. Les choses en sont au point que les sots peuvent seuls être pincés. Un caissier infidèle passe dans l'État voisin; il faudra deux jours à l'agent lancé à ses trousses pour obtenir un mandat d'arrêt; pendant ce temps l'homme change encore d'État. La promenade peut durer aussi longtemps que celle du Brésilien.

S'il n'y a pas de monuments à Chicago, qu'y trouve-t-on donc

d'intéressant? Je vous vois venir, vous voulez que je vous parle des porcs; nous y arriverons.

D'abord il y a cet étonnant prodige de la vie américaine, qui a pu produire en quelques années cette colossale cité de 700,000 âmes, la plus commerçante qu'il y ait au monde, peut-être, après New-York. Quand on remarque ces engins, ces entrepôts, ces élevators, ce mouvement infernal, cette surface bâtie, je ne sais combien de fois plus grande que Paris, et qu'on pense qu'en 1872, il n'y avait dans cette plaine marécageuse que quelques tumulus de cendre chaude, l'esprit demeure confondu. Aucune des inventions nouvelles, que nos capitales elles-mêmes ne savent pas adopter, ne fait défaut ici. Je vous disais que la ville était sillonnée en tous sens par les tramways. Une partie d'entre eux marche sans chevaux, sans vapeur, sans aucun appareil extérieur de traction. Les convois sont entraînés par un câble souterrain, auquel ils sont reliés par une griffe courant dans une rainure pratiquée au beau milieu du chemin, tout le long de la route. Quand il veut arrêter, le conducteur pousse un levier qui desserre la pince et un autre qui enraye les roues. Rien de plus simple ni de plus prompt. Le câble, naturellement, est obligé d'avoir un parcours fermé; aussi, aux deux extrémités du trajet, la voie décrit-elle un cercle autour de quelques pâtés de maisons, appelés *blocs* en Amérique, et, ce tour fait, le même train, qui tout à l'heure marchait vers le nord, se trouve aller dans la direction sud. J'ai visité les machines qui mettent en mouvement ces centaines de voitures; je dois dire que je n'ai pas saisi tout le mystère des mécanismes; j'aurais eu besoin d'un guide français.

Dans cette plaine basse, dépourvue d'eau potable, l'approvisionnement de la ville a demandé des travaux autrement importants que ceux de la voirie. Il a fallu prendre de l'eau dans le lac et, pour l'avoir assez pure, l'aller chercher à plusieurs kilomètres au large. D'autre part, il ne fallait pas songer à rendre au lac le produit des égouts; or, circonstance défavorable, le bassin du Michigan est fermé, à courte distance de la ville, par des hauteurs de faible relief. On a donc percé cet obstacle, de telle sorte que l'eau d'une baignoire, prise dans le bassin de Saint-Laurent, s'écoule dans celui du Mississipi.

On m'avait dit que Chicago possédait de beaux parcs; celui de Lincoln m'avait été particulièrement recommandé. Dès le jeudi, jour

de mon arrivée, j'ai voulu lui rendre visite, pour me reposer l'esprit et me rafraîchir les idées. J'étais loin de m'attendre à passer une après-midi aussi agréable. Lincoln parc est un lieu de délices, un éden. Si les Américains ne réussissent qu'imparfaitement, quand ils se mêlent d'être architectes, il faut avouer qu'ils sont nos maîtres et sans rivaux dans l'art de dessiner les jardins. Nulle part, en Europe, je n'ai rien vu de comparable. Je n'ignore pas que les Yankees possédaient d'avance quelque chose qu'on chercherait en vain chez nous, ce beau lac, le long duquel s'étend le parc, et dont il était facile de profiter pour créer des promenades d'un charme sans égal et des échappées de vue indéfiniment variées. Ils avaient aussi les arbres, c'était la forêt, et quelques accidents de terrain favorables; mais avec quel art ils ont tiré parti de ces chances! Le genre adopté ne conviendrait peut-être pas à tout le monde. Point de plan d'ensemble, point de grandes lignes. Lenôtre et les artistes du grand siècle seraient, je n'en doute pas, quelque peu étonnés; les jardins plairaient davantage aux amateurs du siècle qui suivit. La cour de la pauvre Marie-Antoinette aurait achevé de perdre là le peu de sens qui lui est resté, s'il avait été donné à ses marquises de se promener sous ces frais ombrages, où l'œil est surpris à chaque détour par la découverte d'un bosquet nouveau, d'un lac ou d'un ruisseau, qu'on n'attendait pas. Au centre du parc est ménagé un vaste espace vide, transformé en parterre de fleurs, arrangé à la française. Eclipsés de nouveau, les jardiniers des vieux pays! Là encore l'art triomphe par l'heureuse disposition des corbeilles et l'harmonie des couleurs, pendant que de grands vases, servant d'appui à de hautes gerbes de fleurs et masqués par des plantes entrelacées retombant jusqu'à terre, accompagnent au loin les allées sombres. J'admire avec quel talent tout cela est disposé.

Mais quel est cet homme de bronze qui, tout au bout, médite sur un socle de pierre? Schiller! Allons donc! Que fais-tu là en face de ces fleurs, bilieux poète? Cette place serait mieux occupée par un des nôtres et il y aurait du choix. Dans un coin écarté, j'aperçois un autre groupe; celui-ci représente des sauvages et l'inscription pourrait se traduire un peu librement : A la fusion des races. Le fait est qu'à Chicago les races sont assez mêlées : dans une rue un peu animée, il est rare qu'on ne puisse pas compter, à la fois, des noirs, des rouges, des jaunes et différentes variétés de blancs. Convenablement groupés, on en ferait des massifs.

J'ai beau chercher les marquises de Mignard sous les charmilles de Lincoln-parc; elles se sont enfuies sans doute, en voyant le ton qui règne ici. Dans les jardins triomphe la liberté américaine. Chez nous, de gré ou de force, on a le respect des pelouses. Ah! oui, il en est bien de même! Plus un brin d'herbe verte; partout le gazon est envahi par des essaims joyeux. Pendant que les barques voguent sur les lacs artificiels, le criquet, le ballon et tous les jeux, innocents ou à peu près, se jouent sur le plancher des vaches. J'en remarque un qui m'intéresse commme sujet d'étude. Une douzaine de jeunes filles et jeunes gens se livrent à un divertissement qui serait stupide, n'étaient les peines infligées au perdant. Quand une jeune fille est en faute, le jeune homme vainqueur l'embrasse. Cela se pratique de la meilleure grâce du monde, et j'admire la bizarrerie du sort et la fatalité qui pèse sur les plus jolies filles. Quant aux garçons, n'en ayant pas vu perdre un seul, je ne sais quel est le supplice prévu. Est-il même nécessaire de prévoir ce qui ne doit pas arriver; on ne perd que si on le veut bien.

Tout le monde ne joue pas; vous voyez des groupes nombreux accroupis autour d'une nappe blanche, et des paniers de provisions, épars dans tous les coins, prouvent que ceux qui folâtrent n'ont pas oublié le côté pratique de la vie. D'autres, en grand nombre, se balancent ou dorment dans des hamacs; d'autres, en bien plus grand nombre (de quel mot convenable me servirai-je), se vautrent à l'ombre dans les poses les plus abandonnées, lisant, causant, dormant. Les bottines gisent au pied d'un arbre, les chapeaux sont accrochés aux branches. Quant aux bonnets... Heureusement il n'y a pas de moulins! Hé! bien, non, chassez les mauvaises pensées. Toutes ces femmes, en majorité jeunes et jolies, éparpillées sur l'herbe, ou courant à travers les bosquets, que leurs robes de gaze légère émaillent des couleurs des fleurs, forment un spectacle gracieux comme un ballet d'opéra. Seulement, dès le premier coup d'œil, vous sautent à l'esprit des réflexions sévères. Ces berceaux de verdure, où les vignes sauvages s'entrelacent pour former des rideaux discrets, semblent peu faits pour la tranquillité des parents et des maris jaloux. En plein jour, cela me paraît déjà louche; que faut-il penser entre chien et loup? Honni soit qui mal y pense! On m'assure que j'ai l'esprit très mal fait et que Porcopolis est à l'abri du soupçon. On ajoute que les agents de police sont vigilants et les délits réprimés avec une sévérité exces-

sive. Entonnons donc un cantique pieux en l'honneur de la douceur et de la pureté des mœurs américaines. C'est l'âge d'or.

Chicago possède au moins deux autres parcs. Je suis allé ce matin me promener à Jackson ou South-parc. Il est situé, lui aussi, au bord du lac, du côté opposé au précédent. J'y suis allé en chemin de fer, et il faut environ une demi-heure pour s'y rendre. Jackson-parc pourrait plus facilement se comparer aux parcs que vous connaissez, au bois de Boulogne, par exemple. Il est dessiné sur un modèle plus grand que Lincoln, les horizons y sont plus vastes. Là, peu ou point de ces charmilles disposées pour donner de l'ombre aux flirteurs et de l'ombrage au moraliste morose; la vue passe librement sous les arbres. Aussi les gazons sont-ils restés verts. A part quelques acharnés joueurs de balle, et quelques honnêtes familles déjeunant au frais, on rencontre peu de monde. Les dînettes et les parties folles se réfugient à un quart d'heure plus loin, vers une extrémité, à peine ébauchée, du parc. Quand j'y ai passé, la joie y régnait et la danse aussi, au son de la harpe et du violon. Là, à perte de vue, les grands arbres et les taillis sont semés de clairières cultivées. Les dessinateurs de Chicago peuvent se donner libre carrière.

En voilà assez et peut-être beaucoup trop sur les parcs. Je n'en ai vu que deux; bénissez-en le ciel compatissant. Mais, si je me suis arrêté à en parler longuement, c'est qu'ils sont le seul charme de cette ville affreuse. Celui de Lincoln a de plus, pour attirer les voyageurs, une collection assez complète des habitants des forêts de l'Amérique, depuis les grands animaux, tels que buffles, cerfs, caribous, ours, jusqu'aux petits, tels que castors, chiens de prairie, etc...

Chicago est célèbre, dans le monde entier, par ses abattoirs. Non seulement ils alimentent les boucheries de plusieurs villes, New-York en particulier, mais ils inondent l'Europe de leurs conserves; je leur devais donc l'honneur d'une visite et vous attendez impatiemment que je vous en dise un mot. Je le fais à contre-cœur, ayant été profondément dégoûté. Il s'est rencontré que j'ai fait cette promenade un vendredi et c'était pour le mieux, car, en sortant de là, on se croirait herbivore pour la vie. Et puis, il en est de cette impression comme de beaucoup de beaux sentiments... le lendemain l'estomac crie plus fort que la mémoire.

Les abattoirs sont à plus d'une heure en tramway du point de l

ville que j'habite; l'ensemble des bâtiments occupés par les tueries et leurs annexes formerait un très gros bourg; des milliers d'ouvriers y travaillent et ne s'occupent guère des étrangers. Seul, je n'aurais eu aucune chance ni de rien voir, ni d'en sortir une fois entré; il me fallait un guide. De toutes les personnes à qui j'avais été adressé par mes amis d'un jour, pas une ne se trouve en ce moment à Chicago. Toutes prennent leurs ébats et le frais, non pas à la campagne, les Américains ne connaissent pas ces loisirs champêtres, mais dans les stations d'eaux ou de bains de mer. Je me suis donc tiré d'affaire comme j'ai pu et j'ai loué un cicerone yankee. Avec de la bonne volonté de part et d'autre, avec un calepin et un crayon, nous nous sommes entendus ou du moins compris, sinon à merveille, au moins suffisamment.

En arrivant aux abattoirs, on traverse de vastes parcs, pleins de bêtes à cornes et autres. Toutes ne sont pas vouées aux gémonies; les troupeaux, envoyés de tous les points de l'Amérique, sont réunis dans ces enceintes et forment un marché permanent. Autour, galoppent des Cowboys, de riches fermiers; chacun possède là dedans du bien ou au contraire vient en acheter. De gros chiens, à physionomies de bandits, attendent près des barrières le peuple qui sera confié à leur garde. La plupart du bétail, qui sort de Chicago, s'embarque pour le nord-ouest et va peupler les prairies du Manitoba. Les compagnies des abattoirs (elles sont plusieurs) achètent comme tout le monde peut le faire. Malheur à qui a attiré leur regard! Les animaux de cette dernière catégorie sont envoyés dans des enclos spéciaux où viennent aboutir par des rampes les tunnels en planches dans lesquels s'engage la procession des victimes. Ces galeries sont suspendues au-dessus des rues et les visiteurs entendent le lourd défilé au-dessus de leurs têtes. Du côté des porcs, l'extrémité du tunnel se termine par une petite chambre pouvant contenir bien serrées une vingtaine de ces intéressantes personnes. Une trappe s'ouvre sur le couloir, la foule remplit la petite chambre, la trappe se referme et l'exécution commence. Trois hommes sont employés : l'un accroche un pauvre cochon par une patte de derrière, un autre fait jouer un levier, l'animal est enlevé la tête en bas et se trouve placé, le cou tendu, en face du troisième homme, le bourreau. Celui-ci plonge deux fois son instrument dans la gorge de la victime. Il ne faut que quelques secondes pour ces trois opérations successives. Pendant que l'animal agite avec désespoir ses petites

pattes et perd son sang à gros bouillons, la chaîne, qui le suspend, glisse sur une tringle inclinée. Quatre ou cinq mètres plus loin un ouvrier détache la bête agonisante, qui tombe dans un courant d'eau bouillante et roule ainsi, attirée par une chaîne sans fin, jusqu'à un jeu compliqué de brosses. Celles-ci saisissent le défunt porc et le frictionnent de si belle sorte de la tête à la queue que le plus noir goret sort de leurs griffes aussi blanc et pimpant qu'une jeune mariée parée pour le sacrifice. Quant à la série des opérations qui suivent et à l'odeur qui s'exhale de toutes ces salles, je vous en fais grâce.

Pour les bœufs on procède différemment. Le long corridor se termine par une série de boxes à deux places. Ces stalles se remplissent de même que pour les cochons, les animaux, poussés par le flot, se précipitant d'instinct partout où ils trouvent une place à prendre. Ces boxes sont ouverts en haut et traversés dans toute leur longueur par une passerelle en planches. Un homme, armé d'un fusil, se promène sans cesse sur ce pont et, à mesure qu'il passe, chaque bœuf reçoit à son tour une balle au milieu du front, un peu au-dessous des cornes, et tombe comme une masse. L'homme fait cela négligemment, sans épauler, rejetant chaque fois l'étui vide de la cartouche brûlée et rappelant par un petit sifflement ou un coup donné avec le canon de son arme l'attention d'un bœuf distrait, tournant la tête. Quand le fusil est encrassé ou trop chaud, on en passe un autre à l'exécuteur et l'exercice continue. Ce spectacle fait pitié, celui qui suit fait horreur. En dessous, en effet, après le meurtre, une trappe s'ouvre devant les bœufs foudroyés. L'un après l'autre est traîné par des chaînes dans une vaste salle où une vingtaine d'animaux au moins sont dépecés et charcutés à la fois, après qu'on a achevé de briser à coups de masse la tête de ceux qui ont un reste de souffle. Souvent même l'opération commence avant qu'ils aient cessé de bouger. Là encore je vous fais grâce de la suite. On ne m'a fait grâce de rien à moi, et pourtant j'aurais bien voulu m'en aller; il m'a fallu glisser dans ce sang, me promener à travers tous ces débris, tremblant toujours d'être accommodé avec quelques entrailles palpitantes, une peau toute fraîche ou un quartier saignant. Ces abominations, jetées dans toutes les directions avec la hâte d'ouvriers pressés, me mettaient au supplice. On a voulu aussi me faire promener dans la chambre mortuaire, où des milliers de bœufs, fendus en deux, attendent, allignés en longues files, que les

wagons réfrigérents viennent les prendre. Ce spectacle est digne de Barbe bleue. Un gardien, armé d'une lampe des catacombes, vous promène à travers ces galeries. Moi, j'ai protesté et je me suis enfui, non à cause de l'horreur, mais parce que cette salle est à une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro et que je sortais d'une véritable étuve, Je sentais le froid me saisir.

Cette visite écœurante a du moins un intérêt statistique. Voici quelques chiffres. Dans l'année de douze mois, qui s'est terminée au 17 mars dernier, il est entré à Chicago 6,863,678 cochons, 1,902,818 bœufs ou vaches, 1,010,540 moutons. Il en est sorti 1,896,478 cochons, 724,348 bœufs ou vaches, 247,927 moutons. Le reste a été occis à Chicago, à savoir : 4,967,200 cochons, 1,178,470 bœufs ou vaches, 762,613 moutons. Une seule maison occupe 3,000 ouvriers l'été, 5,000 l'hiver et tue en hiver par jour une moyenne de 2,000 bœufs, 12,000 porcs, en été une moyenne de 1,700 bœufs et 5,000 porcs.

Le marquis de X., dont on s'occupe un peu en France, fait de grandes affaires avec Chicago. Après avoir beaucoup jeté par les fenêtres en France, on croit assez généralement qu'il a refait sa fortune en Amérique. Distinguons : il a épousé la fille d'un Yankee, riche à 20 millions de dollars. En cela on peut dire qu'il a remis de l'huile dans sa lampe; mais, quant à ses opérations commerciales, on les tient ici en médiocre estime. Faisant le calcul, très juste d'ailleurs, que, pour gagner beaucoup, il faut opérer sur une vaste échelle, il s'est lancé dans les grandes entreprises, a fait construire des wagons à lui, etc., etc. Il a réussi à se faire voler en très grand aussi et à manger derechef 2 millions de dollars. Quand le papa beau-père a vu la route que prenaient ses écus, il a crié comme un geai plumé vif et il a repris en mains la direction des opérations du gendre. Avec cette impulsion nouvelle il y a à parier que le marquis de X. bouchera les trous de sa lune et la ramènera au plein, mais le passé laisse à désirer. En France, on écrit drôlement l'histoire.

On se fait difficilement une idée des fortunes qu'il y a en Amérique. Ainsi, un certain Pullman, l'inventeur et le propriétaire de tous les wagons de ce nom, circulant en Amérique, possède, à quelques milles d'ici, une ville tout entière, à lui appartenant. Il en est plus que le roi; il en est le despote, le tyran. Les habitants, presque tous des ouvriers qu'il emploie, lui paient leur

loyer, mangent son pain, sa viande, boivent sa bière, brûlent son bois et même, quand ils sont malades, ne peuvent se faire soigner que par ses médecins, tout cela en payant, bien entendu. La philanthropie est un mot vide de sens; il sait gagner sur tout: le type du *smart*. L'hôtel que cet industriel s'est fait construire à Chicago, lui a coûté 35 millions de francs. Ce malheureux, fils d'un Irlandais et catholique, a refusé de permettre la construction d'une église à Pullman-City.

Je ne suis pas logé chez M. Pullman, mais je suis dans l'hôtel le plus aristocratique de la ville. Je n'y paie pas un prix exagéré, 8 francs la chambre, parce que j'ai découvert un truc. En Amérique le séjour à l'hôtel est de tant par jour, nourriture comprise; cependant en demandant à être reçu à l'européenne (*on the european plan*), on n'est pas forcé de prendre ses repas à l'hôtel et on ne paie que la chambre. Tout aussi bien, quand on est dans une grande ville comme celle-ci, serait-il impossible de rentrer aux heures propices. Cet arrangement n'est pas accepté dans toutes les villes.

Les grands hôtels américains sont de véritables palais, aménagés pour loger plusieurs centaines de personnes. L'entrée donne invariablement sur un *hall* spacieux, au fond duquel siègent les employés du bureau. Ce hall est une salle publique, toujours pleine de monde, écoutant les nouvelles, dévisageant les voyageurs, bâillant aux corneilles, en un mot, tuant le temps. Sur le hall s'ouvrent des salles de restaurant, des salons de lecture, des cabinets de travail, de toilette et autres, enfin l'inévitable bar, dissimulé aux regards. Le bar est encore plus indispensable à l'Américain que le restaurant; si pendant ses repas il se montre d'une sobriété de chameau, épiez-le avant et après, vous serez édifié. Au premier étage, donnant sur des galeries couvertes des tapis les plus moelleux, une enfilade de salons et de boudoirs décorés avec une richesse excessive. Je remarque que dans ce pays on affectionne cette sorte de fauteuil à deux places en forme de Z, dans lequel deux personnes, s'asseyant dos à dos, se trouvent nez à nez et presque visage contre visage. Tout le luxe est réservé aux salons. En général, les chambres sont d'un grand confortable, mais simples, garnies de lits excellents, mais meublées avec des fauteuils de canne et toujours éclairées au gaz. Les meilleures chambres sont doublées d'une salle de bain; le prix est alors d'un

dollar en sus. Toutes ont des robinets et de l'eau à discrétion. Cette disposition a été certainement adoptée pour simplifier le service, qui est réduit à la plus simple expression possible. Jamais on ne brosse les habits, ni on ne cire les souliers; il est même dangereux de les déposer à sa porte. On est obligé de se faire cirer dehors ; c'est 10 sous chaque fois.

Je quitterai Chicago demain soir ou lundi matin, pour ne pas voyager un dimanche. J'y gagnerai d'avoir chez les Pères Jésuites une magnifique grand'messe en musique en l'honneur de saint Ignace, dont on célèbre la fête. Les Pères ont un collège et de plus leur église est paroisse, la plus importante de la ville. Je suis allé faire un tour de leur côté; pas de Pères français, des belges pour tout potage; je ne les ai pas dérangés, mais j'ai trouvé chez eux, en guise de portier, un drôle de corps, avec qui j'ai aussitôt fait connaissance. Demain il me placera à côté des chantres, hors de la foule étouffante et mal fleurante. Ce portier d'aventure m'a conté son histoire; elle est bien la plus accidentée qu'on puisse rêver. Ancien élève des Pères de Saint-Étienne, il fait trois années dans la marine de l'État, visite l'Océanie, l'Amérique du Sud, retourne en Amérique avec un bateau de commerce, déserte et lâche son patron en Australie, croyant y trouver la fortune; elle le fuit. A la Plata, il achète du bétail 40 sous par tête, lors du lancement du frigorifique. Le frigorifique fait faillite, ses troupeaux lui restent sur les bras. Au moment du krack, il est à Paris, caissier de l'Union. Le voilà dans la rue, sa famille est ruinée, il part pour les Etats-Unis. Intelligent, bon comptable, parlant trois langues aussi facilement que le français, il n'aura pas de peine à se placer. En effet... il en est réduit, après avoir mangé son dernier dollar, à laver les assiettes dans un restaurant. Depuis, il a passé par bien des vicissitudes, retournant en Europe en qualité de pilote d'un bateau italien, se rengageant sur un autre bateau pour regagner les États. Bref, aujourd'hui il ne lave pas les assiettes, mais il tire le cordon, occupation étrange pour un garçon plein d'esprit et d'instruction. Je dois dire, par exemple, qu'il me paraît mal équilibré.

Mais combien de jeunes gens sont venus ici boire à la coupe amère des déceptions! Celui qui a de l'argent court le risque de le dissiper, mais aussi il peut réussir, surtout s'il est *smart*. Celui qui a deux bras solides trouvera très probablement à gagner sa vie.

Quant au jeune homme instruit, qu'il ne compte pas sur ses talents pour avoir du pain; l'Amérique n'est pas pour lui. On me citait un pauvre garçon, licencié ès sciences, parlant plusieurs langues, arrivé depuis peu, et, un beau soir, tombant mourant sur le pavé, après avoir mangé son dernier morceau de pain et épuisé son énergie à frapper inutilement aux portes. Ils sont nombreux de cette sorte. Il vaut mieux être cuisinier français. Oh! Ceux-là sont recherchés et les meilleurs fourneaux leur obéissent dans toutes les villes. Les garçons de restaurant se tirent d'affaire; j'ai découvert plusieurs fois des compatriotes sous leur habit; ils ont couru de l'est à l'ouest, du nord au sud et connaissent parfaitement les États. Seulement je me tiens sur la réserve; la plupart doivent être des communards de 1871; du moins est-il permis d'avoir quelque méfiance, car il en est venu beaucoup à cette époque.

A Chicago, j'aurais pu étudier les théâtres: il y en a une vingtaine, depuis le grand opéra, jusqu'aux scènes de genre badin; mais il m'aurait fallu un compagnon, au moins un interprète; je n'ai pas trouvé intéressant d'y aller seul.

J'ai oublié de signaler une des curiosités de Chicago, le tunnel sous la rivière. Il est semblable à celui de Londres.

Je décampe demain soir, mettant le cap sur Winipeg. Ma route passe par Saint-Paul et Mineapolis, deux villes jumelles, hier ignorées, aujourd'hui parmi les plus importantes de l'Amérique.

En France, pour avoir le droit de monter dans un train, il faut avoir passé au guichet des billets; hors de là pas de salut. En Amérique, les procédés sont divers. On trouve d'abord à acheter dans une foule d'endroits des billets à prix réduit; le seul danger est de tomber sur un billet périmé ou fabriqué par un *smart* et d'avoir à payer une seconde fois pour un bon. La seconde manière est d'acheter un ticket dans une des agences que les compagnies rivales sèment à profusion dans les villes. On risque encore un peu d'être volé; moins, et c'est là la méthode de mon choix. Il est presque rare qu'un voyageur prenne un billet à la station. Très souvent aussi on s'embarque sans billet et l'on paie en route. Cette manière est goûtée par les employés smart, qui mettent simplement l'argent dans leur poche. Si j'en crois les mauvaises langues (il y en a à Chicago), l'Amérique est un vaste jeu de pigeon-vole, où tout le monde joue et vole. C'est même le pigeon qui vole le moins, puisqu'il est habituellement plumé.

A propos de jeu, un détail. Les Américains sont joueurs enragés et trouvent le moyen d'avoir des tripots malgré la vigilance et les razias régulières de la police. Pour se livrer sans danger à leur passion, ils ont acheté un vieux bateau. A des jours et des heures connus, le bateau prend le large, les Jacotin du pays frètent des barques et le rejoignent. Sur le lac on nargue la police. Territoire neutre. Puisque j'en suis au sinistre, il faut parler des médecins. Devinez combien ils sont à Chicago? Quatorze mille! aussi y meurt-on avec une facilité merveilleuse. Par une attention ingénieuse, un grand nombre de ces Purgon et Diaphoirus logent au-dessus des pharmacies. Sur le grand nombre il s'en rencontre certainement quelques-uns d'instruits et d'habiles, mais la porte de la Faculté est onverte à deux battants, et la facilité avec laquelle s'obtient le *Dignus es intrare* est peu faite pour inspirer confiance.

Dimanche 1er *août*, je reviens de la grand'messe. Comme j'arrivais à l'église des Pères, une messe basse se disait dans la crypte, et je l'ai su sans avoir besoin d'entrer. La foule, trop nombreuse, débordait par toutes les issues; hommes et femmes, agenouillés sur les trottoirs de bois, suivaient l'office avec un recueillement auquel j'étais loin de m'attendre. Etrange peuple! Pendant la grand'messe, la tenue des fidèles était fort bonne également, mais jugez un peu de la différence des mœurs : presque toutes les femmes et un grand nombre d'hommes s'éventaient, même à la barbe du prédicateur en chaire, exactement comme au bal. La cérémonie a été très belle. Elle était présidée par Mgr Pattrick Feohan (prononcez Fian), un Irlandais, qui, pour ses débuts en Amérique, a travaillé, en qualité de pionnier, aux chemins de fer. Tout chemin mène à Rome!

Une anecdote qui a son sel. Ce matin, pendant que j'attendais, une jeune fille se présente à la porte des Pères : « Je voudrais être mariée aujourd'hui. — Bien; avez-vous la licence? (Il faut une autorisation civile.) — Non — Alors, on ne peut pas vous marier aujourd'hui, puisque les bureaux sont fermés. Vous reviendrez demain! — Demain! Mais IL sera peut-être parti ce soir! »

La licence exigée pour les mariages est une mesure de précaution prise par l'Etat, qui tient à s'assurer que celui devant qui le mariage doit se contracter a autorité pour cela. C'est une simple garantie de validité.

Je me suis laissé dire que la population catholique de Chicago est de 400,000 âmes. Elle aurait donc la majorité. La seule paroisse

des Jésuites avait, il y a deux ans, 45,000 habitants; aujourd'hui elle en a beaucoup plus. La population catholique s'accroît par l'émigration, les conversions et surtout par ce fait connu que les familles catholiques ont en moyenne plus d'enfants que les familles protestantes. A Chicago, toutes les écoles pour les enfants sont gratuites. Les associations religieuses fleurissent. Je me demande s'il faut admirer ce peuple ou le critiquer? Il a des côtés séduisants, et presque tous ceux qui le pratiquent longtemps finissent par s'attacher à lui. Sans en être là, je constate qu'en dépit de leur réputation, les Yankees se sont montrés à mon égard beaucoup plus obligeants que les Anglais, à qui pourtant je ne jette aucune pierre. Cette excursion en pays yankee, entre deux séjours au Canada, aura eu cela d'excellent de me mettre mieux à même de faire des comparaisons.

Winipeg, 4 août.

Je date de Winipeg, je devrais plutôt écrire Saint-Boniface, car j'ai préféré aux splendeurs de la ville anglaise la joie d'entendre parler français dans un village. J'ai le regret d'avouer que Saint-Boniface n'est pas beaucoup plus.

Ma vie continue à être mouvementée et la chance à me sourire. Arrivé hier soir de Chicago (1400 kilomètres environ), je pars demain matin pour une expédition de chasse et d'exploration, puis je m'aventure dans l'Ouest. Je suis stupéfait de voir à quel point l'Ouest est inconnu. Je comptais trouver ici des renseignements; personne ne peut me donner les plus simples, et, par une fatalité regrettable, Mgr Taché, le seul homme qui connaisse un peu le Nord-Ouest, est malade à Montréal. Le bruit court pourtant qu'il revient. De Montréal ici, on compte 530 lieues; pour un convalescent, c'est plus qu'une promenade. En tout cas, je renonce à pousser une pointe au Nord; les moindres expéditions demandent un personnel nombreux et un attirail de barques, tentes, etc.; elles prennent des mois entiers, et on n'est même pas payé de ses peines par les beautés ni la variété des paysages.

J'ai quitté Chicago dimanche soir, à dix heures et demie; ce n'est pas l'heure où l'on regarde par les fenêtres et je n'ai pas pu juger l'Illinois. Je me suis réveillé le lendemain en plein Visconsin. La province n'est pas parmi les plus fertiles, quoique les forêts, toutes peuplées d'arbres à bois franc, chênes, érables, ormeaux, etc., indiquent un bon sol. D'immenses contrées sont encore boisées et

la culture y est l'exception. Je remarque surtout des champs d'avoine et de maïs; cette dernière récolte paraît réussir à merveille. J'en ai tant et tant vu aux Etats-Unis, que j'ai fini par m'en étonner. Les Yankees mangent beaucoup d'épis de maïs bouillis et ce n'est pas mauvais; le bétail en fait une grande consommation, mais ne peut cependant pas en consommer autant; la plus grosse part sert à la confection du brandy. Or, si vous désirez avoir une idée de ce qui s'en boit aux Etats, voici quelques chiffres officiels. Ils datent, il est vrai, de quelques années; je n'ai pas pu m'en procurer de plus récents, mais je suppose qu'ils peuvent encore servir de base à un jugement approximatif. En une année le peuple américain avait dépensé pour 330 millions de dollars de farine, 115 millions de dollars de cotonnades, 90 de chaussures, 70 de vêtements, 60 de lainages, 40 d'impression, soit en tout 905 millions pour ces divers objets, et pendant le même temps il avait bu pour 1487 millions de dollars d'eau-de-vie, bière, vin, etc., tout ou à peu près absorbé en dehors des repas (1). Je reviendrai sur ce sujet.

L'aspect général de la campagne est légèrement mamelonné de mouvements de terrain à grandes ondes. Nous ne coupons que peu de rivières : la Chippewa à Eau-Claire, ville naissante, scieries importantes; la Rivière Rouge et quelques autres affluents tout à fait secondaires du Mississipi. Ce fleuve, « le père des eaux », ne coule pas loin de nous; mais, avant de l'atteindre à Saint-Paul, il nous faut franchir la rivière marécageuse et démesurément large de Sainte-Croix, limite naturelle entre le Visconsin et le Minesota. Enfin nous voilà dans le Minesota et bientôt à Saint-Paul, sa capitale. Cinq heures trois quarts d'arrêt. Les dépenserai-je là ou à Mineapolis, la ville sœur, à 11 milles plus loin? J'ai le choix; au petit bonheur je choisis Mineapolis.

Comme je vous l'ai dit, Saint-Paul et Mineapolis sont deux villes naissantes, en voie de conquérir deux des premières places parmi les cités américaines. Saint-Paul est plus particulièrement commerçant, Mineapolis industriel. L'industrie de Mineapolis consiste pour une bonne part en moulins à farine. Le plus important fabrique par 24 heures 873,000 litres de fleur; plusieurs autres arrivent à 600,000. Une partie des blés du Minesota et du Dacota sont envoyés là; le Minesota et le Dacota sont les deux provinces qui

(1) Renseignements empruntés à M. Claudio Jannet.

en produisent le plus, après la Californie. On trouve dans le Dacota des fermes de 20,000 hectares! La terre est tellement fertile que les assolements ne sont pas connus, les engrais non plus. Une récolte de blé succède à une récolte de blé et ainsi de suite pendant trente ans; on n'a que la peine de labourer, semer, récolter. Les défrichements non plus n'y sont pas difficiles; c'est la prairie : ni arbres, ni pierres. Le climat est bon. Il y a encore d'immenses étendues à céder aux colons et ils ont évidemment plus de chances de faire fortune là qu'au Canada.

Saint-Paul est le siège d'un évêché, occupé aujourd'hui par un Irlandais, Mgr Ireland, qui a fait ses études en France, à Meximieux. Je n'ai fait que jeter un coup d'œil rapide sur la ville : elle m'a paru située dans une position agréable sur le fleuve.

Saint-Paul et Mineapolis ont fait fortune ensemble : la première a 129,000 habitants, la seconde, 145,000. En 1870, Mineapolis n'en avait pas 10,000 et n'en comptait que 45,000 en 1880. Je n'ai pas les chiffres des accroissements pour Saint-Paul; ils sont dans la même proportion. Saint-Paul est de plus capitale et le terminus de trois lignes de chemin de fer.

Mineapolis est une délicieuse petite ville, propre et coquette, avec de beaux monuments, des maisons grandes et d'architecture variée dans le centre du mouvement, de ravissants cottages entourés de fleurs et de gazon en s'éloigant vers la campagne. Je dis petite ville! Elle est si jeune et si fraîche, c'est un nom d'amitié; en réalité, elle a 12 milles de long sur 7 de large (le mille équivaut à 1608 mètres). Elle est assise en amazone sur le Mississipi, la tête, les pieds et la meilleure partie du reste sur la rive droite. Le fleuve a été pittoresque en cet endroit. Depuis que l'industrie s'est emparée de ses eaux pour les moulins, la beauté de ses rives n'y a pas gagné. Pour le dédommager de quelque manière, il est question de remplacer le pont principal par un véritable boulevard d'une largeur tout américaine.

Si le visiteur veut retrouver la belle nature, il doit aller jusqu'au petit lac Calhoum, à 7 kilomètres du centre de la ville. Je l'ai fait, c'est facile. Un tramway à moteur électrique, premier essai imparfaitement réussi, vous conduit à quelque distance et cède la corvée à une machine à vapeur, avec laquelle on est vite arrivé. Ce petit lac a été placé là par une fée protectrice du berceau du Mineapolis. Quel plus délicieux emplacement eût-elle pu rêver pour les loisirs

de ses Tityres et de ses Mélibées? Les artistes sont déjà à l'ouvrage, et un jour viendra où leur parc n'aura rien à envier à ceux de Chicago. En attendant, chacun prend son plaisir comme il peut et les paniers de provisions s'installent de leur mieux. Les Américains sont des gens pratiques.

L'avouerai-je? Je me sens de la sympathie pour les Américains. Pourquoi pas après tout? On dit qu'ils volent; je crois que c'est indiscutable, au moins pour les gens en place; mais l'usage et l'opinion le tolèrent. D'ailleurs, je n'ai jamais constaté le fait et il y a des exceptions, puisque j'ai vu un homme rapporter un porte-monnaie trouvé par lui dans une église.

On se plaint de leurs douanes? Je veux croire que bon nombre d'employés s'enrichissent dans ces fonctions. On m'avait fait un tel portrait de cette rapacité, que, la première fois que j'ai traversé la frontière, j'avais la main à la poche pour racheter en bloc mes effets. Non seulement mes dollars n'ont pas eu à sortir de ma bourse, mais on m'a fait ouvrir mes malles pour la forme seulement et on n'a pas regardé mon fusil. Qui pourrait se vanter qu'il lui en est arrivé autant en France? Chez nous, on ne peut pas aller d'une ville dans une autre, sans être inquiété par les octrois.

Le peuple américain a une grande liberté d'allures, dit-on; il ne faut pas croire légèrement les fables humoristiques, inventées par des gens désireux de faire parade d'un esprit facile. Je l'admets pourtant, au moins en ce qui concerne l'éducation. Un étranger tout d'abord est choqué presque jusqu'au scandale; il s'y fait vite cependant, et son puritanisme fait place à l'admiration, lorsqu'il voit avec quel sentiment de la mesure, les gens savent s'arrêter à temps pour ne léser ni la propriété publique, ni les intérêts privés. Donnez à un peuple d'Europe le dixième de cette liberté, il ne nous restera plus qu'à émigrer en masse.

Les Américains passent pour avoir d'autres défauts. Chez eux, la justice se vend, dit-on, et cela seul suffirait à les rendre dignes des épithètes les plus sévères. N'a-t-on point exagéré? Je ne sais point encore. D'ailleurs, les fonctions de juges sont électives. Pour être élu, il faut flatter et dépenser beaucoup... avec l'espoir de se rattraper un jour naturellement; supprimez l'élection, il me semble qu'on pourra déraciner ce vice (1).

(1) Les juges n'ont pas toujours été choisis à l'élection; ce mode de nomination est même récent et, quoiqu'il n'ait pas été adopté en même temps par

On dit aussi : ils boivent trop. Personne ne peut le nier et je l'ai prouvé tout à l'heure d'après des documents publics. Cependant on ne rencontre jamais d'ivrognes causant du scandale, comme dans certains autres pays; c'est quelque chose. De plus, pour être juste, il faut signaler les efforts tentés pour remédier au mal. Non seulement les sociétés de tempérance travaillent de leur mieux, non seulement un grand nombre de gens déposent eux-mêmes et de plein gré entre les mains de leurs prêtres des vœux signés, par lesquels ils s'engagent à ne boire aucun liquide fermenté pendant un temps determiné, mais encore les municipalités prennent des mesures préventives. C'est ainsi que, dans une partie du Minesota, les municipalités ont voté qu'aucun débit de boisson ne pourrait être ouvert le dimanche, ni personne acheter ou vendre ce jour-là des spiritueux. Les peines contre les délinquants sont rigoureuses. Si la fermeture des cabarets a fait éclore une foule de débits clandestins, cela ne prouve rien, et ne devait-on pas s'attendre à avoir à lutter contre des habitudes aussi invétérées? L'ivrognerie fait de tels ravages, l'opinion publique en a si bien conscience, que le besoin de réforme s'est élevé à la hauteur d'un principe politique. Beaucoup estiment qu'il ne suffit pas de restreindre la consommation des alcools, qu'il faut prohiber toutes les boissons fermentées, même le vin et la bière. Des Américains intelligents m'ont affirmé que ce parti était assez puissant pour tenter de mettre son candidat en avant aux prochaines élections. Aux deux candidats ordinaires, républicain et démocrate, s'ajouterait le candidat de la prohibition. Voilà dans quelles ornières peut verser la liberté.

Les Yankees aiment trop l'argent. Vous avez raison. Des gens dix fois millionaires se lèvent dès cinq heures pour penser à leurs affaires et à huit ils sont à leur bureau. Tout le monde a un bureau; un général, un député aura toujours quelque opération financière, commerciale, judiciaire, poire pour la soif. Toutefois, il ne faut pas oublier que cette passion de l'argent est une force vive de la nation, qu'elle est l'âme des travaux hardis et des grandes entreprises, que, d'ailleurs, s'ils amassent, sans être jamais rassasiés, les Américains

tous les États, on peut dire qu'il ne date en fait que de la guerre de Sécession. Auparavant, la magistrature des Etats était d'une probité à l'abri du soupçon. Aujourd'hui, la *cour fédérale* est encore nommée par le pouvoir exécutif et offre des garanties sérieuses d'impartialité; malheureusement son action est des plus limitées dans la pratique.

savent aussi dépenser avec une prodigalité qui nous écraserait, si, pour notre malheur, nous avions quelque démêlé avec eux.

Voilà le pour et le contre, que je balance dans mon esprit avec une tendance manifeste à l'indulgence. Aussi n'ai-je pas abordé le sujet des mœurs; il est trop grave et n'admet pas l'indulgence. Les trois institutions le plus souvent attaquées sont : les écoles mixtes, le flirtage, le divorce. J'affirme hardiment que les écoles mixtes sont abominables; mais j'ai entendu défendre la morale américaine avec tant de chaleur par des personnes bien placées pour être bons juges que je me tiens coi. Le divorce est pratiqué couramment; on ne se contente pas d'une fois; j'ai vu une femme, jeune, qui avait déjà trois maris vivants, et ce cas n'est pas rare. Un jour, je me suis hasardé à dire que, dans ces conditions, le mariage devient un pur dévergondage ; j'ai été relevé vertement : « Je ne comprenais rien à cette question ; le divorce est condamné par la religion, non par la morale, et ce qui prouve au contraire la moralité de l'Américain, c'est que, dès qu'il a divorcé, il s'empresse de se remarier, etc. » Puisque je me fais de pareilles illusions sur le divorce, je me déclare incompétent pour le reste.

Embarqué à Mineapolis aux approches de la nuit, quand le jour parut, nous roulions en plaine prairie. Rien de plus monotone que la prairie, beaucoup plus monotone que le désert; pas le plus petit accident du sol, pas d'arbres, une herbe haute et sémée de fleurs jaunes partout où la culture manque. Nous sommes dans le Minesota, à très petite distance de la frontière du Dacota. Les deux provinces sont séparées par la rivière Rouge du nord, la même qui passe à Winipeg et se jette dans le lac de ce nom, au nord de la ville. Parfois, pendant 10 ou 15 kilomètres, la voie traverse des champs de blé à perte de vue, que des moissonneuses fauchent et lient en même temps; puis reparaît la prairie sans fin. Là aussi travaillent les faucheuses, préparant des montagnes de foin pour la nourriture du bétail et des chevaux pendant l'hiver. Sur notre route peu de fermes; elles se tiennent prudemment à l'écart, loin des étincelles de la machine. J'en vois une qui flambe avec toutes ses récoltes; un ou deux champs de blé mûr sont aussi en feu; d'autres viennent d'être ravagés par la grêle, il y a peu de jours; le bétail y a été envoyé en liberté pour profiter, en y faisant bombance, du grain perdu pour le propriétaire. Quelques villages se rencontrent; on arrête. Quelques petites rivières nous montrent de

méchantes broussailles sur leurs bords. A *Crookstown*, embranchement du chemin vers l'ouest et autre voie en construction. Partout, malgré ces médiocres distractions, la monotonie de la mer, dépouillée de sa poésie. Les types humains seuls sont variés.

Dans le train, dans les gares ou assis sur les sièges de leurs moissonneuses, nous voyons des hommes à bonnes figures de fermiers. Ils forment l'exception et se distinguent au premier coup d'œil. Les travaux du chemin de fer, la moisson, l'émigration vers l'ouest, nous amènent un autre peuple. Celui-là a tout l'air d'un ramassis d'aventuriers et de forbans à barbes étranges, nez crochus, œil hardi, teint brûlé. Ses souliers sont à soupapes, ses sombreros et ses casques ont vu de mauvais jours. Nous sommes dans une forêt de Bondy, moins les arbres. Ces gens de toutes les nationalités sont certainement aptes à tous les métiers : chercheurs d'or, pirates, trappeurs, pionniers; à l'occasion ils écumeraient un champ de bataille. Parmi eux toutes les langues se parlent avec le son particulier aux gosiers brûlés; on s'aborde avec la familiarité brutale d'hommes que ne policent plus les attendrissements de la famille et le commerce des femmes bien élevées. Tout de suite on sent que pour vivre avec ces particuliers, il faut n'avoir ni froid aux yeux, ni breloques à sa montre. Peu à peu nous semons en route tout ce joli monde et nous franchissons la frontière canadienne, marquée, agréable surprise, par quelques mauvais bois. Si tristes soient-ils, leurs têtes donnent de la vie à cette nature morte de la plaine. Du côté canadien la civilisation est peu avancée; je le crois bien ! Dans l'immense région du Manitoba, il n'y a que... cent vingt mille habitants, si j'ai bonne mémoire. Si j'avais à me fixer au Canada, ce serait vers la frontière des États que j'irai dresser ma tente. Pas de travaux considérables et plus de chances de récolter. Dans le nord, la terre a beau être très fertile, le climat rend toujours le succès incertain. Certaines années le blé ne mûrit pas. Si le printemps est tardif, le fermier fera mieux de porter sa semence au moulin, que de la jeter dans ses sillons. Quant à semer à l'automne, personne n'y songe. L'hiver, le thermomètre centigrade descend à-40,-45,-50 degrés. Malgré cela, on m'affirme que le froid se supporte mieux qu'à Montréal, et que les élèves du collège des PP. Jésuites, à Saint-Boniface, jouent au ballon tout l'hiver.

Winipeg et Saint-Boniface ne sont séparés que par un pont. Saint-Boniface est un village sans avenir : son évêque et le collège

des Pères font toute sa gloire. Winipeg est une belle ville, pleine de foi; ses monuments semblent bâtis avec l'arrière-pensée qu'ils appartiendront à la capitale d'un État florissant. En attendant elle a connu déjà les soucis et la détresse, et elle est mal guérie de la secousse de son Krack. Il y a quelques années, la folie de la spéculation s'est emparée du pays; des sociétés se sont formées pour l'exploitation des terres; on a joué sur les lots, comme on jouait sur les actions de l'Union générale; l'argent gagné était dépensé en folles constructions. On a fait venir des approvisionnements assez considérables pour alimenter le Dominion pendant plusieurs années, les objets du luxe le plus raffiné se sont étalés dans les magasins. C'était un rêve extravagant; le réveil a ouvert les yeux et ils n'ont eu à contempler que des ruines partout. Les gens ruinés ont disparu, d'autres viennent; peu à peu, tout rentre dans l'ordre.

Winipeg a un couvent de PP. Oblats. Ce sont eux qui desservent toutes les missions du Nord-Ouest; dorénavant, ils me serviront de pilotes. Jusqu'ici, je n'ai eu qu'à me louer de leur bonté.

Les missionnaires du Nord-Ouest ont fort à faire, beaucoup à souffrir et peu de consolations. Les sauvages, ce n'est que trop vrai, sont une race maudite. Les Crees, autour de Winipeg, n'ont pas 1000 chrétiens sur 8000 qu'ils sont. Dans la région de Qu'Appelle, il y a dix-huit réserves de sauvages, chacune de 400 hommes environ; on n'y compte pas en tout 200 chrétiens. L'immoralité y est épouvantable et il y a peu d'exemples qu'un sauvage adulte ait pu être baptisé. Aussi les Pères s'efforcent-ils d'arriver aux enfants et de leur donner le baptême. Par une marque bien manifeste de la puissance des sacrements, les missionnaires parviennent à convertir ceux-là devenus hommes. Pas tous! Quelques-uns.

De ce côté Est de la chaîne des montagnes rocheuses, un seul peuple sauvage est de bonnes mœurs, a pu être converti sans peine et reste attaché à la religion, celui des Montagnais, précisément ces malheureuses tribus, perdues, pour le bonheur des âmes, dans les solitudes du Makensie. Là, Mgr Clut n'a que des consolations. A la vérité, un évêque protestant lui fait concurrence, mais sans grands résultats. Mgr Clut n'est pas au lac Athabasca, il n'est pas même au lac des esclaves; il est à un poste appelé Bonne-Espérance (Good hope), un peu au-delà du cercle polaire. On y a un jour de trois mois, en comptant crépuscule et aurore. De Winipeg, on ne

peut s'y rendre qu'en profitant d'une caravane, et il faut trois mois de voyage par les lacs et les rivières. La seule récolte possible est celle des pommes de terre; elle réussit *quelquefois;* on se nourrit donc de poisson et, pour une faible part, de lièvres maigres pris au lacet. La farine, coûtant 2 dollars le sac à Winipeg, revient à 35 dollars une fois transportée à Good hope. Autant vaut dire qu'on n'en a pas et Mgr Clut passe des années entières sans manger de pain. Cette mission est la plus pauvre, la plus dure, la plus méritoire de l'Amérique septentrionale.

Si les Indiens, à l'exception des Montagnais, valent peu, les métis valent-ils mieux? Le contact des blancs, c'est triste à dire, leur est funeste; mais, lorsqu'on peut les tenir à l'écart, ils forment une population laborieuse et intelligente. On cite comme type la colonie de métis de la montagne des Bois, à 60 kilomètres environ d'ici.

Saint-Boniface, 10 août.

Je suis revenu hier de mon expédition, vaincu par la fatigue, la fièvre et la dyssenterie; il me faut deux jours de repos avant de reprendre la route de l'Ouest, avec Qu'Appelle pour objectif. Un séjour plus long dans les environs de Winipeg n'aurait qu'un intérêt médiocre; j'ai vu ce que je désirais voir et je me suis fait une idée de ces chasses inconnues en pays civilisé. Mon quartier général était à Sainte-Anne, dans la direction du lac des Bois et à 50 kilomètres d'ici. Un bon cultivateur m'avait donné asile et j'avais, d'un côté, la prairie, proprement dite, océan de verdure sur lequel on peut marcher pendant des jours et des jours, sans trouver une source ni un arbre; de l'autre, au contraire, d'interminables bois, jusqu'au lac qui porte leur nom. Ces bois sont médiocres, les arbres chétifs, le sol ne leur convient pas; le tremble et les broussailles dominent. Au-dessus s'élèvent quelques îlots de sapins, cèdres ou chênes assez humbles; de larges clairières sont l'ouvrage du feu.

On peut dire que, de Winipeg à Sainte-Anne, la plaine est inculte. Une étroite bande de bois dessine le cours d'une petite rivière, appelée la Seine. Ce ruisseau, aux trois quarts tari par une sécheresse de trois mois, n'a plus qu'un mince filet d'eau sale, dans laquelle viennent boire et se laver tous les troupeaux sur une longueur de 80 ou 100 kilomètres. Les habitants la boivent aussi et vous ne serez pas étonnés qu'elle puisse révolter les entrailles. Du reste, l'eau de la rivière Rouge ne vaut pas mieux

et celle des puits est impitoyable pour les étrangers. J'en suis réduit à l'eau distillée des pharmaciens.

Beau pays de chasse en revanche. Ce n'est pas sans émotion que l'on s'enfonce dans ces vastes solitudes, où l'on n'a, pour retrouver le chemin du retour, que les indications du soleil ou de la boussole. Jamais le plus petit changement d'aspect; une herbe rude, à moitié grillée, couvre le sol et se redresse, après qu'on a passé, effaçant jusqu'à la trace des pas. Pas d'autre bruit que le cri mélancolique de ce qu'on appelle l'alouette des prairies. Ce silence, à la longue, finit par devenir pesant et fatiguer les nerfs. Quelquefois vous rencontrez la carcasse blanchie d'un bœuf ou d'un buffle, espèce disparue. De rares troupeaux paissent sous la garde de chiens farouches; les animaux restent groupés, rassemblés par l'impression de leur isolement. Mais la pensée du vrai chasseur ne se laisse pas longtemps égarer dans les champs de la rêverie. La poule court dans l'herbe devant lui où, le cou tendu, se dispose à prendre son vol. Avec quel léger frémissement voit-on partir la première! Il faut être chasseur pour le comprendre. Puis, on se blase; la poule est trop bête, la lutte trop inégale, le massacre trop facile. Il m'est arrivé d'en tirer six sans changer de place, en n'ayant que la peine de renouveler les cartouches brûlées. J'ai tué encore de petites bécasses, appelées ici pluviers; de petits faisans de prairie, oiseau trop petit pour le nom prétentieux qu'il porte; un grand oiseau de proie, dont j'ignore la famille, et des canards...! Vive le canard américain! Il habite les étangs et les lacs par bandes innombrables, et il n'a pas encore acquis la méfiance que l'expérience lui a donnée chez nous. Rarement on en tue un seul à la fois. Des chasseurs prétendent en avoir tué, à deux, cinq cents dans leur journée. Avec un bateau, ce n'est pas impossible. Le jour où j'ai parcouru les bois, je suis tombé par hasard sur un petit lac, perdu au milieu de la forêt, dont les bords étaient protégés par une ceinture de grands roseaux. C'est vers ce coin de la terre que je voudrais envoyer mes amis en saint Hubert. A travers les roseaux et sur le lac, des oiseaux aquatiques de toutes les tribus : canards, grèbes, poules d'eau; à une extrémité, un troupeau d'outardes, criant à plein gosier pour attirer mon attention; enfin, à 100 mètres de moi peut-être, un orignal, que le bruit des branches cassées réveilla et qui rentra dans la forêt, en poussant son mugissement de taureau. Ce bel animal, grand comme un cheval, est le gibier le

plus remarquable de l'Amérique. Il y est devenu rare; sa prudence est extrême; on n'en tue guère qu'à la neige. Je n'ai pas pu, non plus, approcher les outardes. Les canards ont payé pour tous et abondamment. La tuerie, par exemple, a été celle d'un véritable sauvage, tuant pour le plaisir de la destruction; les neuf dixièmes des victimes sont restées sur le lac. L'eau était très profonde et encombrée d'herbes; j'y suis entré jusqu'à la ceinture, je n'ai pas osé m'aventurer à la nage. Sur les bords, mon guide me fit remarquer un tumulus de gazon, sous lequel s'enfonçait un canal profond, communiquant avec le lac. Il m'assura que c'était une hutte de castor; nous ne pûmes découvrir si elle était habitée. Une autre fois, j'ai poursuivi une grue, mais c'était en plaine et l'oiseau avait de bons yeux. La grue, avec ses échasses et son cou allongé, est presque de la taille d'un homme; elle pèse jusqu'à 25 et 30 livres, et passe pour un morceau de roi.

La contrée, que j'ai visitée, est d'une admirable fertilité. A la surface, une couche de tourbe et d'humus de 30 à 40 centimètres, aussi noire que du charbon, recouvre une terre d'un gris foncé, qui repose elle-même sur un lit d'argile. Tout cet immense pays des prairies était une mer intérieure, disent les géologues; de là ce dépôt d'humus, qui ne fait que s'enrichir de siècle en siècle par la décomposition lente de l'herbe séchée ou brûlée. Je ne sais si on peut lui comparer même la vallée de la Limagne. Récolterait-on, dans la Limagne, du froment pendant trente ans de suite sans donner d'engrais au sol et sans l'épuiser?

Les récoltes devraient donc toujours être belles? On vous le dira et vous serez tenté de le croire. Il fallait bien pourtant que la malédiction, lancée après le péché d'Adam, eût son effet dans les contrées les plus reculées. Ici, le climat s'est chargé de rappeler aux habitants qu'ils ne seront payés de leurs sueurs que s'il plaît à la Providence. Cette année, la sécheresse a réduit la récolte de moitié; l'an dernier, une forte gelée, survenue le 20 août, avant maturité du grain, l'avait rendu invendable. L'année précédente, on s'était plaint de la pluie; il y a huit ans, les sauterelles avaient dévoré le blé en herbe... La moyenne générale se trouve fort amoindrie par les années nulles ou mauvaises. Le principal obstacle à la culture est la longueur de l'hiver; il dure jusqu'au mois de mai; on ne sème pas avant juin; la récolte arrive rarement avant septembre. A cette date, il a toujours gelé, peu ou beaucoup. Comment

donc! Pendant que j'étais à Sainte-Anne, le 7 août, au matin, les haricots et les fanes de pommes de terre ont été grillés. Pour toutes ces causes, le blé donne de petits profits, d'autant qu'il se vend difficilement et très bon marché. Les pommes de terre, les patates, pour leur donner leur vrai nom, réussissent bien et sont très chères; elles valent, en ce moment, 7 fr. 50 les 54 livres (le minot (1), qui est de 60 livres *anglaises*). Je m'étonne qu'on ne s'adonne pas avec plus d'entrain à cette culture.

Le bétail sera plus tard la véritable richesse du pays. Maintenant les cultivateurs ne vendent rien et élèvent tout ce qui naît; ils ont raison, puisque la nourriture de leurs troupeaux ne leur coûte rien. Jusqu'au mois de décembre, les bêtes trouvent abondamment leur vie dehors; il faut ensuite les nourrir pendant six mois et c'est facile. Jamais un habitant ne cultive toute sa propriété; une partie reste à l'état de prairie et donne du foin. C'est quelque chose; ce serait peu pour celui qui n'a que 80 hectares; mais d'immenses contrées inoccupées offrent plus d'herbe qu'on n'en saurait récolter et on en coupe jusqu'aux gelées. Un habitant peut même faire son foin sur la propriété de son voisin, si elle n'est pas défrichée; il est seulement d'usage, les années où l'herbe est peu abondante, de laisser sur place, pour le propriétaire, un dixième de ce qui est fauché. Le foin est donc à discrétion. Quand tout le monde est servi, on met le feu à ce qui reste; l'herbe nouvelle sera meilleure. Cette opération se fait au printemps, avant le dégel de la terre, sinon la couche de tourbe peut prendre feu et celui-ci brûle alors des étendues immenses sans qu'il soit possible de l'éteindre. J'ai vu une forêt en train de brûler ainsi lentement, avec le feu dans le sol.

Les habitants de la prairie se servent, pour leurs travaux, de toutes les machines agricoles les plus parfaites; mais, s'ils cultivent mieux que dans le bas Canada, ils ne sont pas très laborieux et ils se lèvent tard. Ils perdent, en outre, une partie de leurs produits par impossibilité de mieux faire ou par une routine stupide; ainsi le lait, à peine écrémé, est donné aux porcs; on ne sait pas l'utiliser pour le fromage. Quelques fromageries se créent; ce sont des essais. Ce qui est pire, on brûle la paille, au lieu de la faire pourrir, et ces gens ne peuvent croire à l'utilité fertilisante du fumier. Quel-

(1) Comme mesure de capacité, le minot équivaut à 8 gallons, c'est-à-dire 36 litres 34 centilitres.

ques-uns s'en débarrassent en le jetant dans les rivières, où il empoisonne l'eau; d'autres le brûlent; d'autres, quand les alentours de leurs étables sont par trop encombrés, transportent ces dernières ailleurs. Inutile de dire que tout est construit en bois.

Le bois qui sert à bâtir sert aussi à se chauffer et à faire la soupe; le voisinage des bois est donc fort recherché. Ceux qui en sont éloignés doivent acheter leur provision ou se procurer du charbon; ce dernier combustible est cher et le sera tant que les magnifiques mines, signalées dans le Nord-Ouest, resteront inexploitées. En attendant, on va bientôt utiliser la paille comme chauffage et combustible de ménage. Un inventeur a imaginé, à cet effet, une machine à compression; ce sera mieux que de la perdre sans profit, moins bien que de la convertir en engrais. Les ménonites, eux, font des galettes avec le fumier de leurs étables et les brûlent l'hiver. Les ménonites sont nombreux au Manitoba et y vivent à part; ils viennent de Russie et étaient originaires d'Allemagne. Cette secte religieuse n'admet pas la légitimité de la guerre; pour échapper à la conscription, ses adeptes ont donc émigré en masse en Russie; ils n'y ont pas trouvé la paix ni les autorités militaires disposées à respecter leurs scrupules; ils passent en Amérique. Où iront-ils de là?

Revenons à la prairie, si vous n'en avez pas trop. Un quidam, beau parleur, quoique bègue, m'avait jeté de la poudre aux yeux et j'ai été sur le point de partir avec lui pour visiter l'emplacement d'une vaste entreprise d'élevage à créer dans le sud de la province. De l'herbe haute d'un mètre, un lac pour abreuver le bétail, voilà l'essentiel. On construit un simple hangar couvert pour abriter le troupeau, sa garde est confiée aux bons soins d'un Cowboy et l'on n'a plus qu'à dire : « Croissez et multipliez en paix. » Quelques années après, le capital a quintuplé. Les frais ont été infimes; ils sont de deux espèces : l'entretien du Cowboy, la location de la terre. Or, on peut se faire concéder par le gouvernement la location de plusieurs milliers d'hectares, à raison de 2 sous l'hectare, pour une durée de vingt ans; après quoi, on est libre ou de résilier le bail ou d'acheter le sol à un prix stipulé d'avance. Les conditions semblent belles. N'est-ce pas ce qui se pratique, avec des frais plus lourds, dans la Montana, l'Alberta, etc.? Informations prises, le château en Espagne a croulé. 1° Sous ce climat, il est impossible de laisser les bêtes dehors toute l'année; 2° Les bêtes à cornes ne savent

pas gratter la neige pour déterrer leur nourriture; il faut donc récolter, en été, leur provision d'hiver. Dans le Montana, où les troupeaux vivent à l'état sauvage, s'il tombe de la neige, elle ne tient pas et l'on a vu des désastres par les hivers rigoureux. 3° Pendant l'été, la prairie est infestée de moustiques qui tourmentent horriblement les bêtes et les font maigrir. 4° Les prairies, qui ont une aussi belle végétation, sont celles qui restent inondées pendant deux ou trois mois au printemps. Que deviendrait le troupeau pendant ce temps? Pour toutes ces raisons, l'élevage, tel qu'il est pratiqué dans le Montana, ne convient pas, je crois, au Manitoba.

Les prairies inondées sont nombreuses : dans cette saison, on ne les saurait reconnaître, et un malheureux émigrant est exposé, s'il n'a pas de flair, à acheter une concession impropre à la culture. Cela n'est que trop fréquent. Le pays est tellement plat, qu'il est impossible de distinguer à l'œil les parties où l'eau s'écoule de celles où elle séjourne. Les premières cependant sont appelées collines, étrange abus du mot.

Beaucoup de Français de bonnes familles sont venus tenter la fortune au Manitoba, aucun n'a réussi, quoi qu'on ait pu dire. Chez nous, on a vanté M. de B.; ici, sonne une autre cloche. *Peut-être* fait-il ses frais. En tout cas, il a trouvé plus avantageux de se marier richement et d'abandonner le Canada. M. D. a fricassé plusieurs centaines de mille francs. Je chercherai à le voir à Qu'Appelle. M. de S. a fait le poète; il a découvert un site enchanteur, près des bois, au bord d'un lac idéal, il s'y est fait bâtir un chalet de 100 et quelques mille francs. Par malheur, l'herbe du pays ne vaut rien, les bêtes ne la mangent pas; l'été, il envoie ses troupeaux au loin; l'hiver, il doit acheter le foin et le transporter. A ce jeu, il mange son fond sans revenus. J'en pourrais citer plusieurs autres, sans parler des propres à rien, que leurs familles envoient ici pour s'en débarrasser ou parce qu'on s'imagine que, incapables de se faire une position en Europe, ils sauront se tirer d'affaire au Manitoba, où c'est incomparablement plus difficile.

Non, ce ne sont pas ces gens-là qu'on demande. Pour réussir, il faut, avec un capital de 15,000 fr. ou davantage, apporter du cœur et de bons bras, saisir le manche de la charrue, pendant que la femme fait le pain, la cuisine et trait les vaches. Pour ceux-là, à moins que le ciel dans ses vues mystérieuses, ne leur réserve des épreuves exceptionnelles, l'avenir est assuré. Encore à ceux-là, donnerai-je un

conseil : Ne vous fiez pas aux agents d'émigration; ils sont souvent d'accord avec les compagnies de chemin de fer et vous enverront périr de misère sur le sol ingrat de Regina, par exemple.

Le diocèse de Saint-Boniface a des propriétés immenses dans le Manitoba, une entre autres de 13 kilomètres de côté en carré dans les environs de Winipeg.

Si cette ville infortunée a cru rouler sur l'or, c'était en rêve; elle n'en voit pas souvent et ne connaît que le papier. J'ai dû prendre des fonds à Chicago et j'ai pris de l'or. Hier, je veux traverser le pont (on paie 2 cents chaque fois), je n'avais pas de monnaie, je présente une pièce d'or. L'homme du pont la regarde avec méfiance, la tourne et retourne et me la rend en branlant la tête : « Passe pas. » Je traverse à crédit et je me rends au bureau de poste de Winipeg. L'employé examine curieusement ma pièce et la montre à un camarade que cela intéresse aussi; ils lisent ses inscriptions et les commentent, la pèsent, la font sonner. J'étais inquiet. Pourtant, après une courte délibération, je reçois timbres et monnaie.

A mesure qu'on s'éloigne de Winipeg, à Sainte-Anne, par exemple, les blancs deviennent rares et les métis sont en majorité. Les deux races vivent en bonne intelligence, mais ne s'aiment pas. A propos des métis, je suis amené à dire quelques mots des graves événements qui, l'an dernier, ont soulevé le Nord-Ouest.

Longtemps avant que les blancs ne songeassent à se fixer dans cette région centrale, elle était occupée par les sauvages et les métis. Ces derniers, moins nomades que les Indiens, avaient acquis des troupeaux, s'étaient bâti des maisons, avaient défriché des terres et les cultivaient. Les blancs arrivent, s'emparent du pays et se le partagent à leur convenance. Cette manière de faire ne pouvait pas plaire aux anciens possesseurs du sol et blessait le plus élémentaire sentiment de justice. Des troubles avaient éclaté en 1870 et satisfaction avait été donnée aux métis *du Manitoba;* ils avaient reçu des titres de propriété de leurs terres ou de terres équivalentes. Tout était bien en apparence, mais le parti orangiste, vaincu dans cette première insurrection de Riel, avait conservé une violente haine contre les métis et leur chef, et ne pouvait pardonner la mort d'un des siens, Scott, exécuté par ordre de Riel et avec des incidents pénibles. Cependant le mouvement de l'émigration poussait toujours des nouveaux colons au Nord et à l'Ouest. Les limites du Manitoba furent franchies et les arpenteurs du gouverne-

ment se remirent à l'œuvre et se trouvèrent de nouveau au milieu de métis, cultivant par droit de premier occupant. Ceux-ci s'émurent avec d'autant plus de raison, que les arpenteurs formaient les lots futurs, sans tenir compte des terres cultivées. Des compagnies de colonisation survinrent et mirent en adjudication, sans se gêner, les propriétés des métis, en même temps que les territoires vacants. Les pauvres métis avaient beau crier, envoyer à Ottawa pétitions sur pétitions, ambassades sur ambassades, le gouvernement n'en avait cure. Seul, le P. Leduc, un homme d'énergie, et Mgr Malouay, s'étant transportés à Ottawa et ayant parlé haut, avaient obtenu satisfaction pour les métis de Saint-Albert, leur district, mais pour ceux-là seulement. Les griefs des habitants de sang mêlé de la province Saskatchewan ne furent pas écoutés, et Mgr Taché adressa en vain au gouvernement plaintes et remontrances. Alors les métis, en désespoir de cause, s'adressèrent à Riel, leur ancien chef. Celui-ci accepta d'autant plus facilement que les hallucinations de son cerveau malade lui faisaient croire qu'il était appelé à grouper sous son sceptre tout le peuple métis. Il n'y a pas de doute à cet égard, Riel était un mélomane, un fou, se croyant une sorte de dieu, un messie providentiel.

S'il n'y avait que cela, la cause métisse serait digne de toutes les sympathies; hélas! il y a autre chose. Ce qu'on n'a pas dit, ce qu'on ne sait guère et ce qu'il est pourtant indispensable de mettre en lumière pour juger impartialement la révolte, c'est que, parmi les métis du Nord-Ouest, un grand nombre venaient du Manitoba. Ceux-là, qui avaient déjà reçu une fois gratis une concession, l'avaient vendue et étaient allés en réclamer une autre à côté de leurs frères non servis. Leur procédé ne peut être qualifié que de malhonnête, d'autant que ce sont eux qui firent le plus de tapage et qui, les premiers, appelèrent Riel.

Pendant que les métis faisaient de la diplomatie, le bruit se répandit que les ministres avaient déclaré qu'ils n'enverraient pour eux que des balles et des cordes pour leurs chefs. Le sort en était jeté, ils prirent les armes. On a su depuis que ce propos n'avait pas été tenu.

Il n'est pas moins difficile d'approuver la conduite de Riel que celle des métis, allant souffler la révolte dans le Saskatchewan. Ses partisans soutiennent avec fureur que leur héros n'a jamais fait cause commune avec les Indiens; il est impossible d'accepter cette assertion et le contraire est prouvé. D'ailleurs, de la part d'un chef

aussi intelligent que Riel, il serait inadmissible de supposer qu'il eût négligé de se ménager l'appui des sauvages, lui qui, avec ses seules forces, n'avait aucun espoir de résister aux troupes fédérales. Le concours des sauvages, au contraire, renversait toutes les chances. Les émissaires de Riel avaient donc parcouru les prairies du nord au sud, de l'est à l'ouest, le mot d'ordre avait circulé partout. « Tenez-vous prêts. Quand l'herbe aura monté jusque-là, leur faisait dire Riel en montrant son genou, ce sera l'heure. » On ne peut donc absoudre le chef métis d'une part de responsabilité dans la mort des deux missionnaires et des agents du gouvernement, massacrés par les sauvages. On objecte que le gouvernement a le tort de n'envoyer dans l'Ouest que des agents tarés et indignes, qui se conduisent comme de véritables bandits ; on en conclut qu'il n'était pas besoin d'un mot d'ordre pour provoquer leur mort, les sauvages ayant juré que le jour où ils trouveraient l'occasion de se venger, ils ne la manqueraient pas. Cela n'absout pas Riel, d'autant qu'il y eut d'autres attaques et qu'il s'en préparait de bien plus redoutables. Ceux des Indiens, qui n'avaient pas bougé, attendaient, groupés dans leurs réserves, le premier succès de l'insurrection pour se ruer sur tous les blancs sans exception, et les métis, qui ne prenaient pas ostensiblement part au mouvement, étaient consentants au massacre et ne s'en cachaient pas. A Sainte-Anne, par exemple, ils avaient laissé leurs terres sans culture. « Nous n'avons pas besoin de semer cette année, disaient-ils en riant. » Parbleu ! Les blancs exterminés, ils auraient pris leurs récoltes. Aussi les partisans de Riel sont-ils beaucoup moins nombreux et moins chauds au Manitoba que dans le bas Canada. Là, la question Riel est une rengaine électorale : je l'ai fait avouer ce matin à un des meneurs du parti. Le gouvernement a commis de lourdes fautes, on en profite pour le renverser, c'est de bonne guerre ; ce qui est moins honorable, c'est de faire de la question métis une question française et catholique, quand c'est presque absolument le contraire.

Si l'insurrection fut vaincue rapidement, l'expédition fut conduite avec une sauvagerie, qui déshonora ses chefs. Les métis, les innocents aussi bien que les révoltés, furent pillés, dépouillés, leurs troupeaux furent enlevés et l'on vit le général anglais Medleton, commandant en chef, traverser sans pudeur la ville de Winipeg sur un cheval qu'il avait volé.

Le gouvernement ne sut pas mieux user de la victoire. Il

s'empressa de se déjuger en accordant deux mille patentes aux métis dans les deux mois qui suivirent, et il jura la mort de Riel, qui était venu de lui-même se livrer au général anglais, comptant sur sa générosité. Les précautions furent bien prises pour qu'il ne pût s'échapper.

Le juge chargé de choisir les six jurés de Riel avait eu, assure-t-on, l'impudeur de proclamer d'avance que le jugement était décidé, et que le reste n'était qu'une formalité. Aussi Riel fut-il condamné à être pendu, malgré les témoignages qui attestaient sa folie. Cette condamnation souleva les passions populaires et une immense manifestation dans le bas Canada ; un moment, on crut que le gouvernement de sir John Macdonald serait renversé par l'opposition des députés de race française, puis tout à coup on apprit que l'accord était fait. Quels moyens avait employés sir John? Les moyens qui réussissent habituellement dans les gouvernements parlementaires et qui ne ratent jamais leur effet au Canada. Bref, Riel fut pendu.

En résumé, malgré certaines réclamations mal fondées, la cause de l'insurrection était juste dans son principe, et le gouvernement l'a avoué trop tard, méritant par son long déni de justice de garder la responsabilité de tous les malheurs survenus; mais la conduite de Riel et de ses partisans ne saurait être excusée, et le chef des métis, à défaut de la peine capitale, dont son état mental aurait dû le sauver, méritait d'être enfermé pour le reste de ses jours. Du reste, quand même cette clémence relative n'eût pas été exigée par sa folie, elle était conseillée par la prudence d'une bonne politique.

12 août.

J'ai fait hier une agréable promenade de 60 à 70 kilomètres sur les rives de l'Assiniboine : c'est la plus belle partie du pays, et les bois y sont assez multipliés pour donner du pittoresque à ces horizons trop plats. L'Assiniboine, voyez la carte, se jette dans la rivière Rouge, juste au-dessus de Winipeg. J'étais avec le P. Lory, supérieur des Jésuites et Français. Il a été pour moi, pendant mon séjour, le plus charmant des compagnons et le meilleur des amis. Je ne pouvais quitter Saint-Boniface sans lui offrir l'hommage de ma reconnaissance. L'accueil d'un Père oblat canadien, le P. Ouillette, m'a été également précieux.

Qu'Appelle, 14 août.

Lorsque les territoires des prairies auront la population qui leur convient, Winipeg sera reine. Sa position, ses chemins de fer, ses rivières, lui promettent une éclatante revanche de son boom. La plaine basse et marécageuse, au centre de laquelle est née cette future souveraine, est sans contredit la plus fertile des pays de nouvelle colonisation. Elle est aussi la moins belle et je lui dis adieu sans regret. En route vers l'Ouest!

A peine partis, pif! paf! pin! pan! La fusillade éclate. Qu'est ceci? Un souvenir de ces temps de luttes où les Indiens attaquaient les trains de voyageurs pour orner de scalpes leur ceinture? Tout le monde est aux fenêtres. Pas le moindre peau-rouge naturellement, mais des bandes de canards, le cou tendu, se sauvant de tous les bouquets de roseaux. Nous traversons l'Assiniboine, et les employés de train s'amusent à faire du sport. Tout le long de la route, à chaque marais, notre voyage est ainsi égayé par les péripéties de leur chasse. Il tirent tantôt à plomb, tantôt à balle et manquent le plus souvent.

L'Assiniboine est une large rivière, visitée naguère par les bateaux à vapeur. Les chemins de fer ont tué la navigation. Les rares bateaux qui circulent aujourd'hui, sont des barques indiennes, voguant sur les lacs et remontant la Saskatchewan, pour s'engager dans ces interminables voyages, où les portages alternent avec la route par eau. Ceux-là même doivent être difficiles avec la sécheresse de l'année. Rien qu'en traversant l'Assiniboine en pirogue, pour aller visiter une ferme modèle, j'ai failli chavirer deux fois sur des rochers à fleur d'eau, là où passaient les steamers, il n'y a pas longtemps. J'en aurais été quitte au plus pour un bain de siège.

Nous avons dans le train un drôle de petit bonhomme, un gamin de six à sept ans, qui se jette dans mes jambes avec la préméditation évidente de me provoquer à quelque jeu. Le moutard, plus heureux que l'Irlande, fait un essai de self government. Il vient tout seul du fond de l'Angleterre et porte à sa boutonnière un écriteau, indiquant la route qu'il doit suivre et le recommandant aux employés des trains. Pauvre petit! Il n'a pas l'air de se soucier de ma compassion, et Dieu sait qu'elle est bien placée. Son père, il y a deux ans, a quitté un beau jour, sans dire bonsoir, le foyer de la famille, et il est allé s'établir quelque part, dans l'ouest de

l'Amérique. Maintenant il réclame, non pas sa femme, mais ses enfants. Il y en a deux, on lui en expédie un; Salomon n'aurait rien à dire.

A 100 et quelques kilomètres de Winipeg, le pays commence à changer d'aspect; vers Sydney, les plaines monotones font place à des dunes et collines de sable. Leurs bas fonds marécageux gardent les eaux du printemps pour la plus grande joie des canards. Ce sol est broussailleux; la nature y a un charme sauvage. Les arbres paraissent; ils se groupent par petits bosquets ou luttent solitaires contre le vent, la chevelure ébouriffée; ces stoïques sont des chênes. Ces plateaux accidentés, éminemment propres aux ruses et aux embuscades, doivent avoir une sanglante histoire et, derrière chaque pli de terrain, on s'attend à découvrir un campement indien. Vain souvenir d'un passé disparu! Les tentes indiennes ont fait place à quelques mauvais villages, indignes d'être cités. Il arrive même que le train s'arrète, que l'employé crie un nom, et j'ai beau regarder, je n'aperçois pas d'autre maison que le bâtiment de la station, semblable à une caisse de piano un peu grande. Le baptême a précédé la naissance de l'enfant, et celui-ci pourrait bien quelquefois ne pas même connaître de berceau, car la terre est souvent très maigre. Pauvres malheureux! qui viendront là, sur la foi des réclames, croyant trouver un centre civilisé!

Parmi les localités, visibles à l'œil nu, Brandon se distingue par ses prétentions à l'air de ville adulte, et je lui sais gré d'être venu s'établir sur les bords de la rivière Qu'Appelle. Cette rivière est agréable; elle est le principal affluent de l'Assiniboine.

A Broadwiew, nous stoppons pour dîner et nous changeons d'heure; nous sommes arrivés à 8 h. 30′ en plein jour; nous en repartons, 20 minutes après, à 7 h. 50′, la nuit tombée. De 15 degrés en 15 degrés, on retarde ainsi sa montre d'une heure. J'arrive au village de Qu'Appelle à 11 heures du soir. Qu'Appelle est double : le village station, à côté du chemin de fer et un autre village dans la vallée de ce nom, à 40 kilomètres plus au nord. J'ai couché à la station et hier matin j'ai fait les 40 kilomètres. Entre les deux villages, le plateau ondulé est aride et infertile; on n'y trouve ni fermes, ni culture. Quelques troupeaux de chevaux errent dans ce désert. Des milliers de petits animaux, plus gros que des écureuils, vifs et la mine espiègle, courent à travers l'herbe sèche. A notre approche, ils regagnent précipitamment leurs trous et se tiennent au bord, hésitants et prêts à plonger, tête première,

au moindre geste suspect. Est-ce là le chien de prairie? Je voudrais le croire. On m'affirme que non. Ce petit animal, quel qu'il soit, est un fléau et il s'est ligué cette année avec la sécheresse, pour anéantir les récoltes.

A mi-chemin, nous rencontrons le campement d'un convoi. Une quarantaine de voitures sont disposées en cercle, les timons des unes engagés sous les roues des autres, de manière à former pour la nuit un rempart impénétrable. C'est le campement classique de tout convoi en campagne. En ce moment les chevaux prennent leur déjeuner, dispersés dans la prairie.

Enfin nous arrivons au bord d'une profonde vallée creusée presqu'à pic. Aussi loin que peut porter la vue, le fond est occupé par une série de grands lacs allongés, reliés entre eux par un filet d'eau; c'est la rivière Qu'Appelle. Pourquoi ce nom de Qu'Appelle ou Qui Appelle? On dit que l'hiver, on entend des bruits singuliers courir sur la glace le long de la vallée. Pour les expliquer, on vous conte une légende de vieilles femmes, transmise par la tradition peu digne de foi des Indiens. Du haut des berges, le développement de ces lacs offre un beau spectacle. A nos pieds, dans un étranglement, le village est bâti sur les rives du ruisseau, village bien misérable, sans même un jardin. Les terres cultivées sont sur le plateau nord, de l'autre côté de la vallée.

Il est probable que la vallée de Qu'Appelle servait jadis de lit à quelque puissant fleuve; on est d'autant mieux porté à l'admettre que les endroits, où les lacs sont séparés par des étranglements étroits, correspondent à d'autres vallées perpendiculaires, par lesquelles des affluents ont dû charrier ces barres. Tous les géologues n'acceptent pas cette théorie; peu m'importe. Dans tout le Nord-Ouest, on remarque le même phénomène de larges vallées, ouvertes pour le passage des plus petits ruisseaux et creusées autrefois, semble-t-il, par de grands courants d'eau.

A 7 kilomètres de Qu'Appelle, au bord de l'un des lacs, est une mission indienne et une école industrielle. La mission est desservie par deux Pères canadiens; l'école est dirigée par un Français, le P. Hugonnard. Il m'a offert l'hospitalité et j'ai accepté. Cette fondation d'école date d'une année seulement; elle est destinée à élever de jeunes sauvages; ils y sont déjà trente-deux garçons et quelques filles, confiées à des religieuses. Des ouvriers sont en train de construire des annexes qui doubleront le logement et permettront de

recevoir une soixantaine de garçons, si on les trouve. Le pays est occupé par les Crees et les Sioux, presque tous païens; ils montrent une grande répugnance à se séparer de leurs enfants et à laisser faire d'eux des chrétiens, parce qu'ils seront exclus du paradis des sauvages, sans être admis dans le ciel des blancs. Un des leurs, mort chrétien, est revenu de l'autre monde, ne sachant où aller, et leur a raconté ses tribulations. Ces écoles indiennes ne sont pas des établissements de la charité privée; elles sont exclusivement gouvernementales, et le P. Hugonnard n'est qu'un directeur choisi et payé par le ministère d'Ottava. Le gouvernement a ainsi créé trois écoles; deux ont été remises aux catholiques, celles de Qu'Appelle et de Calgary, une a été confiée aux protestants, celle de Battlefort. A ces trois, il serait juste de rattacher celle de Mgr Grandin, à Edmonton, car le trésor public se charge d'une partie des frais. N'est-ce pas un bel hommage rendu par un gouvernement *protestant* à la religion catholique que de lui donner trois écoles sur quatre?

Les élèves du P. Hugonnard ont l'air éveillé et intelligent, mais ils ont besoin d'être menés avec de bonnes guides et par une main ferme. Ils ont leur homme. Quelques-uns étaient baptisés quand on les a pris; beaucoup l'ont été l'hiver dernier; il ne reste plus que trois païens. On apprend à ces enfants l'anglais, à lire, à écrire, à compter; on les occupe à divers travaux, au jardin en particulier. Tous ces petits bipèdes rouges ont des allures de chevaux indomptés et en effet la nature a de la peine à renoncer à ses droits. Quand ils jouent, leur principal amusement est de s'exercer à lancer flèches et javelots. Plusieurs s'échappent et rejoignent leurs tribus. Au moment des troubles de Riel, le Père est allé en reprendre un, qui, peint en guerre, dansait la danse de combat avec les hommes, pour se préparer au massacre des blancs. Il y a à l'école un petit-neveu du *Bœuf assis*, le célèbre chef Siou, qui a tué tant d'Américains. On l'a acheté 15 piastres à une vieille tante, trop heureuse de conclure un pareil marché.

Les filles n'ont pas beaucoup plus de dispositions à adopter notre manière de vivre et, malgré les leçons des bonnes Sœurs, elles éprouvent la tentation de filer plutôt dans les jambes que dans les doigts. Cette race, comme celle des Buffalos, doit avoir un goût de venaison.

Le P. Hugonnard était ici à la mission, avant d'être investi de ses nouvelles fonctions. Il y est venu, il y a douze ans, et il a erré avec

les métis et les sauvages à plusieurs centaines de milles à la ronde, couchant dans l'herbe ou la neige, suivant la saison, ayant parfois le nez gelé en hiver et souvent le ventre vide en été. Il a connu les grandes chasses, au temps où d'innombrables troupeaux de buffalos couvraient la plaine. Puis les peaux sont devenues d'un commerce lucratif; métis et Américains ont organisé les massacres en grand. On ne tuait les animaux que pour la peau, et on voyait des hommes revenir de la chasse, conduisant chacun plusieurs chariots chargés de ces dépouilles. La tuerie était facile; les chasseurs, à cheval, caracolant autour des troupeaux ahuris et rendus par leur masse incapables de fuir, choisissaient leurs victimes et ne s'arrêtaient que faute de munitions ou de combattants. Dans les endroits, où ont eu lieu ces carnages, des pyramides d'ossements en conservaient la mémoire; puis la spéculatiou a fait disparaître même ces monuments. On s'est dit que les os avaient aussi leur valeur; maintenant il ne reste plus que des carcasses isolées et des débris à demi consumés.

Il y a cinq ans, le Père a encore vu un troupeau, non plus peuple, mais petite tribu errante d'une trentaine d'individus. Il était à la recherche de quelques chevaux égarés et, ayant cru les apercevoir, il était arrivé, en se cachant derrière une éminence, jusqu'à trente pas d'eux. Les chevaux étaient des buffles. Au printemps ces bêtes perdent leur fourrure noire, le poil du corps tombe, celui des jambes et de la tête reste et prend une teinte sale de barbe de juif allemand. Ces animaux avaient quelque chose de hideux et de sinistre à la fois. Le chef de la bande découvre l'ennemi; il se lève, sa longue barbe traînant à terre et sa grosse tête, percée de petits yeux farouches, commence à labourer le sable avec colère. Aussitôt toute la troupe se tourne vers l'intrus et se prépare à la charge en soufflant avec bruit. Le moment était critique. Le Père eut grand'peur; il se jeta dans une touffe de broussailles et se fit le plus petit qu'il put. Les buffles dédaignèrent de poursuivre un pareil ennemi et s'en allèrent au petit trot.

On m'assure que le Missouri nourrit encore des buffalos. La chair de cet animal est estimée.

Avant le chemin de fer et l'anéantissement des troupeaux, cette nourriture était la seule pour les métis, ainsi bien que pour les Indiens. La chasse était la principale occupation de la vie et le missionnaire accompagnait toujours l'expédition. Les buffles étaient-ils signalés par les éclaireurs, les chasseurs mettaient pied à terre,

recevaient la bénédiction du Père et se lançaient en file indienne, au galop de charge, à travers l'ennemi, choisissant avec un coup d'œil merveilleux les plus gros taureaux, tirant et rechargeant sans ralentir leur course. La provision faite et les buffles en fuite, chacun revenait prendre possession de son butin. Chose inouïe, jamais une contestation ne s'est élevée, un chasseur reconnaissant infailliblement sa victime à la place où il l'avait frappée, à la position dans laquelle il l'avait vue tomber.

Les victimes dépouillées, la viande des côtes et des parties entrelardées était séchée et conservée sans plus d'apprêts. La chair des cuisses etait coupée en lanières minces, séchée avec soin, puis étendue sur une peau, recouverte de graisse et battue au fléau. Réduite en bouillie par ce martelage, elle prenait le nom de *pémican* et était cousue dans des peaux pour les besoins ultérieurs de la consommation. De même que le fusilier Pilou n'avait mangé des truffes que par approximation, je ne connais le goût du pémican, que parce que le P. Hugonnard en a vécu, mais je me suis léché les lèvres de confiance.

Les habitants des environs sont en majorité des Indiens, vivant le plus habituellement sur leurs réserves; on en compte 30,000. Après eux viennent les métis, nombreux aussi, puis les blancs. Ces derniers arrivaient en foule, il y a quelques années, et la vallée de Qu'Appelle passait pour une terre promise. Depuis quatre ans les récoltes sont très mauvaises, celle de cette année est nulle ; on ne moissonne pas. Les figures se sont allongées. Ce qui me paraît grave, c'est que le climat doit être habituellement sec, éloigné que le pays est des mers, et que la terre, sablonneuse, ne peut se passer de pluie. Avec la pluie on a ce qu'on veut; le mal est qu'il n'en tombe pas.

20 août.

J'ai quitté la mission des Crees lundi. Ce jour-là, le P. Hugonnard attendait deux Sœurs de Montréal, arrivant par le train qui devait m'emporter vers l'Ouest; il est allé les chercher lui-même et m'a offert une place dans le char-à-bancs du gouvernement. Il avait à ses côtés un jeune Père, appelé par son évêque, et moi aux miens une jeune beauté indienne, répondant au nom de Joséphine, à qui le Père avait promis de faire voir le chemin de fer. Ma voisine, vous vous en doutez, n'a pas été une grande ressource pour moi ; elle

est restée, tout le temps du voyage, accroupie sur son coussin, la tête enveloppée dans un châle rouge, suivant la mode de sa race. Quant aux hommes Crees, les mieux habillés s'enveloppent aussi jusqu'aux épaules dans une grande couverture, toujours sale, et portent dessous une chemise ou quelque chose d'approchant, flottant sur un pantalon, dont ils ont coupé les jambes aux genoux et enlevé le fond. Le costume peut être beaucoup plus simple et se réduire pour les moins habillés dans des proportions éminemment économiques. On appelle braies le lambeau d'étoffe qui leur reste. La famille indienne vit pêle-mêle sous de petites tentes coniques. Un faisceau de branches écartées par le bas forme la carcasse ; une toile est jetée par dessus, la maison est faite et l'ouverture du haut servira au passage de la fumée. Si la famille veut transporter son campement ailleurs, la tente est roulée et attachée avec tout le matériel vers l'extrémité de deux branches reposant, par les deux autres bouts croisés, sur le dos d'un cheval et voilà une voiture improvisée. Le système est bon ; il n'y en a pas de meilleur pour le transport des blessés.

J'avoue à ma honte que je n'ai pas été galant pour le beau sexe rouge et que je n'ai pas invité Joséphine à dîner, mais je m'étais fait une fête de régaler mes deux compagnons et de boire à la santé de la France une bouteille de vieux vin, français au moins par l'étiquette. Quelle déception ! Je n'ai pu leur faire boire que du jus de pommes. On m'a ri au nez et regardé de travers, quand j'ai demandé du vin. Pour m'excuser, les Pères ont été obligés d'expliquer que j'étais étranger et je crois qu'ils ont été humiliés de leur compagnon. Le scandale était irréparable et j'ai été coté vicieux et sans éducation.

Dans tout le Nord-Ouest, il est interdit sous les peines les plus sévères d'avoir une liqueur fermentée. On s'y grise plus qu'ailleurs et avec d'atroces alcools, mais en contrebande et en cachette, et les prêtres, pour faire venir leur vin de messe, doivent se munir d'une autorisation du gouverneur. Malgré le respect dont il est entouré, le P. Hugonnard a vu un jour répandre sur la route par un employé quelques bouteilles de Brandy, qu'il avait lui-même confisquées à un métis.

Le 15 août était le jour marqué pour l'ouverture de la chasse dans le Nord-Ouest, car dans tout le Canada on a pris le parti très sage de faire des lois sur la chasse, lois que je n'ai pas respectées, n'ayant pas le temps d'attendre l'ouverture. Quoi qu'il en soit, les

disciples de saint Hubert ont célébré le 15 août de leur mieux, et il ne s'en tirent pas mal dans ce pays de cocagne ; j'ai rencontré à la station un Canadien Français qui rentrait avec une voiture chargée de cinquante-deux canards, trois cormorans, douze pluviers et un lièvre de prairie. Le lièvre de prairie est plus gros que le lièvre des bois et se rapproche du nôtre, dont il diffère par le poil, qui est gris.

Je quitte Qu'Appelle station, autrement appelé Troy, à 10 h. 15', et je ne regrette pas la vue qui va me manquer ; loin de là, j'aurais voulu que la nuit durât 12 heures de plus. Rien ne peut donner une idée de la désolation de ces déserts de l'Ouest. Depuis le point du jour jusqu'à la nuit, je n'ai vu ni un arbre, ni assez de broussailles pour faire seulement un balai d'écurie. C'est d'une tristesse à faire pleurer. Pas un brin d'herbe verte non plus ; elle a été grillée par la sècheresse ou brûlée par les incendies qu'allument les locomotives. Deux ou trois lièvres gris, une bête puante, un loup, que nous rencontrons, ne savent où se cacher. Les canards ont plus de chance : quelques étangs en sont aussi noirs que le sont par les mouches des taches de sirop sur une table de cuisine en été. Jamais chasseur d'Europe dans ses rêves les plus extravagants n'en a vu autant à la fois. Ils sont bien chez eux et personne ne les dérange.

L'indicateur du chemin de fer est chargé de stations, et en effet nous nous arrêtons fréquemment ; il faut donner de l'eau à la machine. On trouve alors un château d'eau, alimenté par un puits et un moulin à vent ; auprès, une pauvre cabane et c'est tout. Sur un parcours de 650 kilomètres, nous ne trouvons que quatre fois des maisons, encore offrent-elles plutôt l'aspect de campements de bohémiens éphémères, que celui de villages d'avenir. *Swiftcurrent* est un petit centre, parce que de ce point partent le courrier et les ravitaillements pour *Battleford*, ville importante à quelques centaines de milles vers le nord. La poste met huit jours pour s'y rendre. *Maple-Creck* a groupé quelques baraques, je ne devine pas pourquoi. *Dunmore* en a fait autant, parce que de cet endroit part un embranchement allant aux belles mines de charbon de *Seth-Bridge* à une centaine de milles au sud-ouest. *Medicine-Hat* est un pont que nous traversons sur la branche sud de la Saskatchewan. De Dunmore à ce point, la ligne ferrée suit le lit d'une large rivière, qui va se jeter dans la Saskatchewan, mais qui n'a plus une goutte d'eau. Je ne connais pas les déserts de l'Arabie-Pétrée, mais j'ai vu le Sahara et je ne m'y suis point ennuyé ; ce pays est incomparable-

ment plus monotone et n'a ni le ciel vermeil des pays chauds, ni la poésie des souvenirs de l'Orient. Tous ses souvenirs à lui appartiennent à la chasse aux buffles; c'est insuffisant, quoiqu'ils vous poursuivent partout. De grandes pyramides d'os sont amoncelées sur les bords de la voie, attendant qu'on les expédie aux raffineries des États. J'ai mesuré un de ces tas cornus; il avait 36 mètres de long sur 4 de large et 3 de haut. Quand on pense qu'on ne se donne guère la peine de ramasser que les têtes, on est effrayé par le nombre de victimes que chaque monceau représente.

Si ce pays n'a pas de souvenirs, aura-t-il plus tard une histoire? Qui peut le savoir? En France, les terres les plus pauvres ont trouvé des malheureux pour les arroser de leurs sueurs ; il pourra en arriver autant ici, mais le sol d'argile blanche n'est recouvert que par une couche bien mince de terre sablonneuse, peu propre à la culture, surtout si la pluie manque. Dans les endroits bas, où les eaux séjournent au printemps, l'évaporation a laissé des efflorescences salines, comme j'en avais remarqué dans le désert de l'Oued-R'ir, près de Tougourt. C'est encore d'un fâcheux augure. Cependant je n'ai pas entendu parler de fièvres malignes. A quoi serviraient-elles? L'ennui suffira.

Dans une campagne nue, il faut peu de chose pour attirer l'attention; la mienne se porte sur une petite croix de bois, plantée dans ce vaste champ de repos. Qui est venu dormir ici, si loin des siens? Involontairement on est pris de pitié pour un pauvre diable, dont on ne connaît pas les aventures et dont l'imagination cherche à composer l'histoire. Sans doute cette petite croix serait à l'ombre d'un clocher, celui qu'elle abrite n'en serait pas moins oublié; c'est la loi du monde et il trouve de mauvais goût qu'on garde quelque souvenir. Sans doute aussi peu importe ce que devient le corps, pourvu que les âmes se retrouvent. Je pensais ainsi autrefois, et cependant la vue de cette petite croix, toute seule dans ce grand désert, m'a affligé et, si le bon Dieu le permet, ce ne sera pas dans un lieu pareil que j'attendrai la trompette de l'ange.

Vers la nuit, nous entrons sur le territoire réservé à la tribu des Pieds-Noirs, la plus intraitable de toutes les tribus d'Amérique. J'en dirai quelques mots tout à l'heure. A *Gleichen*, leur station, ils sont réunis en grand nombre pour voir passer le train, serrer la main des blancs et tâcher de leur soutirer du tabac ou quelque autre chose. Ces sauvages sont de beaux hommes, grands, vigou-

reux, l'air assez fier, quoique le regard reste toujours oblique. Ils sont vêtus superbement et paradent dans leurs costumes. Une couverture rayée de couleurs vives leur sert de toge. Pas de pantalons, mais leurs jambes sont enveloppées jusqu'aux cuisses dans de larges fourreaux ornés de grandes franges tout le long de la couture; ils portent aux pieds des mocassins brodés, complétés quelquefois par des éperons semblables aux éperons arabes. Leurs longs cheveux noirs et gras, jamais coupés, se passent de chapeaux; ils sont tressés par devant avec des fils de cuivre ou d'argent et enjolivés par des plumes ou quelque bête empaillée. A chaque oreille est enfilée une collection d'anneaux, plus ou moins, selon le luxe du personnage; au cou sont suspendus des colliers de toute nature. Enfin ils complètent leur toilette en s'affublant de tout ce qu'ils peuvent se procurer en baudriers, couteaux de chasse, tomahaws, blagues à tabac, queues de bêtes et pendrilles de toutes les espèces. Les femmes, celles que j'ai vues, étaient moins brillamment équipées; elles sont des êtres inférieurs. Comme les hommes, elles ont une forte charpente; la vigueur paraît être un des caractères de cette race. Autour de nous caracolent quelques cavaliers sur des chevaux maigres; ils semblent vouloir montrer qu'ils sont chez eux. Les Indiens ont la passion du cheval et ils font des cavaliers incomparables. Un enfant quelconque, sans avoir eu besoin de jamais s'exercer, saute hardiment sur le dos du premier cheval venu et, à poil, lui fait exécuter toute sorte de pirouettes à toutes les allures. Ils se sentent là aussi à l'aise que nous dans un fauteuil.

A 11 heures du soir, je débarque à *Calgary*. La cambuse, que l'on m'indique comme le meilleur hôtel, a mauvaise apparence; des cow-boys jouent et chantent dans le bas; la chambre dans laquelle on me loge ne se ferme pas à clé; je barricade ma porte avec deux bâtons; la prudence n'est pas de la peur. Le vacarme dure une bonne partie de la nuit.

Les États du nord-ouest sont divisés en trois districts, en attendant qu'ils aient une population suffisante pour être créés provinces, sur le modèle du Manitoba. Ces trois districts sont : Le Saskatchewan au nord, l'Assiniboïa, l'Alberta, en s'éloignant vers l'ouest. La Saskatchewan a pour villes principales Battleford et Prince-Albert; l'Assiniboïa a Régina; l'Alberta Edmonton et Calgary. Edmonton, à côté de Saint-Albert, est dans une belle position sur le bord de la superbe rivière Saskatchewan du Nord, que les

bateaux à vapeur remontent facilement jusque-là depuis Winipeg. Le chemin de fer fera bientôt concurrence aux bateaux. Cette ville a donc un grand avenir, mais la ville de l'ouest qui en a le plus est Calgary. On a voulu faire de Régina la capitale de tout le nord-ouest, et le gouvernement central s'y est installé. Cette royauté ne durera pas longtemps. Régina ne peut pas prospérer; elle n'est pas placée de façon à centraliser le mouvement commercial et dans ses environs il ne pousse pas un chou. Battleford était la place indiquée pour être la capitale; seulement le gouverneur, sir Dewney, avait à Régina de vastes terrains, qui ne demandaient qu'à prendre de la valeur; cette considération parut concluante et l'emporta sur les raisons qui militaient en faveur de Battleford. La grande ligne ferrée ayant abandonné le tracé par Battleford, celle-ci ne peut pas supplanter Régina, et ce sera Calgary qui sera son héritière. A peine née depuis trois ans, la voilà avec 1500 habitants et tous les jours le flot de l'émigration lui en apporte. Elle est la dernière ville avant les Montagnes rocheuses, et par conséquent elle servira de débouché aux produits de toute la Colombie; sa position au confluent des deux grandes rivières, le Bow et l'Elbow, est des mieux choisies et puis surtout elle est le centre d'un immense pays d'élevage. On compte déjà 250,000 têtes de bétail dans l'Alberta, 86,000 autour de Calgary; il y a des ranchs de 8000 bêtes. Les chevaux aussi s'élèvent par grands troupeaux, mais il s'en faut que toutes les places soient prises et la colonisation doit se hâter d'aller là.

L'élevage des chevaux et des troupeaux n'est pas absolument dénué de tout péril. Cette année, dans le Montana, la sécheresse a été telle que l'eau a manqué, et il est mort des milliers de bêtes. Ici, le danger n'est pas dans la soif, mais il y en a deux autres. Les hivers, en général, sont assez doux et la neige ne dure pas; le bétail reste toujours dehors et on se contente de couper un peu de foin pour les plus mauvais jours. Il peut arriver pourtant et il arrive de temps en temps un hiver rigoureux; beaucoup d'animaux périssent. Le second danger est le feu en été, mais il est moindre et il sera de moins en moins redoutable; à mesure qu'il y aura plus de monde dans la prairie, il sera plus facile d'éteindre les incendies. On remarque que les bêtes à cornes se sauvent du feu bien mieux que les chevaux; ceux-ci ruent contre la flamme, qui les enveloppe et les brûle.

A part ces deux causes de ruine, un capital placé dans un ranch se double et décuple rapidement. On garde toujours les femelles et on vend les mâles à trois ans. Les frais sont petits : ils se réduisent à payer les gardiens ou cowboys et à faire un peu de foin de précaution. Les bêtes se vendent très bon marché; pour 150 francs on a la plus belle bête à cornes, mais par la même raison on achète bon marché. Les chevaux au contraire sont chers; un poulain de trois ans vaut de 500 à 1200.

Tous les troupeaux vivent dans une liberté absolue et à l'état sauvage; les plus grands sont toujours escortés par leurs gardiens dans leurs pérégrinations; pour les petits, les propriétaires font l'économie des gardiens et les animaux vont où ils veulent. Aussi ces bêtes sont-elles farouches, et il serait de la dernière imprudence de s'aventurer à pied dans la prairie: on ne peut y voyager qu'à cheval, sous peine d'être éventré. Deux fois par an les troupeaux sont rassemblés dans des enclos, vers lesquels on les chasse et dont on ferme les entrées sur eux. On en profite pour faire le recensement, choisir les bœufs destinés à Chicago, transformer les jeunes taureaux en bœufs et marquer les veaux.

Le marquage est une opération essentielle et il n'y a pas d'animal, vache ou cheval, qui ne porte, tracé au fer rouge, le chiffre adopté par son propriétaire. Sans cela comment s'y reconnaître? Les bêtes de différents troupeaux se sont toujours plus ou moins mêlées : il faut que chacun puisse reprendre son bien, où il se trouve, et cela se pratique assez honnêtement. On accuse, il est vrai, les cowboys de marquer quelquefois au chiffre de leur maître quelques-uns des veaux égarés à la suite des vaches d'autres ranchs. Le cowboy n'a pas la réputation d'être parfait; loin de là. En Canada il vaut même mieux que sa réputation légendaire et il lui arrive rarement de se servir de son revolver, même pour terminer une dispute. Ah! dame, il ne faut pas lui chercher querelle! Il est aussi insouciant de la vie des autres que de la sienne, mais si vous vous êtes fait de lui un ami, ce sera à la vie, à la mort. Le cowboy passe sa vie à cheval et ne connaît d'autre allure que le galop; on en rencontre à chaque pas dans les rues de Calgary ou autour de la ville, avec leurs jambières de cuir, leur chapeau de feutre gris à larges bords et le fouet à la main. Un cobwoy gagne de 40 à 60 dollards par mois et n'a jamais un dollar vaillant. Dès qu'il a amassé quelque argent, il se hâte de le dissiper en orgies. Qu'en ferait-il? pour s'en servir utile-

ment, il faudrait renoncer à cette vie d'aventures et elle lui plaît.

Je n'ai pas vu de très grand ranch, je ne me suis pas assez écarté de la ville pour cela; j'en ai vu de petits, je m'en contente.

A Calgary, j'ai fait la connaissance d'un des plus anciens et des héroïques missionnaires du Nord-Ouest, le P. Leduc. Ce qu'il m'a raconté d'histoires, les unes touchantes, les autres tristes ou terribles, remplirait un volume. J'ai trouvé aussi un jeune Français, M. de Raimbouville, qui a quitté sa famille et la Normandie pour venir chercher fortune en Amérique. Il est venu avec un frère et un cousin: le cousin n'a pas pu s'entendre avec eux et les deux frères sont restés seuls. Je souhaite à ces jeunes gens un bon succès, car ils le méritent par l'énergie avec laquelle ils ont renoncé à la vie de mollesse de la France pour prendre la hache et le manche de la charrue. Ils sont en train d'achever leur installation et ils vont fonder un ranch. Le jeune homme que j'ai vu était tombé malade de fatigue et les Pères l'avaient recueilli et soigné pendant quelques jours. Peut-être l'émotion était-elle pour quelque chose dans cette indisposition, car le 12 de ce mois les deux frères ont eu une aventure plus que désagréable. Ils venaient de commencer la construction de leur maison à 24 kilomètres de Calgary, et couchaient sous la tente avec leur domestique. Au milieu de la nuit, du bruit se fait entendre, des gens s'embarrassent dans les cordes de leur tente et une voix leur crie : « Sortez, la police vient voir si vous n'avez pas de boissons. » Ces visites de la police sont assez fréquentes, les imprudents n'ont aucune méfiance et, du reste, ils n'avaient pas d'armes chargées. Le domestique sort le premier; un des frères le suit en chemise et s'écrie : « Mais ce n'est pas la police! Ce sont des Indiens! » Il n'a pas le temps d'en dire plus long; un des hommes se jette sur lui et lui braque deux revolvers sur la poitrine en criant : « Haut les bras, ou vous êtes mort. » Les deux autres hommes, car ils étaient trois, se précipitent dans la tente et se saisissent du second frère. MM. de Raimbouville et leur domestique sont solidement garottés et attachés à leur charrette, puis les voleurs qui n'étaient pas des Indiens, mais des hommes blancs masqués, se mettent en devoir de retourner les poches et de défoncer les malles pour chercher l'argent, La veille, précisément, ces messieurs avaient touché 4000 piastres (20,000 francs), la grosse part de leur patrimoine. La Providence ne permit pas qu'ils fussent entièrement dépouillés; les voleurs prirent environ 2000 francs et ne trouvèrent

pas le reste. Quant aux victimes, elles restèrent jusqu'au matin attachées à leur charrette dans leur costume léger et grelottant sous la bise glacée de la nuit.

En guise de morale de cette histoire, j'ai tiré mon revolver du fond de ma malle, où je l'avais envoyé dormir, et je le porte avec moi. S'il m'arrivait une aventure semblable, je ne m'en consolerais jamais (1).

Je vous disais que les Indiens Pieds noirs, établis autour de Calgary, étaient les plus incivilisés de tous les sauvages. Vous le croirez sans peine, quand vous saurez que jusqu'ici on n'a pas pu baptiser un seul adulte. L'école industrielle de Calgary a été fondée pour les Pieds noirs; il a bien fallu admettre d'autres enfants, car on n'en a pu recueillir qu'un seul de cette farouche tribu. Jugez dans quelle position se trouve le pauvre missionnaire, établi tout seul depuis des années au milieu de la réserve indienne!

Les Pieds noirs ne se convertissent pas, parce qu'ils ont un fanatisme religieux étrange. Ils adorent le soleil, en l'honneur duquel ils ont des fêtes et de grandes danses au mois de juillet. Pendant ces jours, saints pour eux, les fervents vont trouver les prêtresses et, suivant leur plus ou moins de dévotion, se font couper un, deux ou plusieurs doigts, offerts aussitôt sur un plateau en sacrifice à leur dieu. D'autres se font passer des cordes entre cuir et chair et suspendre à des arbres, ou bien ils invitent leurs amis à tirer sur les cordes jusqu'à ce qu'elles cassent ou que la peau cède. Ils offrent encore au soleil, à la manière des ex-voto arabes, dont on rencontre parfois des buissons couverts, des vêtements et autres guenilles,

(1) « Depuis ma rentrée en France, j'ai reçu du P. Leduc les nouvelles suivantes de Calgary : Les deux MM. de Raimbouville vont bien, mais leurs voleurs n'ont point été arrêtés : qui plus est, quelques jours après votre passage, probablement ces mêmes malfaiteurs arrêtaient la malle d'Edmonton à 18 milles de Calgary, et le lendemain un homme était trouvé assassiné dans sa maison à 4 milles d'ici. On suppose que la victime était un des trois voleurs; les deux autres ont dû traverser les lignes et passer la frontière américaine.

« Il y aura demain quinze jours, toute la ville était réveillée en sursaut par les cris : Au feu! au feu! L'hôtel où vous étiez descendu avec vingt-trois autres maisons sont devenus en quelques instants la proie des flammes. On croit que le feu été mis par des incendiaires : ce qui confirme cette opinion, c'est que déjà trois fois depuis ce temps il y a eu dans la ville d'autres commencements d'incendie qu'on ne peut expliquer.

« Vous voyez ainsi, mon bien cher Monsieur, que les plus sauvages de mes paroissiens ne sont pas les peaux-rouges. »

Bien joli pays en effet!

peu propres à réjouir la vue de leur brillante divinité. Les Pieds noirs n'enterrent pas leurs morts. Le cadavre, enveloppé dans une couverture, est suspendu à des branches ou exposé sur des rochers, à défaut d'arbres. Il y a des endroits particulièrement honorés de cette faveur; mais, au besoin, tout arbre est bon (1). Quand une femme, ou plus exactement des femmes perdent leur mari, elles se réunissent la nuit sur une éminence pour hurler à la façon des bêtes fauves et il se passe, pendant plusieurs jours, des scènes atroces et dégoûtantes. Ces mégères se coupent des doigts, se labourent les jambes avec des pierres pointues et des éclats de bois, et se livrent à toutes les mutilations que leur suggère leur imagination échauffée. Un homme qui perd une femme n'en fait pas autant; mais on en a vu tuer leur seconde femme en signe de deuil.

Une chose ne contribue pas peu à entretenir ce fanatisme et cette férocité! La tribu des Pieds noirs est une véritable société secrète, avec douze rangs hiérarchiques, des cérémonies d'investiture à chaque degré d'affiliation, des pratiques et des fables, dont le sens secret est révélé aux seuls initiés, etc. Chaque degré a des dignitaires et tous obéissent à un chef suprême. L'honneur d'avancer en grade dans cette société est l'objet de toute l'ambition des Pieds noirs, honneur qui coûte fort cher, car le grand maître, Aile de Corbeau, ne le réserve pas, dit-on, au seul mérite.

A partir des montagnes rocheuses, c'est-à-dire de Calgary et jusqu'en Pacifique, les différentes races indiennes sont meilleures et se convertissent facilement. Du reste, si l'on peut citer des histoires révoltantes de férocité et d'immoralité, je connais aussi des épisodes touchants. En voici un. Cela se passe dans une famille Cree, en hiver. Tous les vivres ont été épuisés; il n'y a pas d'argent pour en acheter, et puis, on est loin... Bref, il y a trois jours qu'on n'a pas mangé, mais le fils aîné est parti pour la chasse et on attend patiemment son retour, accroupi autour du foyer. Le chasseur arrive enfin et, sans rien dire, sans regarder personne, il va s'asseoir au coin du feu et allume sa pipe, la figure impassible. Personne ne l'interroge, on sait ce que cela veut dire, il n'a rien tué. Le soir vient, on s'étend pour la nuit; cependant le chasseur fait signe de

(1) Dans les Indes, les Parsis, eux aussi, adorent le soleil et exposent les cadavres pour les faire dévorer par les vautours. Je remarque ces analogies sans en tirer la conséquence, un peu aventurée pour moi, d'une communauté d'origine.

rester et ne laisse dormir que sa sœur; puis, quand il pense que celle-ci ne peut plus l'entendre, il dit : « Nous avons des vivres, car j'ai tué un orignal et il est à un mille d'ici; je n'ai pas voulu le dire plus tôt, parce que c'est aujourd'hui vendredi, ma sœur est chrétienne et elle n'aurait pas pu manger avec nous. Maintenant, allons chercher le gibier; quand la viande sera cuite, il sera demain et nous pourrons tous nous rassasier. » Cette délicatesse méritait une récompense; le jeune homme l'a reçue depuis en recevant le baptême.

En m'éloignant vers l'Ouest, je vais quitter aussi les contrées habitées par les métis. Calgary est à peu près leur dernier poste. On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de cette race; elle mérite en général plutôt une bonne qu'une mauvaise réputation. Le métis est avant tout profondément attaché à sa religion et, comme il est assez souvent malin, malgré ses apparences rudes, les ministres protestants le redoutent. Un d'eux avait entrepris la conversion d'un métis et, pour décrier la religion catholique, il voulait en montrer les absurdités. « Comment pouvez-vous croire des dogmes aussi incompréhensibles que la sainte Trinité, par exemple? — Mais, je comprends très bien. — Ah! Expliquez-moi donc. — C'est simple. (On était alors en hiver et les deux causeurs marchaient sur un étang.) Qu'avez-vous sous vos pieds, dit le métis? — De la neige. — Sous la neige? — De la glace. — Sous la glace? — De l'eau. — Et cependant, dit le métis, ces trois choses ne sont que de l'eau sous trois formes différentes. »

A un autre, des protestants disaient : « Vous prétendez nous faire croire que vous êtes attachés à votre religion, et vous n'en parlez jamais quand vous êtes réunis? Nous, le soir, après le travail, nous discutons la Bible, chacun donne son avis, nous raisonnons ensemble. — Naturellement, dit l'autre; c'est comme quand vous êtes dans la prairie, vous vous trouvez embarrassés. L'un dit : Par ici! — Non, reprend un autre, le chemin est de ce côté. Un troisième n'est pas de l'avis des deux autres. Nous, dans ces plaines, nous ne disons rien; nous savons que nous sommes sur la bonne route et que nous ne courons aucun risque de nous égarer. A quoi bon discuter? »

Le métis a de la dignité, le sauvage n'en a pas. L'autre jour, à Calgary, un Pied noir ennuyait un blanc en lui mendiant avec importunité. Impatienté, le blanc finit par lui envoyer un maître

coup de poing. Le sauvage se plaint à la police, qui dit au marchand : « Est-il vrai que vous avez frappé ce sauvage? — Dame! A bout de patience... *ultima ratio*. — Ah! Il faudrait arranger l'affaire. — Comment? — Donnez-lui quelque chose. — Voyons, toi, penses-tu que ce soit assez d'un dollar pour un coup de poing? — Oui. — Tu seras content? — Oui. — Bien content? — Oui. — Alors, tu vas être servi à ton goût. » Et le marchand, prenant une poignée de dollars et lui en jetant un à chaque coup, administra au peau-rouge une volée terrible, qui le coucha par terre. Le sauvage s'en alla sanglant et enchanté.

Vingt-quatre heures à Calgary, c'est assez. Je m'embarque mercredi soir, à 11 heures, pour Banff. En Canada, le verbe *embarquer* s'applique toutes les fois qu'on se met en route. Cette locution est tirée de l'anglais et vous devez l'avoir remarquée, car je l'adopte souvent. On s'embarque à cheval, dans les chars, etc. — Je m'embarque donc dans les chars, c'est-à-dire en chemin de fer, et bientôt nous entrons dans les gorges des montagnes rocheuses, suivant la vallée du Bow River, que la voie n'abandonnera que vers le sommet de la première chaîne; car vous savez que les montagnes rocheuses se composent de deux chaînes parallèles, la chaîne occidentale se distinguant de l'autre par le nom de *Selkirk*. Je ne peux pas parfaitement juger de la beauté de ce que j'ai sous les yeux; cependant, la lune brille de son mieux et je ne me lasse pas de regarder. Quand je n'aurais que la joie de revoir des arbres et des montagnes, elle suffirait à me tenir éveillé. J'ai de plus la crainte de manquer ma station, où le train doit me laisser à 3 heures du matin. Les caprices de la vallée nous obligent à traverser plusieurs fois la rivière; j'ai tour à tour devant les yeux la pente escarpée et le côté opposé, parsemé de grands sapins qui, de la rive, s'élancent à l'escalade des montagnes. Ces sapins, étagés comme des cierges de reposoir, sont hauts, mais singulièrement maigres, avec leurs branches si courtes, collées au tronc; de vrais fantômes de Sarah Bernhardt.

La station de *Banff*, une simple caisse de bois, est à 5 kilomètres environ de la ville proprement ou plutôt improprement dite. J'ai la chance de trouver une voiture, envoyée à tout hasard à la rencontre des voyageurs, et d'avoir une adresse d'hôtel. Après une course en plein bois, on me dit tout à coup que je suis arrivé. Je demeure bouche béante et j'ouvre de grands yeux; il y a trois ou quatre tentes... C'est l'hôtel demandé, et quelques points d'interrogation

n'y changent rien. Il n'y a pas d'erreur. Je me fais donc présenter par mon cocher au propriétaire, qui sort en chemise de sa propre tente et m'indique la mienne. J'y entre et, dès le premier pas, je suis accueilli par une bordée d'injures, car je dérange six ou sept dormeurs, étendus sur des matelas. Mais, quand mes camarades voient que je ne m'en soucie et que je déplie sans façon ma couverture pour m'étendre par terre, leur ton change et c'est à qui me passera en riant, l'un un oreiller, l'autre une couverture. Je desserre les dents alors et bientôt nous sommes les meilleurs amis du monde, sans guère nous comprendre toutefois, car ils ne parlent tous qu'anglais.

Banff est dans la délicieuse vallée de Bow River, au milieu des montagnes, et, sans être aussi hauts qu'ils vont le devenir bientôt, les pics sont déjà assez élevés pour être mouchetés de taches de neige vers leur cime. Leurs assises, calcaires, je crois, ont presque toutes un côté vertical, tandis que la face opposée, moins brusquement brisée par les soulèvements, semble plus accessible. Le plus souvent les flancs sont arides, malgré la bonne volonté des pins qui couvrent quelques cimes et se sont accrochés sur les autres, partout où ils ont pu trouver à glisser leurs racines. Il y aurait dans ce pays des excursions dignes de tenter l'audace de nos alpinistes. Quelle vue de ces sommets! Oui, parlons-en! J'ai précisément escaladé une de ces montagnes les moins élevées et j'écris ces notes, abrité contre un bouquet de sapins. A mes pieds coule le Bow, et, juste au-dessous de moi, il se jette d'une belle hauteur, dans son empressement à aller au-devant d'une jolie petite rivière, qui lui apporte tout ce qu'elle a. De tout cela, je ne vois rien. Le brouillard m'enveloppe, enveloppe la vallée, enveloppe tout depuis le matin: c'est pire qu'à Lyon. Le feu est dans les montagnes, et sa fumée nous arrive. Oh! le feu! Toujours le feu! Il y a un mois, il a brûlé deux ponts de chemin de fer et un train. Passer tout un jour dans la *boucanne*, quand il y aurait de si jolies excursions à faire! La boucanne nous est arrivée hier soir par un grand vent. Pendant la journée, j'avais pu me promener.

Banff est un pays charmant, mais ce n'est pas du tout le pittoresque qui l'a rendu célèbre; ce sont ses eaux, souveraines, à ce qu'il paraît, pour les rhumatismes et pour une autre maladie, qu'il n'est pas bienséant de nommer dans le monde et qui exerce de terribles ravages en Amérique. On m'avait trop vanté la beauté de

ces sources et, si je n'avais eu que cela à voir, j'aurais été volé, obligé que je suis de passer deux jours ici, faute de train le vendredi. Les principales sortent de terre à une température trop élevée pour être supportée; on les laisse donc courir quelque temps sur le sol avant de les recueillir dans un bassin, où quelques planches et troncs d'arbres sont disposés en côté des Ladies (hélas!) et côté des Gentlemen. Dans le fond de ce bassin, d'autres sources surgissent aussi à travers un gravier mobile. Il paraît que cela produit sur les baigneurs une impression étrange. Comme je n'ai pas besoin de leurs eaux, je me suis privé d'entrer dans la piscine avec tous ces contaminés. A quelques milles, dans une autre direction, se trouve un petit lac souterrain très curieux aussi. On y accède par une échelle verticale d'une trentaine de pieds et en se glissant par un trou, juste assez large pour le passage du corps. Les eaux de ce lac sont alcalines et sulfureuses également, mais moins chaudes; toute la grotte est parsemée de stalactiques. Du reste, une grande partie de la montagne n'est composée que de dépôts sulfureux. Autre phénomène extraordinaire : on découvre, m'a-t on dit, des pétrifications d'arbres presque jusqu'au sommet de ces montagnes.

Tout cela peut être intéressant; à mon avis, l'aspect original de cette ville d'eaux, avant l'arrivée de la civilisation, l'emporte sur tout le reste. Il se construit en ce moment un vaste hôtel en planches; l'année prochaine, on trouvera donc à se loger. Aujourd'hui, on campe dans le bois; sur une longueur de 6 kilomètres, à travers les arbres et au bord de la rivière, vous découvrez de petits groupes de tentes servant d'abris à une macédoine humaine, depuis les familles d'aspect honnête, jusqu'aux bandits de la pire espèce. Les uns font la cuisine en plein air, à côté de leur logis de toile; d'autres ont organisé des cambuses, même des salles de billard; les tentes de jeu ne sont pas rares et un homme prudent fait sagement de ne pas en approcher trop près. Les malles, dans les tentes ou en plein air, servent à la fois de sièges, de tables et d'armoires, quelquefois de lits pour les enfants. Par la fente qui sert de porte aux tentes, vous apercevez de tout, sans en excepter fusils et revolvers. Les fusils ne sont pas tous des armes de protection et, chaque matin, il se tue un grand nombre d'oies sauvages sur la rivière. Chacun vit ainsi à sa guise, sans souci de son voisin qui vit autrement, et ce campement, panaché à la manière bohémienne, serait digne d'inspirer le pinceau d'un peintre.

Je ne regrette donc pas les deux jours passés ici. Je repars cette nuit et il est probable que je ne m'arrêterai plus jusqu'au Pacifique. Cette partie du voyage est chère. Sous prétexte que les travaux ont englouti plus de millions qu'on ne pensait, en réalité parce que l'État lui a assuré le monopole, la Compagnie du chemin de fer fait payer des prix élevés et qui augmentent à mesure qu'on se rapproche de la Colombie. De Calgary à Port Moody, on vous prend 8 sous par mille, il y en a 630; de Calgary à Winpeg, 5 sous, il y a 840 milles; au delà, seulement 3 sous. Le prix des dépêches varie dans la même proportion. J'en ai envoyé une hier à Port-Moody, pour signaler un parapluie et une canne à pêche, oubliés sottement dans le train : 3 fr. 50 les dix mots.

La longue ligne, qui traverse le Dominion dans toute sa largeur d'un océan à l'autre, est connue sous le nom de Cipiar, traduction abrégée et usuelle de *Canadian pacific railway*. Les chemins de fer américains n'ont, en général, qu'une classe; car, je ne parle pas des sleeping-cars réservés aux émigrants ou à leurs assimilés. Il y a bien encore les pullman-cars, mais ces wagons ne constituent pas une classe spéciale. Tout voyageur de première classe peut y être admis en payant un supplément. Ce supplément est en moyenne de 2 à 3 dollars pour une nuit; le jour, on paie d'après la distance, à peu près le même prix.

Je ne suis pas aussi engoué que beaucoup d'autres des chemins de fer américains. Evidemment dans les pullman-cars, on est très bien couché la nuit; chacun a sa petite chambre, séparée de la voisine par des cloisons mobiles; le lit est bon, c'est parfait; mais parlons du simple voyageur de première classe. On fait grand bruit de ce qu'il a pour ses différents besoins de l'eau glacée et des appartements intimes. J'avoue que je n'ai jamais entendu personne se plaindre en France du manque de ce confortable et il est certain que l'état, plus que primitif, des gares le rend indispensable en Amérique. J'apprécie mieux les poêles pour l'hiver : il y en a deux par wagon. Dans ces immenses voitures à cinquante places ou davantage, vous êtes rarement tranquille : des enfants crient, des gens discutent ou se livrent aux épanchements d'une folle gaieté. On vous dit que le voyageur, qui a une crampe, peut se promener à son aise d'un bout à l'autre du train ; sans doute et de cette manière celui qui ne se promène pas est dérangé tout le jour et toute la nuit par ces allées et venues perpétuelles. Quand ce ne sont pas les

voyageurs, ce sont les employés du train ou un certain industriel, qui a pour mission de vous persécuter sans trêve ni repos, sous prétexte de vous rendre service, en vous offrant tantôt des fruits, tantôt des cigares, tantôt des livres. Chez nous, si vous êtes seul ou seulement quatre par compartiment, vous pouvez vous allonger et dormir. Essayez donc de vous étendre sur ces fauteuils à deux places d'Amérique! Les dossiers se rabattant indifféremment d'un côté ou de l'autre, quand il y a peu de monde, on peut se ménager quatre places c'est-à-dire deux fauteuils se faisant face; on est mieux, mais on est mal quand même. Ce que je loue sans réserve, ce sont les lavabos..., quand il y en a. Le monopole en est presque toujours réservé aux pullman. Aussi dirais-je volontiers : vivent les pullman! Là il y a un salon-fumoir, un cabinet de toilette pour les dames, un autre pour les gentlemen. Le soir la partie supérieure du wagon se rabat et forme le deuxième étage des lits, pendant que l'étage inférieur est formé par le déploiement des fauteuils; entre chaque lit se glisse une cloison; par-devant se boutonne un rideau; chacun est chez soi et a sa petite fenêtre, munie de deux châssis vitrés pour mieux garantir du froid, d'un châssis volet et d'un rideau pour tamiser ou éteindre la lumière. A l'heure du lever, tout rentre promptement dans l'ordre; à celle des repas on vous appelle dans le dining-car, superbe restaurant, doré sur toutes les moulures, où un excellent dîner vous est servi pour 3 fr. 75, moins cher que dans un restaurant quelconque. On est tenté de s'écrier avec les enfants de l'Amérique : Vive la richesse! Tout pour l'or. Ce que je ne pardonne pas non plus aux chemins de fer, c'est qu'on ne crie jamais le nom des gares; il faut rester sur le qui-vive. On se garderait bien aussi de vous prévenir que le train va partir; l'heure arrivée, tant pis pour celui qui n'aura pas réintégré son domicile ou qui ne sera pas assez leste pour grimper pendant la marche.

Mon train ne part qu'à trois heures du matin, mais la gare est loin, j'ai cru prudent de venir m'installer dans ma couverture pour l'attendre à la baraque de la station. Une douzaine d'ouvriers sont là, leur journée terminée. Un pari s'engage à mon sujet, les uns soutenant que je suis Français, les autres affirmant (*infandum!*) mon origine allemande. On m'envoie donc une députation pour savoir ma nationalité, puis hourra général des gagnants, les plus nombreux heureusement. On avait parié de la bière, une petite bière particulière au pays et faite sans un grain d'orge, pour obéir

à la loi. Il m'a fallu, bon gré mal gré, aller boire avec ces braves gens. Je ne me suis fait prier d'ailleurs que pour la forme, car leur bonne humeur et leur bonne camaraderie me faisaient plaisir.

Une histoire de sauvage, en attendant le train, pas très fraîche, pas trop vieille non plus. Mgr Grandin rentrait à sa résidence de Saint-Albert. « Le frère Michel? demande-t-il, à peine arrivé. » On ne l'avait pas vu. « Ah! mon Dieu! Il est parti quinze jours avant moi. » Le lendemain voici venir deux sauvages. Même question. Ils ont, en effet, voyagé avec le frère, une jeune Indienne et un Indien, leur guide, pendant quelques étapes; puis la tourmente les a surpris, ils ont rebroussé chemin jusqu'à un poste de la baie d'Hudson et conseillé au frère d'en faire autant. « Non, répondit le frère, Monseigneur m'a donné une mission, il compte sur moi, je veux que tout soit fait à son arrivé. » — « Du point où nous avons quitté le frère, ajoutent les Indiens, il n'y avait que huit jours de marche jusqu'à la résidence, mais les voyageurs étaient à court de vivres et nous n'en avions pas assez nous-mêmes pour leur en donner. Or, à trois jours de marche d'ici, nous avons trouvé cette hache et cette couverture; c'est celle du frère, il doit être mort. » Aussitôt Monseigneur organise une expédition d'Indiens; elle revient épouvantée, disant que le cadavre est au bord d'un lac, mais que les bêtes, sans doute, l'ont déjà aux trois quarts dévoré! Envoi d'une deuxième caravane, en canot cette fois, avec un cercueil et sous la direction d'un père. S'il ramène le corps, au retour il se lèvera et agitera son mouchoir. Quand la barque est signalée, le père est debout, son mouchoir à la main, les cloches se mettent à sonner. « Eh bien! vous ramenez le corps? — Les os, oui; le corps! ils l'ont mangé! » En effet, il ne restait que les os à demi grillés et une épaule entière manquait. Le guide et l'Indienne avaient consommé une partie de leur compagnon et emporté le reste comme provisions de route. En suivant leur trace dans la neige, on retrouva l'emplacement d'un feu et les os du dernier festin. Plus loin, la jeune fille avait subi à son tour le sort du pauvre frère Oblat. Quant au guide, jamais on n'eut de ses nouvelles et on suppose que, n'osant plus se présenter nulle part, il a fini par mourir de misère.

L'homme est un composé d'un corps et d'une âme, mais il arrive des circonstances où la volonté du corps a seule la parole. La famine est une affreuse conseillère. Un père, un saint mission-

naire, qui avait passé par cette épreuve, racontait : « Nous avions avec nous une femme malade; je me disais en la regardant : si elle meurt, on ne l'enterrera pas. Cela me fait horreur aujourd'hui; en ce temps-là, j'en aurais pris ma part. »

New Westminster, 24 août.

Que Dieu a fait de belles choses dans ce pays! Les tableaux se succèdent si rapides et si variés, que je crois être le jouet de quelque rêve. De temps en temps, je suis obligé de me secouer pour prendre le sentiment de la réalité. Mais aussi, s'il est vrai que l'admiration se nourrisse de contrastes, je suis excusable d'avoir l'esprit un peu troublé par la fantasmagorie de tous ces changements de décors.

Ah! le bon Dieu a taillé en grand par ici! Après une plaine, qui dure 400 lieues, une chaîne de montagnes, que le chemin de fer met 36 heures à traverser dans sa largeur seulement, et en ne s'arrêtant que pour prendre de l'eau. Poussez les unes contre les autres toutes les chaînes d'Europe; serrez-les bien pour qu'il n'y ait plus de place, au fond des vallées, que pour les torrents et les fleuves, pour que les collines chevauchent par-dessus les collines, jusqu'à la hauteur des neiges; semez à profusion les grands glaciers sur les cimes et couvrez le reste de ce chaos des plus gigantesques forêts qu'il y ait au monde; vous aurez encore une idée imparfaite de ces montagnes, qui gardent assez de neiges pour alimenter, après trois mois de sécheresse, des cours d'eau aussi larges que nos plus grands fleuves, et dont les bois, flambant par places, peuvent, pendant des années, changer l'atmosphère du ciel sur une étendue de 600 kilomètres. Car, et c'est la désolation du voyageur, une brume uniforme, due aux incendies, est répandue dans l'air et laisse deviner, plutôt que voir les plus hauts sommets, tantôt écrêtés en dents de scie, tantôt allongés en aiguilles ou arrondis en dômes. L'œil, fatigué de percer ce brouillard, se reporte au premier plan et le spectacle qu'il découvre est à faire frémir. Pendant une grande partie du trajet, le chemin, taillé en corniche, domine de quelques centaines de pieds un torrent, dans lequel, l'ébranlement de notre marche fait rouler des pierres de talus. Du côté de la montagne, le danger est manifeste; au moindre éboulement, à la moindre avalanche, on serait enseveli, écrasé. Ces accidents se sont

déjà produits, heureusement aux heures où ne passait pas le train quotidien. Aussi la voie n'est-elle pas terminée; on s'est hâté de la livrer à la circulation, mais des centaines d'ouvriers y travaillent encore. Le plus grand ouvrage consiste à construire des pare-avalanches. En certains endroits, ces abris sont de véritables gaînes, formées de poutres, sous lesquelles le train s'engage; d'autres fois, ce sont deux murailles, faites en charpente, du côté de la montagne, espacées de 6 à 7 mètres et reliées entre elles par des poutres; le milieu est comblé par des blocs de rochers. Je suis fort tenté de croire que, de toutes les entreprises que le génie humain ait osées, celle du chemin de fer canadien des Montagnes rocheuses, est la plus étonnante. La vue est d'autant plus frappée que, pour éviter les tunnels, il a fallu faire décrire à la voie les figures les plus capricieuses; il n'est pas rare de voir le chemin, après un long détour, revenir au point de départ en marchant dans une direction contraire, pour s'enfoncer dans une crevasse, qu'on ne soupçonnait pas. Pour exécuter ces tours de force, il faut des ponts et des ponts. Je ne sais combien de centaines on en pourrait compter; heureusement, le bois est partout sur place. Il a fallu aussi se résigner à subir de fortes pentes: il y en a de 4 et demi pour 100. De pareilles pentes ont demandé des locomotives spéciales; celles qui passent les montagnes, pèsent 90 tonnes au lieu de 30, poids normal des autres locomotives. Pour supporter une pareille charge, on a dû également inventer des rails particuliers; tout s'enchaîne. Enfin, prévoyant le cas où le mécanicien serait impuissant à maîtriser la marche du train, on a disposé quelques voies de dégagement, filant à contre-pente sur le flanc de la montagne : l'aiguille est constamment placée, de manière à ouvrir cette voie dans laquelle le train s'engage de lui-même, s'il n'est maîtrisé. Dans ces endroits, on ralentit pour permettre l'aiguillage. Bref, tout cela n'est pas rassurant, surtout quand on sait avec quelle hâte tout américaine la ligne a été bâclée; la voie repose parfois simplement sur les souches des arbres abattus; il est vrai qu'on travaille à consolider ce provisoire.

Prenez une carte, je vais vous indiquer les principaux cours d'eau que suit le chemin de fer et vous comprendrez suffisamment le tracé. Remontez d'abord le Bowriver aussi loin que vous pourrez; de là, il vous sera facile de sauter dans le ravin du *Kicking horse* ou Cheval-qui-rue. Pour le chemin de fer, cela a dû être moins aisé et je suis encore à me demander par quel tour de force a pu s'effectuer, sans

tunnel, ce passage. Quoi qu'il en soit, nous y voilà et je vous assure que le Cheval-qui-rue mérite son nom. Ces gorges sont parmi les plus remarquables qui existent. Nous suivons longtemps ce cours d'eau fougueux, incapables cependant de l'accompagner dans tous ses caprices; mais, après chaque séparation, nous le retrouvons grossi et plus calme, jusqu'à ce qu'il devienne un grand fleuve majestueux. Au tour de la Colombie, maintenant, à avoir notre visite. Tous ces beaux fleuves, roulant leurs eaux à travers des îles de sapins dès que la largeur d'une vallée leur permet de s'étendre, paraissent, des hauteurs où nous les voyons, comme plusieurs fleuves, s'en allant de compagnie. Vers le soir seulement, nous atteignons les rives du Thomson, large comme un bras de mer. A certain moment, son autre bord nous apparaît à la lueur d'un incendie, qui dévore toute une vallée; le ciel en est illuminé comme par une aurore boréale. Puis la nuit tombe, à mon grand regret. Quoique je ne me sois pas déshabillé depuis trois jours et que je n'aie guère dormi, je voudrais disposer de la puissance de Josué.

Au réveil, nous suivons le cours du Fraser. Etroitement serré d'abord entre des Montagnes rocheuses, à la cime desquelles brillent toujours les glaciers, il écume, se fâche et se précipite à la façon des torrents; mais, dès qu'il a l'espace qui lui convient, il devient le plus magnifique des fleuves. Ce matin, plus apparence de fumée ni de brouillards, et nous pouvons admirer à notre aise.

A une faible distance de la mer, nous quittons le Fraser, à l'embouchure duquel nous trouverions New Westminster, et nous entrons dans la baie de Port Moody, terminus actuel de la ligne. De l'autre côté de la baie, les montagnes, developpées en demi-cercle, viennent baigner dans ses eaux les derniers gradins de leur amphithéâtre; on ne peut rien imaginer de plus beau.

Je me sépare de mes compagnons de route; l'un d'eux, reporter d'un grand journal, nous avait bien divertis. Il faisait le voyage pour composer une description enthousiaste et se livrait à tout le feu de l'inspiration, les yeux beaucoup plus souvent fixés sur le plafond du wagon que sur le paysage, se précipitant sur son calepin, quand il avait trouvé une belle phrase, puis allant déclamer son œuvre et demander des conseils et surtout des éloges. Il était venu s'asseoir en face de moi, à mon tour, et m'avait lu une longue tirade, que j'avais paru écouter avec intérêt. A la fin, il tendit le menton et

m'interrogea des yeux. « I do not understand english », lui dis-je. Le pauvre homme s'en alla tout mystifié.

Un autre, un Anglais, voyageant avec sa femme et ses deux petits enfants, m'a pris en amitié. Il en est à son septième jour de voyage et, comme je lui exprime ma pitié pour sa jeune compagne : « Ah! no, milady point fatiguée à tout. » Je n'en suis pas étonné, du reste; cette famille voyage avec autant de confortable que de sans gêne, encombrant plus des deux tiers de l'immense wagon avec ses bagages; elle a jusqu'à des matelas, dont elle fait de véritables lits le soir. Je les retrouve le matin, monsieur, confectionnant le chocolat sur des lampes à esprit-de-vin; madame, suivant la mode anglaise, baignant ses chérubins dans un immense *tub*. En bon Anglais, sir James exècre Russes et Yankees. Selon lui, c'est une infamie d'avoir vendu l'Amérique russe aux Etats-Unis; elle devait revenir de droit à l'Angleterre. Comme les radis du commis voyageur, pensais-je en moi-même. Il les prenait tous; quelqu'un lui dit : « Mais, nous les aimons aussi les radis. — Oh! pas tant que moi, Monsieur. » Mon sympathique insulaire me confie aussi que la France aura, sans doute, de grosses difficultés avec la Maison Blanche, lorsqu'elle aura achevé la grande œuvre du percement de Panama. « Alors, voyez-vous, il faudra que la France trouve le moyen de s'entendre avec l'Angleterre; à deux, elles auront raison de l'Amérique. » Ah! vieux serpent britannique, tu montres le bout de la queue. M. de Lesseps, à l'entendre, est le plus grand homme des temps modernes, bien plus grand que Napoléon Ier! Je le crois; Napoléon a mis son pays à deux doigts de la mort, tandis que le canal de Suez a triplé sa puissance. Les Chinois lui touchent le cœur. « Ne regardez pas ceux-là, me dit-il, quand nous apercevons un campement d'hommes jaunes, ils sont misérables; ils ne ressemblent pas aux vrais Chinois. Le peuple chinois est un grand peuple, qui aidera l'Angleterre à écraser la Russie. » S'il fait cela, après avoir été abruti et corrompu par l'opium anglais, il fera preuve de charité chrétienne.

Port Moody n'est rien, un hameau de trois ou quatre maisons; en arrivant, je passe sur le bateau, qui attend les voyageurs et les conduit à Vancouver ou à Victoria. Je débarque à Vancouver. Cette ville, il y a six mois, n'était pas beaucoup plus importante que Port Moody. Un jour, on apprend que le chemin de fer va être poussé jusque-là; deux mois après, on y comptait plusieurs milliers

de personnes. Chacun se taillait à la hâte un lot dans la forêt, et ce n'était pas chose aisée; le feu seul était capable de faire place nette. L'incendie était donc en permanence; mais il arriva que le 15 juin dernier, un vent violent chassa les flammes sur la ville. Ce fut l'affaire de trois quarts d'heure. Il ne restait plus rien; vingt-deux personnes étaient grillées et le reste n'avait pas eu le temps de sauver une chemise. Si le vent s'était élevé pendant la nuit, toute la population périssait.

Alors on s'est dit, comme à Chicago, après le désastre : le feu nous a donné une leçon, profitons-en. Nous avions commencé sur un plan mesquin; cette fois faisons grand et digne de notre avenir. Et ils sont en train de faire grand, en effet. Arpenteurs, charpentiers, tout le monde s'y est mis. A la fois, on a entrepris les maisons, les docks, les quais; il y a six mois, on n'aurait pas trouvé à s'abriter sous des planches; maintenant, il y trois ou quatre cents maisons et plusieurs hôtels; le prix des terrains monte comme une marée; un lot de 25 pieds sur 90, ne se marchande pas à 2000 piastres. Tous les jours, il arrive de Londres ou de New-York des dépêches de capitalistes donnant l'ordre de bâtir quelque chose de colossal. La fièvre les tient. La fièvre et aussi le délire, pensez-vous? Peut-être vous trompez-vous, et Vancouver est-il destiné à devenir plus important que San-Franscisco. Cette rade, aux rives féeriques, au bord de laquelle se construit la ville, s'enfonce dans les terres au-delà de Port Moody, à 14 ou 16 milles; pour arriver à la mer, il y a, de l'autre côté, une distance de 10 à 12 milles. La rade a donc une longueur totale de 26 milles environ, 40 kilomètres. Elle est partout assez profonde pour les navires du plus fort tonnage et son entrée, large et facile, est encore protégée contre les tempêtes par la grande île. Voyez quelle admirable port et quelle longueur de quais! Ce n'est pas tout; Vancouver est une presqu'île, c'est-à-dire qu'elle est doublée par une seconde baie, moins grande, il est vrai, mais respectable, avec ses 10 à 12 milles. La navigation ne peut donc pas trouver de meilleur refuge ni plus de facilités; reste à l'attirer par l'appât du commerce. C'est ce que fera, dans peu de semaines, le Cipiar. Les habitants ne mettent pas en doute que leur nouveau chemin de fer va soutirer à son profit la plus grosse part du trafic de l'Asie et de l'Océanie, et que les paquebots vont leur arriver en foule. Je le leur souhaite de tout mon cœur; pourtant, je pense que, pour obtenir ce résultat, il serait prudent au Cipiar de réduire ses

tarifs. Ils sont si chers, qu'on ne lui confie les marchandises que contraint par la nécessité, et je me suis laissé conter la bonne histoire de certaines gens faisant venir leurs vêtements par pièces décousues, de façon à avoir des paquets assez petits pour être confiés à la poste. L'entreprise du Pacifique canadien restera la gloire de sir John Mac Donald; lui seul a conduit les négociations et a imposé sa volonté à ses collègues plus timides et épouvantés. J'éprouve toujours une grande répugnance à aborder les questions d'histoire pure, parce qu'on les trouve rabâchées dans tous les livres. Je vous rappelle seulement que la construction du chemin de fer était la principale condition mise par la Colombie à son adhésion à la confédération du Dominion.

La Colombie est, avant tout, un pays de forêts; elle est couverte d'arbres gigantesques. Si le feu a fait de grands ravages, si de nombreuses bandes noires marquent son passage, avant de tout dévorer il a fort à faire, d'autant que les places brûlées se repeupleront. Ces forêts sont un fouillis tellement inextricable, que les ouvriers, travaillant le long de la voie à scier des planches et équarrir des poutres, sont obligés de brûler toute la lisière, pour se donner un peu d'air et se débarrasser du bois inutile. Que faire de tous ces géants aux troncs creux et pourris? On y met le feu. C'est par milliers qu'on voit couchées à terre leurs longues cheminées noircies, par milliers aussi d'énormes souches debout, supportant des aiguilles à demi consumées. Comment tirer parti, d'ailleurs, de ces grands arbres, lors même qu'ils sont sains? Naturellement, en chemin de fer, je n'ai pu faire que des observations plus ou moins entachées d'erreur; je n'en parle pas. A Vancouver, c'est autre chose : je me suis promené, le mètre à la main et j'ai mesuré. Les observations sont faciles, surtout sur les terrains déblayés où ne demeurent que les souches. Or, les troncs de 6 à 7 mètres de tour, mesurés à $1^{m},50$ du sol, sont tellement nombreux, qu'on ne les regarde même pas. On ne fait pas 30 mètres sans en trouver un. L'arbre ne commence à frapper la vue qu'à partir de $8^{m},50$ ou 9 mètres. J'en ai mesuré un de $10^{m},70$, un de 12 mètres et quelques centimètres, un enfin de $13^{m},55$, le plus gros. Ces colosses sont des pins, des sapins, des cèdres. Le bois est dur et lourd comme du chêne. Vous pensez bien que les bûcherons n'ont aucun moyen de manier de pareilles masses; on se résigne à les brûler et, de leurs débris, on fait du bois de chauffage. Voulez-vous une idée

des prix du bois ouvré? Les 1000 pieds carrés de planches de cèdre rabottées et bouvetées se vendent 15 piastres, soit de 75 à 78 francs; non rabottées, de 8 à 10 piastres. L'épaisseur est de 1 pouce.

Pour avoir produit une semblable végétation, quel suc particulier, quelle richesse, quelle épaisseur d'humus doit posséder le sol? Je n'y comprends rien; le sol paraît maigre dans les bas; sur les montagnes il n'est que graviers, accumulés par les formidables cataclysmes des premiers âges.

Je me figurais que la culture et l'élevage avaient un champ illimité dans ce pays de Colombie, trois fois plus grand que la France. Erreur. Les vallées n'existent le plus souvent que pour le passage des eaux, et les montagnes vont jusqu'à la mer; la forêt, d'ailleurs, est partout. Dans les rares endroits où la terre est bonne, la place est prise, et on me dit que, pour les pâturages, il en est de même. Je n'ai pas eu la chance d'en voir, car nous avons traversé pendant la nuit la contrée où on les trouve, Kamloops, sur la rivière Thomson. J'avais le dessein de m'y arrêter et je regrette de ne l'avoir pas fait. J'ai vu en revanche un troupeau de bœufs, conduit par ses cowboys; il n'est pas possible d'imaginer des animaux plus farouches.

La Colombie renferme d'autres richesses pour le malheur de ses habitants. Les mines d'or ont été exploitées avec fureur et elles le sont encore, quoique les bénéfices soient forts réduits. Tout le cours du Fraser est aurifère, mais le district de Caribou a eu, dit-on, les gisements les plus riches du monde entier. Il n'était pas besoin de creuser profond pour trouver les pépites et on les recueillait par gros morceaux. Certains mineurs en avaient des monceaux, mais quelle vie! Le Caribou est à 600 milles, 950 kilomètres, d'ici. Dans le temps des grandes fouilles, pas de chemins, à peine des sentiers. Une livre de farine coûtait 1 piastre; on a vu un paquet de chandelles se vendre 16 piastres! Et le jeu, les orgies, les coups de revolver; nous n'en dirons rien.

Aujourd'hui, la richesse du Caribou est médiocre; quant aux sables du Fraser, les blancs les ont abandonnés depuis longtemps aux Chinois. Ces derniers ont de petits camps de tentes, dressés le long du fleuve. Personne ne sait ce qu'ils font, ni ce qu'ils gagnent. Puisqu'ils restent là, c'est qu'ils y trouvent profit; mais le Chinois ne parle pas de ses affaires. Quand sa boule d'amalgame est assez riche, il fait évaporer le mercure sur une pelle rougie et cache l'or.

On ne voit sa couleur que lorsqu'il a besoin de faire de l'argent pour acheter du riz, sa frugale et habituelle nourriture, ici comme en Chine. L'or, traité au mercure, se vend 15 piastres l'once; celui du Caribou, en pépites, 17 piastres. Il paraît qu'on a découvert depuis peu, à *Big Bing* et *Cootony*, districts à cheval sur la frontière américaine, d'autres régions aurifères; déjà la spéculation s'en est emparée, des compagnies se forment, des chemins de fer vont se créer. Ah! l'or est le dieu de l'Amérique. Pour en gagner, il n'y a quoi que ce soit qu'on ne fasse. Je connais des jeunes gens de familles distinguées et riches à millions, qui font les métiers les plus vils, sans croire déroger; j'en ai vu un cowboy, un autre charretier, un autre peintre plâtrier... Puis, quand ils ont quelques milliers de piastres, ils se dépouillent des guenilles dont ils sont couverts, et alors, il n'y a pas de fantaisie folle dont ils ne se passent la joie. Quand la dernière piastre est mangée, ils reprennent un métier quelconque. A Banff, un d'eux, couvert de haillons sordides, m'apprenait, à ma stupéfaction, qu'il était le descendant d'un des premiers gouverneurs du Canada et que sa famille occupait une grande position. Il me demanda la permission de venir me voir en France dans un voyage prochain et, comme je jetais un regard d'angoisse sur ses loques : « Oh! me dit-il, soyez sans crainte; je sais me mettre fort bien et personne ne m'apprendra les bonnes manières. »

A propos de mines, depuis que les Yankees ont acheté l'Alaska, ce pays commence à se transformer et à s'ouvrir à la civilisation; on m'a dit que ses mines d'argent produisent beaucoup. L'archevêque de Victoria y est en tournée épiscopale pour un an ou quinze mois. Il est probable qu'on ne verrait plus aujourd'hui la curieuse Odyssée de certain missionnaire, envoyé par Mgr Clut chez les Esquimaux. Le P. Lecorre, breton, avait passé tout l'hiver avec eux; l'été venu, il voulut s'en aller, mais son guide était mort et personne ne se chargea de le reconduire à Good hope. La belle saison touchait à sa fin, le Père se désespérait, lorsque la Providence envoya un bâtiment américain au détroit de Behring. Le capitaine eut pitié de lui et le ramena à San-Francisco gratis, car le Père n'avait pas d'argent. A San-Francisco, que devenir? Un bateau de commerce appareillait pour Liverpool et se chargea encore de lui pour l'amour de Dieu. A Liverpool, il est reçu dans une maison de son ordre; il prend ce qui lui nécessaire pour passer dans sa famille,

en France, et là il remplit sa bourse et se met en état de rejoindre son évêque par Québec, Winipeg, Athabasca, etc. Ainsi fit-il un tour du monde, traversa-t-il deux fois l'équateur, et mit-il dix-huit mois pour aller de l'Alaska au Makensie, deux points voisins du pôle Nord qui semblent se toucher sur la carte.

Si la Colombie a de l'or, elle a mieux : des mines de charbon en abondance. A Victoria, on l'exploite; à Vancouver, on le trouve en creusant les puits; il est presque à fleur de terre. J'en ai vu une belle veine dans une tranchée. L'existence du charbon est connue depuis longtemps, ainsi qu'en fait foi le premier nom de *Coal harbour*, donné jadis à la baie de Port Moody. Les couches de grès, qui couvrent le charbon, sont de même nature que celles des mines de Saint-Etienne, avec cette différence que celui de la Loire est dur, tandis que celui de Vancouver s'émiette à la main. Les Montagnes rocheuses ont aussi du charbon; les travaux du chemin de fer en ont mis à jour.

Vous parlerai-je aussi de la pêche? Un saumon de belle taille coûte 10 sous. Si vous fournissez aux Indiens un baril et du sel, ils vous le rendront plein de saumons salés pour une piastre. Je ne me hasarderai pas à vous raconter ce que m'ont dit les gens les plus sérieux de l'encombrement des passes, au moment du passage des saumons; vous diriez : A beau mentir qui vient de loin. Ce qui est certain, c'est que les sauvages font sécher tout le poisson qui leur est nécessaire, que l'on expédie par bateaux et chemin de fer tout ce qu'on peut vendre, et qu'il faut encore rejeter à la rivière une partie de la pêche.

Décidément, ce pays serait un pays de Cocagne, s'il y pleuvait moins. L'humidité! voilà l'ennemi. Tout le monde a des rhumatismes; on m'assure qu'il pleut pendant des mois entiers sans discontinuer. Le fait est que, aujourd'hui, j'ai un échantillon.

Les Indiens de la Colombie ne ressemblent en rien à ceux qui vivent à l'est des montagnes. Ils sont au physique tout aussi laids, mais il n'y a que du bien à dire d'eux pour le reste. Ce ne sont pas seulement les missionnaires qui vantent leur piété, leurs mœurs, la tenue de leurs églises, la propreté de leurs villages; les entrepreneurs les préfèrent aux blancs pour le travail, et ils en embauchent le plus qu'ils peuvent. Un sauvage se contentera d'une piastre par jour, quand un blanc en voudra 3; le blanc se grisera, sera insolent et partira d'un coup de tête; le peau-rouge, jamais.

Pourtant, ce n'est pas le sauvage qui fait au blanc la plus redoutable concurrence. Le Chinois, peu à peu, envahit le pays, se faufile partout sans bruit et un jour, si l'on n'y met bon ordre, il sera le maître. Le blanc le déteste d'instinct et aussi parce qu'il draine l'argent, ne dépensant que le strict nécessaire et envoyant toutes ses économies à sa famille; ce qui n'empêche pas qu'on se sert de lui, parce qu'on est mieux servi et à meilleur marché. S'il n'était pas voleur et malpropre, le Chinois serait un domestique incomparable.

En fait de bon marché, j'ai eu une forte tentation d'acheter des fourrures aux sauvages. Sans l'ennui de traîner des *impedimenta* à ma suite et de m'exposer aux chicanes des douanes, je me serais passé ce petit plaisir. On a une jolie peau d'ours noir pour 20 à 30 francs; une peau de renard noir, quand on a la chance d'en rencontrer une, se vend de 200 à 250 francs, la même qui, dans le bas Canada, coûte 500 francs. Le renard noir est la plus estimée de toutes les fourrures et il est extrêmement rare.

Hier matin lundi, je me suis levé de bonne heure et j'ai déjeuné à la hâte; j'avais mon idée. Je voulais faire connaissance avec les mystérieuses profondeurs des forêts colombiennes. J'ai traversé rapidement la zone brûlée et je me suis enfoncé dans le grand bois, suivant d'abord une piste d'Indien ou d'ours, que je perdis bientôt. Ou ne marche pas facilement dans la forêt; chaque pas demande des précautions infinies. Imaginez un de ces grands arbres de 7 à 8 mètres de tour étendu à terre (il y en a de tous les côtés); placez quelques autres troncs plus petits en travers; tous ces débris sont recouverts d'un épais tapis de mousse et vous vous aventurez sur ces sentiers; mais au-dessous, il y a des cavernes, et de grandes fougères, d'espèces diverses, masquent les orifices. Il s'agit d'avoir bon pied, bon œil et de se rappeler ce qu'on a pu savoir de gymnastique. On avance ainsi, tantôt disparaissant à travers les fougères, tantôt rompant sous des troncs d'arbres qu'on ne peut escalader. Quand on peut suivre un de ces ponts naturels pendant 50 ou 60 mètres, on s'estime content. Au-dessus de la tête, de longues barbes de lichen pendent des branches mortes; quelques-unes de celles-ci se sont accrochées en tombant et sont restées suspendues; elles forment des voûtes auxquelles sont attachées, comme des stalactiques, de grandes franges vertes. La matinée était brumeuse au dehors; dans le bois, c'était presque la nuit, et

on ne voyait le jour que par petites éclaircies, à travers les hautes cimes et les piles superbes des colosses, brisés par la foudre ou par le vent. Je remarque en effet avec tristesse que presque tous les plus gros arbres ont eu des malheurs : les uns sont morts; les autres, cassés en deux, n'ont plus qu'un toupet de verdure. J'éprouvais une singulière jouissance à me laisser pénétrer par les impressions auxquelles on ne peut échapper au milieu de cette nature grandiose et sauvage. Je me faufilais à travers ces fourrés et je me traçais un sillon, comme fait l'Indien. Il y avait 1 heure et demie que je me livrais à ce plaisir et j'étais déjà assez loin, quoiqu'on n'aille pas vite. Tout à coup, une pensée me traversa l'esprit : si j'étais égaré par hasard! Et cette seule pensée me fit perler la sueur au front. Un gros oiseau, que j'avais dérangé, me poursuivait de son cri moqueur : Ah! Ah! Ah! et il me semblait l'entendre dire : Tu es bien perdu, va! — Allons donc, imbécile, aurais-tu peur? me dis-je. Et pour bien me prouver le contraire, je me remis à marcher dans la même direction pendant un quart d'heure; mais c'était comme le cheval effrayé obéit à une voix connue, bien que ses narines frémissent et que son poil écume. Je retournai enfin, et le chemin du retour me parut interminable. Il me semblait bien que je suivais la bonne direction, cependant je ne pouvais me débarrasser de quelques doutes, car je m'étais écarté bien des fois pour mesurer des arbres ou tourner des passages impraticables. Vraiment, quand j'entendis le bruit mat de la hache des bûcherons, occupés à la lisière de la forêt, ce son me parut singulièrement harmonieux et, chose bizarre, je fut pris aussitôt de l'envie de chanter quelque chose de brave. Ça ne m'était pas venu tout à l'heure, pourtant! C'est ainsi que nos braillards hurlent : « Mourir pour la patrie, etc. », lorsqu'ils sortent du cabaret ou qu'ils entendent passer une fanfare guerrière et prennent mal au ventre, dès que les obus commencent à ronfler. L'homme est un drôle d'assemblage.

On m'a dit que j'avais fait une folie. Il y a toujours des gens prudents pour tout blâmer; ceux-là font bien de rester chez eux.

J'écris à bâtons rompus. Je reviens aux saumons, ou plutôt à la pêche. Avez-vous vu des esturgeons? Ce poisson est un des produits importants du pays. On en prend qui pèsent 1000 ou 1200 livres. Si ce n'est pas vrai, les coupables sont des gens considérables, je m'en lave les mains. Les petits esturgeons sont un mets estimé, les gros se font saler et ont un goût de porc. L'hiver dernier, le

vieux et excellent P. Baude arrive à New Westminster un jour maigre, on lui sert de l'esturgeon salé, il le prend pour du lard et il est saisi de pitié. Faut-il que ces malheureux soient pauvres, se disait-il, pour ne pas même pouvoir acheter du poisson, dans un pays où la pêche est abondante.

Je voyais ce même Père jeter des regards indignés sur des femmes indiennes. Les tribus sont bonnes et les missionnaires veillent avec un soin jaloux sur leur troupeau ; dès qu'ils aperçoivent un chapeau sur la tête d'une femme sauvage, vite 10 ou 20 francs d'amende et une réprimande publique; pas moins. Il n'y fait pas bon. C'est que le chapeau, ici, remplace la ceinture dorée du moyen âge.

Hier soir, j'ai passé mon gîte de Vancouver à New Westminster; 20 kilomètres à faire à travers la forêt. Lorsque quelque chose me transporte et que j'en suis réduit à l'admirer seul, sans pouvoir communiquer mes impressions, je suis en quelque sorte malheureux. Je l'ai été en traversant la forèt, surtout en arrivant à New Westminster. La ville, gracieuse, est bâtie sur les pentes de la rive droite du Fraser. Sur le fleuve, large et paisible comme un lac, glissent une multitude de pirogues indiennes, creusées dans des troncs de cèdres. Quelques-unes de ces embarcations tiennent de vingt à trente personnes et osent s'aventurer en pleine mer. Du côté de l'Océan, de grandes îles touffues cachent le large. En face, on a une rive basse, ornée de ce beau désordre de la nature vierge, que l'art n'imitera jamais. A côté des grands arbres vigoureux, dont les pieds se perdent dans l'ombre, des tiges sèches baignent dans l'eau et sont amarrées par les lianes; ici, un bosquet hardi ; là, une clairière et ses broussailles; par-dessus ce premier plan, les hautes têtes de la forêt. A la lecture vous n'êtes pas ému, parce que ma plume est inhabile, mais venez voir! Moi, je suis en extase. Je retrouve à la fois tout ce que j'ai vu reproduit des côtes des Indes, de l'Amérique du Sud, de l'Océanie. Ah! combien il est incomplet l'homme incapable de dessiner d'après nature!

A New Westminster, je voulais rendre visite à Mgr Richard, coadjuteur de Mgr d'Herbaumez et originaire de Saint-Pal, village de la Haute-Loire, que je connais un peu. Il était parti le matin même dans un canot indien. A sa place, j'ai été reçu par Mgr d'Herbaumez et deux Pères français, charmants. L'un d'eux aujourd'hui m'a mené au pénitencier colombien. En vérité, si j'avais un mauvais

coup à faire, je viendrais le tenter ici. Il fait bon être scélérat en Colombie! A l'inverse du système européen, on s'efforce, non de châtier, mais de convertir à force de bons traitements. Ah! gredin, tu as abusé de mes bienfaits, attends un peu :

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler,

dit la société aux criminels. De fait, il n'y a pas d'existence comparable à la leur. Trois repas par jour, aussi variés qu'on peut l'imaginer. Jugez, du reste, par ceci : les criminels, non, disons les pensionnaires pour ne pas les blesser, ont du pain blanc frais à discrétion, mais on leur sert aussi du pain de seigle, à leur choix, pour ceux qui auraient besoin de rafraîchissants. Outre le poisson, les légumes, etc., ils ont par tête trois quarts de livre de viande par jour. Chacun a sa petite chambre avec livres, images, éponges, objets de toilette et jusqu'à une petite lampe, pour étudier le soir, s'il le désire. Pendant le jour on travaille, juste assez pour se distraire, et ces messieurs ont le choix de l'ouvrage qui leur plaît : jardinage, ateliers de chaussures, de confections, etc., etc. A vrai dire, ceux que j'ai vus occupés aux différents métiers, faisaient quelque chose; les autres, dehors, jouaient. Enfin, le comble, c'est qu'à leur départ on les habille d'excellents vêtements de beau drap et on leur donne de l'argent. Au fond, toute la peine consiste à être enfermé dans un beau parc assez mal clos et, pour les coupables des pires crimes, à porter un vêtement arlequin, blanc et noir par moitié. On m'affirme que ce système produit les plus heureux résultats. *Amen.* Je me suis permis d'indiquer au gouverneur une petite réforme qui serait un adoucissement désirable; je lui ai conseillé de supprimer les gardiens, d'ouvrir les portes et de ne garder ses pensionnaires que sur parole. Hé bien! que vous semble de ce pénitencier? Pour moi, malgré le succès obtenu ici, dont je ne doute pas, je ne suis pas curieux de voir adopter ce modèle en France.

Ce que je trouve de plus fort, c'est que les chers Frères, traités avec tant d'égards, sont des assassins, des bandits de la pire espèce, canaille pourrie de vices, et qu'à 2 kilomètres de là, les volereaux et autres petits gibiers de potence, sont enfermés et plus malmenés que chez nous. N'est-ce pas leur faire comprendre qu'ils sont des sots de n'en avoir pas fait davantage?

Aujourd'hui, le pénitencier donnait l'hospitalité à cent deux ou

trois coquins, la plupart recrutés dans les mines d'or. Toutes les peaux du monde sont représentées, cependant le jaune céleste est la couleur la plus à la mode. Pauvres Célestes! Quand on les coffre, on leur coupe la queue, leur plus bel ornement, cette longue tresse qui, déroulée les jours de fête, leur tombe jusqu'aux talons et qu'ils roulent en chignon sous leurs chapeaux pour le travail. Il n'est pas permis à une queue, qui se respecte, de s'arrêter à mi-jambe; mais les vers à soie travaillent pour plus d'une, et les Chinois, sortis du pénitencier, ont un moyen de se sauver du déshonneur.

Par deux fois, le gouvernement de la Colombie a voté l'expulsion des Chinois et, par deux fois, le gouvernement central a cassé le vote; de fait, il ne serait pas fort intelligent de les flanquer à la porte, au moment où on s'efforce d'accaparer le commerce de leur pays. Les Chinois sont en grande majorité à New Westminster; ils ont un quartier à eux aux bords du fleuve, quartier d'assez mauvais aspect et remarquablement sale, sur lequel flotte le grand dragon national. Dans les rues, pour un blanc on croise deux ou trois têtes jaunes et tous ces serins à œil oblique portent le même costume bleu, blouse flottante en drap à larges manches et escarpins à hautes semelles en bois ou en corde.

Dans une promenade j'ai visité une maison indienne; je vous assure que nous avons peu de paysans semblablement logés. Trois grandes chambres et une pièce commune contenaient trois ménages. La pièce commune était décorée, avec un certain luxe et quelque coquetterie, de bibelots, tableaux, statuettes; une machine à coudre du meilleur modèle occupait une fenêtre; le parquet, fort propre, devait être lavé au savon au moins une fois par semaine. Je crois que mon compagnon ne m'avait pas mené là au hasard, et il rayonnait en voyant ma surprise. Pour ménager son amour-propre, je me suis gardé de lui parler de certain fumet fade et musqué, particulier à la race, dont mes papilles nasales n'avaient pas su apprécier l'arome. Il aurait pu me répondre que notre race n'a rien à reprocher aux autres, et que les sauvages ont bien vite fait de signaler un blanc, qui s'est glissé parmi eux.

Je passe encore ici la journée de demain, fête de saint Louis. Après-demain matin, je me rendrai à Victoria, traversée de 5 à 7 heures, et samedi, je m'embarquerai pour San-Francisco. Il n'y a qu'un bateau, partant chaque samedi; je n'ai pas le choix. A la rigueur, je pourrais adopter un autre itinéraire : prendre la mer

jusqu'à l'embouchure de la Colombie, traverser la barre redoutée, qui ferme l'entrée du fleuve et me rendre à Portland, relié à San-Francisco par un chemin de fer. J'ai adopté l'autre route; je ne regrette que le fleuve Colombie et sa barre fameuse.

Queen of the pacific, 29 août.

J'étais loin de me douter, le matin du 25 août, que je passerais le soir de ce jour de fête dans un petit coin de la France, avec un beau bouquet en face de moi. Je dois ce plaisir à Mgr d'Herbaumez; ayant vu mon prénom sur ma carte, il m'a invité à souper avec lui et les Pères de la Mission. On n'a pas bu à la santé de la France, car la Mission est pauvre; personne n'a porté de toast, ni fait de belles phrases; on a causé simplement et, ce qu'on ne disait pas, chacun le sentait. Qui eût osé venir soutenir à ces cinq hommes que le cléricalisme était l'ennemi? A ceux qui, seuls aujourd'hui, font oublier à l'étranger les sentiments peu bienveillants que lui inspire le nom français? A quoi servirait de le taire? Serions-nous les seuls à l'ignorer, parce que nous sommes les plus intéressés à le savoir? Oui, hors de chez lui, un Français, aujourd'hui, ne peut pas entendre parler de son pays sans en être attristé. Heureusement on sait dans les contrées lointaines que, partout où brille une croix catholique, elle a été plantée par nos missionnaires, si bien que la définition : *Gesta Dei per Francos*, si elle ne s'applique plus à l'histoire du monde, est encore vraie pour l'histoire de l'Église en dehors de l'Europe. Cette supériorité fait oublier bien des griefs. Aussi, de quel respect sont entourés nos prêtres! Les protestants eux-mêmes ont plus d'égards pour eux que pour leurs ministres.

Mgr d'Herbaumez compte aller en France l'année prochaine; je pense qu'il va quêter. A mesure que la foi se répand dans les pays neufs, les ressources deviennent insuffisantes. Au nord de la Colombie se trouvent de vastes contrées, semées de lacs comme les Laurentides et où les missionnaires ne sont pas encore établis. Or, les sauvages, fort nombreux, reçoivent mais ne donnent guère; les blancs ne sont qu'une proportion faible et mal recrutée parmi les aventuriers de tous les pays. Monseigneur a donc ce que lui donne la Propagation de la Foi, 5000 piastres, je crois; le collège fait ses frais, guère plus; les religieuses se suffisent, voilà tout. Le gouver-

nement donne 500 piastres à l'aumônier qui dit la messe le dimanche au pénitencier et il va porter son traitement à 1000 piastres. Pour tout un diocèse, ce n'est pas beaucoup.

Jeudi matin, je monte sur le bateau qui doit me porter à Victoria. Ce petit steamer est mis en mouvement par une seule roue, placée à l'arrière, au lieu d'hélice; c'est une disposition que je n'avais pas vue encore. A peine partis, nous reprenons terre vers une fabrique de conserves, et nous perdons plus d'une heure à embarquer un millier de caisses de saumons; à côté, des montagnes de boîtes sont empilées sous un hangar et, dehors, un énorme monceau de rognures disperse en gerbes éclatantes les premiers rayons du soleil levant. Ce temps d'arrêt a permis à New Westminster de s'éveiller et de se dépouiller de son voile de brouillards; je salue, pour la dernière fois de ma vie probablement, cette ville coquette souriant à travers les fleurs et les vergers de sa colline et le modeste clocher, qui m'a rappelé à la fois les deux patries de saint Louis.

Nous descendons le delta compliqué du Fraser; une bande de cygnes sauvages nous laisse passer sans frayeur; de nombreuses pirogues indiennes déroulent leurs filets; nous arrivons à une ligne régulièrement tracée, qui sépare les eaux bleu clair du Fraser de celles plus foncées de la mer, comme si cette dernière repoussait le tribut du fleuve. Est-ce la mer? Non, c'est le détroit de Georgie, et rien ne donne moins l'idée de l'Océan. Jadis, les montagnes de Colombie se prolongeaient jusqu'à Vancouver et l'île faisait partie du continent. A la suite de quelque événement zoologique, la zone, comprise entre Vancouver et la côte, a été engloutie; aujourd'hui, ses sommets seuls émergent au-dessus des eaux et forment une multitude d'îles boisées de reliefs divers, au travers desquelles les navires circulent paisiblement. Le nôtre, pour nous laisser jouir à notre aise de la promenade, met toute la journée à parcourir les 120 kilomètres, qui séparent New Westminster de la baie de Victoria. Là, il nous débarque; nous sommes encore à 20 minutes de la ville, mais le port est médiocre, et puis, il faut bien que tout le monde gagne sa vie; une nuée de cochers attend sa proie.

L'île de Vancouver a environ 350 kilomètres de longueur sur 160 de large. Elle est dentelée de criques et de baies, couverte de bois et peu propre à la culture ou à l'élevage. Le sol maigre et sec ne nourrit qu'une dizaine de mille habitants en dehors de la ville. Il est surtout peuplé de gibier, et toutes les espèces abondent,

depuis la perdrix jusqu'au chevreuil et à l'ours. J'aurais volontiers fait un tour de chasse, mais l'ouverture n'a lieu que le 17 septembre et il y a 800 francs d'amende pour les délits.

La ville de Victoria a 10,000 habitants; elle est moins heureusement située que New Westminster, enfermée qu'elle est au fond d'une baie sans horizon, mais elle a aussi cet air propre et gai que donnent l'espace et la verdure. Les cottages en bois peint sont bien fleuris; au bout de chaque rue on aperçoit la forêt; c'est à la fois la ville et la campagne. Chaque soir, madame fait atteler, car on ne se promène jamais à pied, et conduit à la promenade son mari ou une amie, à moins qu'ils n'aillent ensemble au théâtre voir jouer *Monte Cristo*, que d'immenses affiches-réclames représentent se dégageant du sac dans lequel il a été précipité à la mer.

Je ne sais que dire du commerce de Victoria. Je n'ai vu que des marchands de vins et liqueurs partout. Je sais pourtant que l'île possède de riches mines de charbon; elles sont à 160 kilomètres de Victoria et un chemin de fer en construction en rendra bientôt l'exploitation facile. L'île exporte encore beaucoup de saumons; l'an dernier, Victoria en a fourni trois cent mille caisses; chaque caisse contient quarante-huit boîtes. Les marines étrangères viennent aussi chercher beaucoup de leurs mâts en Colombie, mais elles les prennent de préférence à Vancouver ou à New Westminster.

Victoria, comme ses sœurs, est envahie par les Chinois. Entre autres spécialités, les Célestes ont dans le nouveau monde celle du lavage et du repassage. Je les ai vus à l'œuvre, travaillant sur le devant de leurs boutiques ouvertes, leurs longues manches retroussées et la queue roulée en chignon, et c'est assez curieux pour être mentionné. Le Chinois qui repasse, a à côté de lui un confrère, qui lui prépare la besogne. Le linge est d'ordinaire trop sec et a besoin d'être humecté; le préparateur baisse le nez, comme une poule qui a soif, vers un bassin plein d'eau, aspire une bouchée, pince les lèvres, enfle les joues et la souffle en vapeur sur le linge déplié, aussi bien que le ferait le meilleur pulvérisateur. Je savais qu'il ne fallait pas voir faire la cuisine; le repassage chinois m'a passablement dégoûté aussi.

Il m'a fallu passer à Victoria toute la journée de vendredi et la matinée du samedi. Après être allé, à 5 kilomètres de la ville, visiter *Esquimalt*, autre baie décorée, je ne sais pourquoi, du titre de port militaire, port sans apparence de fortifications, aucune Anglaise ne

m'invitant à un tour de promenade, je me suis ennuyé selon toutes les règles de l'art.

Tout finit, même l'ennui; ce fut une reine qui vint m'en tirer et elle me berce aujourd'hui sur les vagues du Pacifique. Cette reine s'appelle *Queen of the Pacific.* Le voilà donc cet Océan fameux, cette route des Indes, qu'ont tant désiré voir, qu'ont cherché vainement les premiers explorateurs du nouveau monde. Le Japon et la Chine sont là au bout, pourtant; entre nous pas de montagnes, pas d'obstacle, quelques repas de plus à la table du bord, le temps de lire un bon ouvrage en deux ou trois volumes, et j'y serais. Baste! Il y a du beau et du bon aussi sur le chemin du retour. Laissons cela pour une autre fois, si la tentation me reprend.

Depuis la construction du Cipiar, le passage par le Canada est la route la plus courte pour se rendre d'Europe au Japon et en Chine par l'Amérique. De Liverpool à Yokohama par Québec et Vancouver, il y a 9,946 milles; par New-York et San-Francisco, 11,151. De Liverpool à Hong-Kong par la route canadienne, on compte 11,548 milles, tandis que par les États on doit en faire 12,753. C'est cette différence de distance qui fait tout l'espoir de la Colombie.

La reine du Pacifique est un vaisseau américain, très bon marcheur, qui fait habituellement sa traversée en 60 heures. Les cabines sont confortables, la table excellente, le personnel actif et poli; notre ship n'a qu'un défaut, celui de rouler plus que de raison; la mer est belle et cependant j'ai de la peine à écrire. Cela tient sans doute à ce que le bateau cale peu d'eau et à ce que presque tous les passagers sont logés sur le pont, disposition plus agréable, mais qui augmente l'amplitude des oscillations en élevant le centre de gravité et les rend plus sensibles en éloignant les victimes de l'axe de rotation. La *Reine* marche avec une gaillardise toute américaine; hier, depuis le départ et presque toute la nuit, nous sommes restés plongés dans le brouillard; d'autres auraient sifflé au perdu et ralenti l'allure; notre souveraine n'a pas de ces timidités; *never mind*; elle jette de temps en temps un petit cri d'avertissement et s'en va crânement à toute vapeur. D'ailleurs, elle a pour rassurer son monde un système de sauvetage très perfectionné et j'ai admiré ses nacelles en caoutchouc gonflées d'air; j'ai remarqué aussi un appareil fort simple qui enregistre le chemin parcouru, une espèce de compteur, que fait marcher plus ou moins vite le plus ou moins de tours faits par une hélice, traînée à la

remorque au bout d'une longue corde. L'hélice tournant tord la corde; la corde, se détordant à l'autre extrémité, fait tourner une une roue de ressort.

Nous sommes suivis par quelques mouettes; ce ne sont plus les mêmes que sur l'Atlantique : celles-ci ont le plumage de l'aigle. Les poissons aussi diffèrent sensiblement. J'ai eu la curiosité de parcourir, à Victoria, le marché de la marée et j'y ai trouvé des poissons peints des plus étranges couleurs, les uns, bleus avec des marbrures bizarres, d'autres, bruns avec des dessins rouge brique, etc. On croirait à la mystification d'un plaisant et qu'en lavant, la couleur va partir. On comprend que les Chinois, rien qu'en copiant la nature, aient été conduits naturellement à des excentricités de formes et de couleurs.

Notre personnel de passagers n'est pas intéressant. Nous avons une cargaison de marmots de tous les âges tendres. Que veut-on faire de ce produit? Probablement, on l'exporte aux États où il est rare. Les mamans râlent le mal de mer, les misses poussent des points d'orgue, sans attraper la sonorité du franc rire; les jeunes gens désœuvrés s'étendent sur les coussins; les hommes crachent et fument. Pas d'entrain, pas d'essai de fraternisation; chacun sait qu'il n'en a que pour deux jours et demi et ne se donne pas la peine d'ébaucher des connaissances. Pas un type non plus qui sorte de l'ordinaire. Un monsieur, à grande barbe, me voyant occupé à écrire, est venu me demander si je composais un livre; c'est son cas, mais il travaille dans le silence de la cabine, sinon du cabinet. Il n'est pas de l'espèce désopilante de mon reporter du Cipiar.

Nous arriverons à San-Francisco, mardi 31 août, de grand matin.

San-Francisco, 6 septembre.

Voyageurs! O voyageurs! Combien vous la méritez votre réputation : A beau mentir qui vient de loin! Jour par jour et pièce par pièce s'écroule l'échafaudage de mes idées européennes sur le monde américain. Auteurs badins, qui m'avez diverti avec vos contes, que reste-t-il de vrai dans vos portraits excentriques? Rien. Après tout, je ne veux pas leur jeter la pierre; on arrive avec des préventions incroyables, avec un parti pris de tout voir sous un certain aspect; naturellement on écarte tout ce qui a le sens commun, ça ne serait pas drôle à raconter; en revanche, on glane

tous les cancans de portières, on les refait, on les arrange, on les brode; il n'y a plus un mot de vrai, s'il y en eut jamais un, mais c'est devenu délicieux, le lecteur français rit à se tordre et il daube cet être fantasque et grossier qu'il appelle un Yankee. De l'autre côté de l'Atlantique, on lit aussi ces productions humoristiques et on ne rit pas moins fort, seulement on ne rit pas des Yankees. Un jour ou l'autre, pourtant, il faudra bien en finir avec ces facéties, qui ont trop duré et peindre les Américains tels qu'ils sont. Ce jour-là, ils nous feront honte. A la place de ces demi-sauvages, vous encadrant la tête de leurs deux bottes, fumant au nez des dames et se livrant à diverses autres incongruités, vous aurez un monsieur d'une tenue irréprochable, poli avec les dames, comme on ne l'est plus en France, et disposé à vous rendre tous les services dont il est capable. Ah! je sais bien que je heurte des idées fortement enracinées. Je suis arrivé avec les mêmes préjugés et, ayant vécu, en traversant l'Atlantique, avec un monsieur fort mal élevé, je m'étais dit : C'est un Yankee, voilà bien le type. Or, j'ai su depuis que le particulier était anglais, marchand de chevaux à Toronto. Quand on sort de l'écurie, on n'est pas tenu à avoir des manières distinguées et je ne lui cherche pas noise, mais je veux rendre à César ce qui est à César. Si jamais l'Américain de l'Ouest a pu être semblable à ce rustre, le type s'est fort modifié; ayons donc l'esprit de ne pas toujours rabâcher de vieilles rangaines.

Les femmes ne ressemblent pas davantage aux tableaux de fantaisie qu'on apporte dans son bagage de voyage. J'ai eu beau prendre des tramways, jamais une femme n'est venue me frapper sur l'épaule pour me demander ma place, ni s'asseoir sur mes genoux.

Pas beaucoup plus sincère, la peinture des institutions. Cependant je les ai peu étudiées et je me bornerai à citer quelques faits, qui plaideront au moins les circonstances atténuantes. Que n'a-t-on pas dit de la vénalité des douanes? Je viens de traverser pour la troisième fois la frontière des États; à San-Francisco, pas plus qu'ailleurs, on ne s'est donné la peine de regarder mes effets. Aussi n'ai-je rien de drôle dans mon sac. Vous me le pardonnerez. Et la foire aux places! Là, par exemple, distinguons, car il y a beaucoup de vrai. Les fonctions publiques sont de différentes sortes. Le gouvernement fédéral a ses employés, le gouvernement de chaque État a les siens, absolument indépendants de ceux du gouvernement central. Dans chaque ville, dans chaque canton, etc., il en est de

même. Ainsi, depuis les dernières élections d'il y a deux ans, le parti démocratique est au pouvoir, mais plusieurs États ont des gouvernements républicains et dans chaque État, en général, il y a des villes ayant élu, les unes, des administrations républicaines, les autres, des administrations démocrates. Jusqu'ici, quand les villes ou les États sont tombés au pouvoir du parti de l'opposition, le coup de balai a été complet. C'est vrai. Pour le gouvernement central, le seul véritablement intéressant, on n'a pas le choix entre beaucoup de faits, il n'y en a qu'un. Depuis la guerre de Sécession, le gouvernement avait toujours été républicain et naturellement, arrivé un jour de victoire, il s'était partagé les dépouilles des vaincus. Tous les employés étaient républicains. Lorsque ce parti a été renversé, les démocrates se sont-ils jetés sur la proie? Beaucoup le voulaient; le président a cru plus sage de faire de la conciliation et de rendre la forme démocratique aimable par sa douceur. Il y a deux ans qu'il est à la présidence et il n'a changé que 9,000 employés sur plus de 36,000. De plus, il a fait publier une loi par laquelle il est interdit, dorénavant, d'enlever à quelqu'un ses fonctions sans un rapport motivé. Vous voyez qu'à la chasse aux places, il y a aussi des bredouilles. Les habitants du Sud sont furieux. Ils trouvent un peu dur, après avoir été tenus pendant vingt-cinq ans à l'écart de la gamelle budgétaire, d'être encore obligés de se brosser le ventre, aujourd'hui qu'ils tiennent la queue de la poêle.

L'indignation du Sud est fort excusable quand on pense à toutes les vexations, les injustices, les spoliations, les ignominies dont ses habitants ont été victimes sous le joug des vainqueurs. Si jamais j'entreprends cette histoire, j'aurai beaucoup à dire. Pour ne citer qu'un trait des moins graves, qui se rapporte à la guerre, les États-Unis paient chaque année en pensions de veuves, retraites aux invalides, décorations, une somme plus forte que celle payée pour le même objet par tous les États de l'Europe réunis. Or, les États du Sud contribuent pour une très grosse part à cet impôt et, pas un de leurs combattants, pas une de leurs veuves ne touche un dollar. Le Nord se partage le butin en famille.

Et la justice? N'en dirons-nous rien? Je suis un peu gêné; on m'a cité tant de faits que je ne saurais contester... Je ne doute pas qu'il n'y ait des abus. Comment se fait-il cependant que la plupart des juges entrent en charge pauvres et en sortent pauvres? Comment se fait-il qu'un avocat, dès qu'il a une certaine célébrité, refuse de se

laisser porter pour ces fonctions? Si la justice se vend habituellement, il n'y a pas de meilleure carrière pour faire fortune. Remarquez que je n'ai pas la prétention de dire que, parmi les milliers de juges, élevés à cette dignité par la détestable échelle de l'élection, il n'y a pas de prévaricateurs. Je soutiens seulement qu'ils sont l'exception et qu'il ne suffit pas d'être riche pour se passer le luxe impuni d'être un coquin.

La ville de San-Francisco s'est passionnée pour un procès scandaleux qui dure depuis deux ans et n'est pas près de finir. Le *Palace Hotel* est célèbre dans le monde entier; il passe pour le plus colossal qui existe et en même temps pour le plus somptueux. Son propriétaire, il vient de mourir, était un homme de mœurs faciles. Depuis quelques années, il avait pour maîtresse une fort jolie personne de bonne famille, mais rouée comme une fille de Satan. Quand la demoiselle eut assez préparé ses batteries, elle chercha querelle, fit tapage et demanda le divorce. Etonnement du monsieur : « Le divorce! Mais, chère enfant, point n'est besoin; choisissez entre la porte et la fenêtre. — Vraiment? Et notre mariage secret? — Inconnu, reprend M. Sharon. — Mais, le voici. » Toute la question était là. Si le mariage existait, le divorce donnait à la fille le partage des biens de la communauté, soit pour sa part *une dizaine de millions de dollars*. La pièce, produite par la maîtresse, était-elle vraie ou fausse? On s'est battu sur ce terrain, mais, pendant qu'on livrait bataille ouvertement au grand jour, la mine et les moyens souterrains n'étaient pas négligés. M. Sharon offrit 200,000 dollars (1 million) au juge pour étouffer l'affaire au début. Ce n'était point mal aisé; le juge fut sourd. De son côté l'épouse reniée, qui n'avait pas le sou, sut assez intéresser à sa cause les meilleurs avocats, pour être chaudement défendue.

Ce qui s'est remué de fange pendant ce procès suffirait à combler le port de Marseille. Des témoins furent convaincus de faux témoignage par le juge et ils avouèrent avoir été payés. Bref, après un long travail d'experts, la pièce fut déclarée bonne, le divorce admis et la fille épousa, sans plus tarder, son principal défenseur, un certain M. Teery, qui avait été condamné jadis à quinze ans d'exil, pour avoir tué un homme pendant qu'il était juge à San-Francisco. Sur ces entrefaites, M. Sharon meurt, mais l'affaire reprend de plus belle, car il s'était pourvu en cassation avant de mourir, et de nouveaux experts sont en train d'examiner si les points sont cor-

rectement placés sur les *i* dans le contrat de mariage secret.

Avouez que l'héroïne est peu intéressante. Le magistrat a été incorruptible et je l'en félicite. Cependant supposez qu'il eût accepté le petit million offert par M. Sharon pour étouffer l'affaire, et dites-moi si vous le trouveriez plus méprisable que certains magistrats d'un pays, dont j'ai lu l'histoire et qui, pour conserver un os à ronger, ont fait pendant quelques années d'assez sale besogne?

Vous avez vu Mme Sharon ou Mlle *** récompenser généreusement son avocat. C'est la coutume en Amérique d'intéresser les avocats au succès. On leur dit par exemple : « Si vous gagnez, nous partagerons le bénéfice; si vous perdez, contentez-vous de la veste. » C'est ce qui a eu lieu pour un procès retentissant qui s'est plaidé dernièrement à New-York contre la douane. Tout le monde sait que l'Amérique se protège par des droits d'entrée fabuleux; c'est de bonne guerre et tant pis pour les peuples assez sots pour ne pas lui rendre la pareille. Les employés de la douane, non contents de taxer les marchandises, avaient trouvé le truc ingénieux de faire payer aussi l'emballage. Les commerçants ont réclamé, négocié, enfin intenté un procès; il s'agissait d'une somme presque invraisemblable : 8 millions de dollars, prélevés sur l'estimation des emballages! Le procès a été gagné contre la douane, et les avocats victorieux ont empoché 4 millions de dollars. S'ils avaient perdu, ils n'auraient pas eu d'honoraires.

Pour en finir avec la justice, il est reconnu pourtant qu'elle a les mains liées en certaines occasions : quand un franc-maçon est accusé et que le juge, lui aussi, est un affilié. Tout dernièrement, à San-Francisco, un juge s'est récusé dans une affaire, alléguant qu'il n'était pas libre.

Si l'on affuble les Américains de défauts qu'ils n'ont pas, on les pare aussi de qualités qu'ils n'ont pas davantage. Vous avez lu quelquefois avec quelle stoïcité, voisine de l'indignation, des garçons d'hôtel ont refusé des pourboires. Encore de la pure *humour* d'auteur. D'ailleurs, si c'était vrai, ce serait parfaitement ridicule de la part de ces gentlemen d'office. Le pourboire est accepté sans la moindre répugnance et il ne m'a jamais procuré l'humiliation d'une fausse démarche.

Une chose pourtant m'ennuie. Les Américains ont-ils pour la France une antipathie déclarée? Il est certain qu'en 1870 ils se sont

montrés sympathiques à l'Allemagne. J'étais disposé aussi à leur faire un grief de leur peu d'empressement à recevoir notre fameuse statue de la Liberté, en détresse depuis deux ans et tirée à grand'-peine de son hangar par une souscription particulière. On m'a expliqué, bien ou mal, la raison de ce manque de convenance internationale. La statue a été une tuile. Nos républicains l'ont offerte aux États, au moment où venait d'être élu le nouveau gouvernement. Celui-ci promettait ordre, économie, etc. Les adversaires criaient sur les toits : « Vous allez en voir de belles! » Notre statue arrive en cet instant comme une bombe. Pour la loger sur un piédestal convenable, il fallait une forte somme et demander cet argent par un projet de loi, dont les républicains se fussent aussitôt emparés pour jeter une preuve de gaspillage à la tête des nouveaux venus. Ceux-ci ne s'en sont pas souciés. Voilà l'explication, je la donne pour ce qu'elle vaut. En tout cas, si les Américains nous sont hostiles, je le déplore, car je me verrai forcé de les prendre en grippe et ce ne sera pas de bon cœur.

Pour être la capitale d'un pays aussi fertile que la Californie, San-Francisco est bizarrement placé. Partout ou peut porter la vue, l'œil ne rencontre que des montagnes de sable ou d'une terre rouge, brûlée par l'été, qui prend au soleil des reflets d'or. Il semble que les vapeurs du métal ont stérilisé le sol. Comme position maritime, on n'en trouverait pas une plus belle; la rade de San-Francisco est célèbre dans le monde entier. La ville est assise sur l'arète montueuse, qui sépare le lac intérieur, ou baie, de la haute mer. Naturellement elle fait face à la baie, et ses rues ont beau escalader et redescendre colline après colline, elles s'arrètent encore à 3 kilomètres au moins de l'Océan, qu'elles n'atteindront jamais. Ce n'est pas à souhaiter non plus; ne faut-il pas réserver quelque place pour les parcs et promenades?

La première pépite, découverte dans la Sierra Nevada, le fut en 1849. San-Francisco ne date que de trente ans: qui le croirait? La civilisation a marché rapidement. Ce temps est loin où les chercheurs d'or, organisés en syndicat, s'arrogeaient le droit de rendre la justice et branchaient leurs condamnés jusqu'aux portes de la ville. Un jour on y trouva pendu un juge. C'est probablement à ce temps et à ces mœurs primitives que se reportent ceux qui écrivent les histoires facétieuses. Aujourd'hui San-Francisco fait rêver de lui tous ceux qui y ont passé. C'est la ville des palais, non point de ces

lourds palais de pierre ou de marbre, sévères et majestueux. Les palais de San-Francisco sont en bois. Ne faites point la moue, certes ! Ni le génie de l'architecture ni les richesses de la ciselure et de la peinture ne leur manquent, et ils ont de plus je ne sais quoi de gai et d'enchanteur. On les voudrait habités par les fées. Plus d'un le sont et j'en ai vu. L'intérieur de ces habitations doit être d'un luxe merveilleux par le peu qu'a saisi mon œil indiscret, mais hélas ! aucune lettre d'introduction qui me permette d'admirer à mon aise. Dans les rues et les avenues les plus riches, chacun de ces hôtels est entouré d'un petit parc. Les arbres les plus rares, les fleurs exotiques se rencontrent là avec des espèces plus communes et plus florifères, avec les buissons de fuchsias, les rosiers et tant d'autres. Chaque matin le gazon de ces parterres est tondu avec soin ; évidemment on tire encore de l'or des veines de la Californie. Tout cette richesse me réjouit et ne me fait point envie.

Les quartiers du commerce ne sont pas construits en bois, mais en pierre ou en briques revêtues de ciment ; on y respire la même atmosphère de gaieté et la vie y circule à pleins bords. Peut-être suis-je venu dans un moment exceptionnellement choisi. Les élections provinciales sont prochaines, toutes les notabilités du parti démocratique se sont réunies et discutent les intérêts publics et le choix des candidats. Pas de séances orageuses comme chez nous, pas de disputes ni de discussions oiseuses. Tout se passe dans le plus grand ordre et, deux fois par jour, de grandes affiches indiquent à la population le résumé des délibérations Mon hôtel est envahi par ces politiciens ; les salles de lecture, le péristyle, chaque coin est occupé par les groupes ; on pourrait se livrer à la plus curieuse étude de barbes ; jamais je n'aurais imaginé que cet agrément masculin pût être accommodé de tant de manières différentes. Ce mélange est de l'effet le plus pittoresque.

San-Francisco a son parc ; il est plus que médiocre et les semis de pins, destinés à l'embellir, sont trop jeunes. Les serres seules sont belles et sur un bassin s'étalent des variétés de nénuphars admirables, les unes bleues, les autres rouges, portant des fleurs doubles, larges comme le fond d'un chapeau. Près des serres au milieu d'un frais parterre est une statue. On s'attend à trouver le veau d'or, ce n'est que M. Garfield. La plus grande difficulté de la sculpture est le choix de la pose ; celle de M. Garfield laisse à désirer.

Un rouleau de papier dans une main, il les tient toutes deux sur le ventre, comme quelqu'un qui ne se sent pas bien. Devant lui une femme est assise dans l'attitude du découragement et lui tourne le dos. D'un côté elle s'appuie sur une épée, de l'autre elle porte à bout de bras une couronne et elle a l'air navré. Nécessairement l'artiste a imaginé quelque allégorie ingénieuse, mais pour ceux qui ont, comme moi, l'esprit lourd, cette représentation n'a rien de flatteur pour l'ex-président assassiné.

De *Golden Gate Park* (c'est le nom du jardin), je me suis rendu au bord de la mer à *Cliff House*, autre but de promenade des San-Franciscains. Sur des îlots rocheux, plantés à 100 mètres du rivage, tout un peuple de phoques ou veaux marins prend ses ébats et jappe de la manière particulière à ces bêtes. Elles vivent en bonne intelligence avec les canards sauvages, qui se régalent des miettes de leur table. Personne n'inquiète ces phoques et ils se multiplient à loisir. Un grand restaurant est bâti en face de ces rochers et, à l'ombre de ses galeries, une foule d'oisifs bâillent aux phoques. Ce n'est pas curieux plus de dix minutes.

Le fort *Prœsidio* m'intéresse davantage, non pas que ses ouvrages, dominant la passe étroite de la baie, aient une grande valeur militaire, mais de cette hauteur on jouit d'un panorama magnifique. L'autorité militaire s'est réservé un emplacement assez grand pour pouvoir élever sur cette montagne une forteresse importante.

Je me laisse persuader qu'une excursion intéressante est celle des Geysers, dans les montagnes à l'est de Cloverdale. Cloverdale est à 140 kilomètres au nord de San-Francisco. On va aux Geysers par une route, on revient par une autre; c'est l'occupation de deux jours, une simple promenade de 350 kilomètres, et l'on a traversé une des contrées les plus riches et les mieux cultivées de la Californie.

Je pars donc jeudi matin 2 septembre. San-Francisco étant à l'extrémité d'une longue presqu'île, à moins de filer droit au sud, on est obligé de s'embarquer, pour traverser la baie, mais cette obligation est un inconvénient minime, car les billets sont donnés et les bagages enregistrés à la station des bateaux. De l'autre côté du lac le train attend sous vapeur et l'on n'a que la peine de passer du pont du bateau dans un char.

Le chemin de fer de Cloverdale longe pendant une trentaine de milles des terrains bas, prairies inondées par les eaux de la baie.

Partout ailleurs le pays est entièrement grillé. Il n'a pas plu depuis le milieu d'avril et il ne pleuvra pas avant le mois d'octobre. Cette année d'ailleurs n'est pas exceptionnelle; jamais il ne tombe une goutte d'eau en Californie pendant l'été. Jugez ce que peut devenir l'herbe, jugez aussi ce que doivent être les routes! La poussière de la Californie restera un de nos plus étonnants souvenirs de voyage. Il y en a parfois un pied sur les chemins. Les voitures, à la façon des chars des dieux de l'Olympe, sont constamment enveloppées d'un nuage et la respiration est un supplice qu'on s'épargne le plus possible en retenant son haleine, jusqu'à ce qu'un léger souffle de brise permette de se gonfler les poumons. Tout le monde abrite ses effets sous de longs cache-poussière. Moi je n'en ai pas, et j'ai de plus le ridicule d'être armé d'un parapluie dans un pays où on ne voit pas pleuvoir une fois tous les vingt ans, du mois de mai au mois d'octobre. J'ai été trompé par le brouillard le matin de mon départ. J'ai su plus tard que ce brouillard est un phénomène qui se produit tous les trois ou quatre jours; grâce à la fraîcheur qu'il apporte à la terre, les récoltes ne souffrent pas de cette absence de pluie. Il le faut bien; je traverse des champs d'une plantureuse beauté! des vergers surchargés de fruits, les meilleurs qui se récoltent sur la surface du globe; les vignes ont les feuilles d'un vert noir; l'herbe seule est couleur de paille. De nombreux troupeaux paissent cependant dans les pâturages desséchés et ne sont point maigres. Les vaches de Jersey et celles de race Durham sont très nombreuses ici. L'élevage des chevaux se fait aussi en grand en Californie; ses produits passent pour les meilleurs de l'Amérique et il le faut, puisque dans les courses et les steeples du nouveau monde ce sont presque toujours des chevaux de Californie qui remportent les prix. On multiplie avec beaucoup de zèle notre belle race percheronne. Lorsque je passe, les récoltes de foin et de grain sont faites depuis longtemps dans la campagne. Dans un grand nombre de champs les épis ont été coupés à 2 pieds du sol; on a abandonné des chevaux, qui vivent tant bien que mal à travers cette paille haute, puis, le moment venu, on y mettra le feu et les cendres serviront d'engrais. Les habitants compriment sous des presses hydrauliques leurs foins et pailles, et les cubes rectangulaires, ainsi obtenus, attendent tout l'été, empilés dans les champs, qu'on les rentre sous des hangars ou qu'on les abrite avec des toiles contre les pluies de l'hiver. Car, si l'on reste cinq ou six mois sans eau,

elle arrive ensuite par torrents. Aussitôt la poussière disparaît, les champs et les montagnes se parent de verdure; l'hiver est la belle saison de la Californie; il n'y fait jamais froid. L'été, du reste, malgré la sécheresse, est supportable, les nuits restant fraîches et la chaleur du jour tempérée par le vent de mer.

Jusqu'à Cloverdale le pays est accidenté de hautes collines, dont le bas seul est cultivé, les hautes pentes et les cimes occupées par des pâturages semés de bois. Presque tous ces arbres sont des chênes et, soit que la richesse du sol suffise à tout nourrir, soit que les cultivateurs aiment à se reposer à l'ombre, ils ne les arrachent nulle part et leurs champs en sont pleins. Ces chênes ont le tronc très gros, puisque j'en ai mesuré de 5 mètres de tour et ils n'étaient pas parmi les plus beaux, mais en général les piles ne sont pas hautes. Il faut l'attribuer à deux causes : d'abord ces arbres ne sont jamais en groupes assez serrés et leurs branches s'étalent trop librement; ensuite ils sont aux trois quarts pleureurs, ce qui donne à leurs touffes retombantes une grâce particulière.

A partir de Cloverdale, on quitte le chemin de fer pour monter dans un grand break à six chevaux et l'on s'enfonce dans les montagnes. Les Geysers sont à mi-chemin d'un très long cañon, autrement dit d'une gorge étroite, serrée entre deux chaînes. La réclame américaine a exagéré la réputation de ce site, sans doute pour l'exploitation des voyageurs, qui sont déposés vers le soir dans un hôtel solitaire, où ils sont destinés à être rançonnés sans miséricorde; en face, de l'autre côté du ravin, des bouffées de vapeur indiquent la place des fameuses sources. A peine dépouillé des couches de poussière les moins incrustées, je grimpe aux Geysers et, bien qu'une affiche, placée pour l'exploitation des timides, recommande aux touristes de ne pas s'aventurer seuls, je fais une visite complète. Le lendemain de grand matin j'y suis retourné, car, je ne sais pour quelle cause, l'éruption est chaque matin beaucoup plus forte. Maintenant je serais capable de faire le boniment tout comme un guide et je ne serais pas plus embarrassé pour inventer des *Gouffres du diable*, des *Cavernes de Witchgolden*, des *Portes de l'enfer*. Il y a deux mois, une troupe de passage a joué *Macbeth* à la lueur des torches sur ce théâtre naturel, et il faut avouer que, si les comédiens ont été à la hauteur de leur tâche, l'effet a dû être grandiose.

Toute cette montagne est agitée par le travail du feu souterrain : par places on entend des bouillonnements dans ses entrailles; le sol

est brûlant sous les pieds, et si, du bout d'une canne, vous faites dans cette pâte un trou profond d'un demi-pied, il sort un jet de vapeur. Je me suis cruellement brûlé une main à ce jeu. Mais d'eaux jaillissantes, malgré la promesse des affiches, il n'y en a pas. De tous les côtés sortent des sources sulfureuses, des sources alcalines, des sources ferrugineuses; toutes ces sources sont bouillantes; dans quelques endroits elles s'amassent dans des cuvettes et la vapeur les soulève tumultueusement. La plupart de ces eaux coulent dans un ravin profond, large déchirure dans le flanc de la montagne, dont les bords sont formés de soufre, de fer, d'argile blanche; parfois ces trois corps sont mélangés, parfois ils sont presque purs. Dans des crevasses, des amas de décombres et de cendres accusent un travail ancien et, de plus de cent fissures, de partout, la vapeur sort, ici en jets sifflants, là en larges flocons; plus loin elle suinte à travers le sol; dans quelques passages on est enveloppé par cette vapeur et à demi suffoqué par une odeur âcre de soufre brûlé. Ce ravin est le plus intéressant, mais les deux principaux jets sont ailleurs, sur un autre revers. L'un d'eux est véritablement puissant; la colonne qu'il projette a de 8 à 10 mètres de haut le matin et il souffle avec le bruit d'une forte machine à vapeur. L'ensemble de toutes ces éruptions volcaniques occupe une surface assez vaste puisqu'on met une heure à faire la promenade classique.

Au pied de cette montagne, sur les bords d'un joli torrent, qui reçoit ces eaux détestables, on a construit un établissement de bains, mais, j'évite les bains sulfureux et je les remplace par des excursions : cette fois j'ai été assez heureux pour faire lever devant moi un daim et un renard argenté, une des bêtes dont la fourrure d'hiver est la plus recherchée.

Toute cette chaîne de montagnes est élevée, peuplée de maquis sur les hauteurs et de grands arbres sur les pentes : caroubiers, chênes, oliviers sauvages et autres. C'est la demeure des troupeaux de chevreuils et de cerfs. La route qu'on a tracée dans le cañon, est suffisante, puisqu'on y passe, mais elle est singulièrement étroite; la roue de droite rase les rochers, pendant que la roue de gauche est à un travers de main du précipice. C'est partout ainsi, sauf dans certains passages plus mauvais, où la route est complétée du côté du vide par un ou deux troncs d'arbres. Alors c'est réussi au gré des amateurs d'impressions vives. Il n'aurait pas été beaucoup plus coûteux, pendant qu'on travaillait à la route, de

lui donner 1 mètre de plus de largeur, mais combien elle aurait été moins piquante? Pour tant de voyageurs, les trois quarts du plaisir consiste à se figurer qu'ils ont échappé à quelque grand danger! Les voitures sont des breaks couverts, traînés par quatre et six chevaux, attelés deux à deux, et si le chemin est mauvais, si la voiture est dure, chevaux et conducteurs sont excellents. A la montée on marche comme on peut; à la descente on va à fond de train, à travers ces pentes et ces effroyables tournants. Les chevaux couchent les oreilles et se lancent au galop; la voiture bondit derrière eux; les voyageurs rebondissent dans la voiture, se cramponnent où ils peuvent et recommandent leurs membres à Dieu. Les Américains traitent leurs chevaux avec une remarquable douceur, ce qui ne les empêche pas de tirer de leurs bêtes le même service que nos charretiers et nos conducteurs obtiennent des leurs à grand renfort de brutalités. Je n'ai jamais vu conduire en Amérique autrement qu'avec des filets, si bien que j'en suis arrivé à croire les mors inconnus dans ces pays.

Je rattrape le chemin de fer à Calistoga. J'ai choisi cet itinéraire, parce qu'il me fait traverser un des pays les plus riches en vignes. J'en ai déjà vu beaucoup la veille, j'en vois davantage, je remarque surtout qu'on se dispose à planter dans de vastes proportions. Que feront-ils de tant de vin? Ils n'en boivent pas. Déjà les caves sont encombrées et les propriétaires ne trouvent pas à l'écouler; ils le donnent, rendu à San-Francisco, pour 18 sous le gallon, c'est-à-dire les 4 litres et demi. Encore un point noir pour nous à l'horizon; cet excédent de production partira pour la France et déjà le vin de Californie en connaît la route. Il ne faut pas se faire d'illusions, ce vin est de très bonne qualité : j'en ai bu d'excellent, aussi bien du blanc que du rouge; seulement, dans les hôtels on le paie de 50 sous à 1 dollar la bouteille, quand le vigneron le vend 4 sous le litre. Le plant qui réussit le mieux et fait le meilleur vin est le Zinfandel; le Burger est un bon plant de raisin blanc. Les Américains cultivent aussi le Concord, qualité exécrable, et puis les plants français : le Carignan, le Pineau, le Malvoisie, le Mission, le Chasselas, ce dernier pour la table. Ils ont si bien adopté nos espèces, que leurs vignes commencent à périr sous les atteintes du phylloxéra et ils accusent la France d'avoir produit ce terrible insecte.

L'an dernier, la récolte de vin, en Californie, a produit 25 millions de gallons.

Toutes les vignes sont cultivées à la charrue, les ceps espacés de 2 mètres environ sur $1^m.30$; peu sont accompagnés d'échalas et dans ce cas, les échalas sont très courts et n'empêchent pas les rameaux de courir. La végétation n'a rien de luxuriant, on taille à la mode beaujolaise et la production m'a semblé belle, sans être extraordinaire. Il faut cependant que la terre soit bien fertile, s'il est vrai, que des propriétaires, qui ont payé près de 6.000 francs l'hectare, fassent d'excellentes affaires, malgré le bon marché des produits et la cherté de la main-d'œuvre.

Ce qui manque le plus aux Américains, c'est l'expérience pour la fabrication du vin. Les plus riches font venir des vignerons de France et les paient de 100 à 150 dollars par mois, c'est-à-dire de 6 à 9,000 fr. par an. Combien de familles françaises voudraient trouver de pareilles places ! Ces prix sont simplement normaux pour le pays. Il n'y a pas de petit employé qui n'ait 100 piastres par mois, 6,000 francs par an. Et dire que la vie est à meilleur marché que chez nous ! Il ne faut donc pas s'étonner de l'acharnement qu'on met à la chasse aux places et de l'âpreté des luttes politiques. Une des manœuvres électorales que je vois employée avec succès en ce moment à San-Francisco est la promesse de l'expulsion des Chinois. Des voitures parcourent les rues avec des panneaux grossièrement peints d'images représentant des Chinois jetés à la mer. C'est que les Chinois sont une rude concurrence ; ils sont une vilaine race et une race sale et puante ; leur quartier à San-Francisco est dégoûtant et, là où ils s'établissent, les blancs gagnent la contagion de l'opium.

A Calistoga, j'examinais une vigne en me promenant ; je vois venir à moi un demi bourgeois en manches de chemise, que je prends pour le propriétaire et je commence à lui expliquer que les vignes m'intéressent, parce que j'en possède en France. En apprenant que je suis Français, sa figure s'épanouit, il me serre les deux mains, me comble d'amitiés, et m'apprend que, lui, il est Allemand. « Ah ! Allemand, lui dis-je, en me dégageant ; y a-t-il longtemps que vous avez quitté le vieux pays ? » Le pauvre homme a lu ma pensée et il était en France en 70, car, il me regarde avec des larmes dans les yeux, en me répondant qu'il y a seulement douze ans. Il semble me dire : « N'est-ce donc point oublié ? Sur cette terre d'Amérique il n'y a plus d'ennemis. » L'Allemand a raison, je le sens et je le quitte avec de bonnes paroles. Cependant, je refuse

d'aller goûter sa bière; il me répugne de trinquer avec un homme qui a peut-être tué un de mes camarades. Je n'entre pas chez lui, non plus, de peur d'y trouver un souvenir de France et de le faire rougir. « N'oubliez pas Smidt, le tailleur », me crie-t-il, pendant que je m'éloigne.

Calistoga attend demain la visite d'un gros bonnet de la finance, En son honneur on s'apprête à arroser la ville et à la parer de guirlandes, car on espère que le millionnaire fera quelque chose pour la cité naissante.

Sur la route du retour, je ne vois presque que des vignes. Sainte-Hélène est le centre de cette exploitation; on a planté sur les collines, on a planté aussi dans la plaine et les gelées du printemps sont venues, si bien, qu'il est question d'arracher les vignes basses. En attendant cette extrémité, on fait des nuages artificiels de fumée les matins où la gelée est à craindre. Le procédé a réussi cette année.

Après Sainte-Hélène, j'aperçois à Napa un splendide et énorme palais. Que peut être cela? me dis-je. C'est trop beau pour un gouverneur, trop loin pour être le parlement et ce peuple n'a pas encore d'empereur. On m'apprend que ce palais est un asile d'aliénés. Les grelots de la folie sont bien dorés.

Les PP. Jésuites ont, à San-Francisco, un collège florissant : huit cents élèves, tous externes. Les Jésuites sont arrivés en Amérique à la réalisation d'un de leurs rêves; ils sont Université et il confèrent eux-mêmes, sans contrôle, les grades à leurs élèves. Est-ce bien? Est-ce mal? Dans l'intérêt des études et pour plusieurs autres raisons, je préfère le monopole des examens réservé. En Amérique les études sont en général médiocres, les diplômes s'obtiennent assez facilement, et ils sont purement honorifiques, puisqu'ils ne conduisent à aucune carrière.

Hier dimanche, jour de repos, n'a pas été sans intérêt. Les offices d'abord sont remarquables par la beauté des chants; on y entend des voix de femmes admirables. Ce n'est pas, du reste, que j'approuve ici ce que je blâme en Europe. J'étais à la cathédrale; on en bâtit une autre et on fait bien. Celle-là est enveloppée par le quartier chinois d'un côté, de l'autre par une collection de rues où sur chaque porte est écrit un nom de sainte de l'Ancien ou du Nouveau Testament, seulement les propriétaires sont de petite vertu; c'est abominable.

Dans l'après-midi je suis retourné au parc. La population de San-Francisco est de 350,000 habitants; je pense qu'il y en avait un quart dans cette vaste promenade. Rien de plus curieux que cette foule encombrant les routes et les allées, assise partout où se rencontrent des gazons ou des sièges. Si la prospérité fait le bonheur, ce peuple est heureux, car ouvriers et ouvrières sont habillés avec le luxe de nos plus riches bourgeois; la plupart sont au moins dans l'aisance et la pauvreté est à peine connue. Les équipages se pressent dans les avenues, et les croisements percherons sont brillamment représentés. Au milieu de cette foule élégante ou endimanchée circulent le plus naturellement du monde de véritables mannequins en guenilles, les uns à pied, les autres montés sans selles ni couvertures sur de honteuse haridelles, ou dans des pataches de carnaval. En France, ce monde-là rougirait de montrer sa misère et resterait tristement au logis. Ici, non; chacun prend sa place au soleil et les haillons de Diogène n'excitent le rire et n'attirent l'attention de personne.

Sacremento, 12 septembre.

Les enthousiasmes de la réclame et les récits des voyageurs ont tellement exagéré les charmes de la vallée, célèbre entre toutes, de Yosemite, que j'ai été déçu. Combien plus émouvants et plus grandioses sont les spectacles de nos Alpes et de nos Pyrénées! J'ai presque honte d'établir jusqu'à l'ombre d'une comparaison. Et puis il faut six jours pour la promenade de Yosemite, six jours très pénibles et, sur les six, il n'y en a que deux de bons. En revanche, pendant toute cette longue semaine, on est condamné à ce perpétuel supplice de suffocation, dont je vous ai déjà parlé. Les vêtements, qui ont passé par cette épreuve de la poussière californienne, n'ont aucune chance de s'en remettre; quelque traitement qu'on leur fasse subir, ils ne seront plus jamais propres à un service actif et il faut les mettre d'urgence à la réforme. Même sous leurs cache-poussiere mes compagnons étaient transformés en pénitents gris. Jugez ce que deviennent les cheveux, la barbe, les sourcils et la peau! On ne connaît ni blonds ni bruns, ni blancs, à peine les chauves et, sans les yeux qui brillent, toutes ces têtes paraîtraient sortir d'un long séjour dans la fontaine pétrifiante de Clermont. Dès qu'on s'arrête quelque part, on n'a qu'une pensée : rouver de l'eau et se mettre au net. Peut-être qu'à la longue, on

s'habituerait à cette existence spéciale, mais six jours sont trop ou trop peu. Ajoutez à la poussière une chaleur immodérée ; ajoutez surtout pour moi la compagnie de gens parfaitement antipathiques et vous excuserez ainsi, si vous voulez, mon peu de lyrisme. Mes compagnons étaient au nombre de dix : un Allemand, quatre Anglais, un dessinateur américain, un docteur et sa femme, et un ménage d'occasion. L'Allemand, un très jeune homme insignifiant, était fort convenable ; le dessinateur, bohème très doux et paraissant toujours sortir de la rivière, à voir ses longs cheveux tombant droit, sa figure d'un ovale exagéré, sa barbe effilée, ses pans d'habit interminables, se montrait obligeant et bonhomme ; bonhomme encore le docteur, vieux type, sans cesse grimaçant, de charlatan à lunettes d'or, inventeur d'une pommade pour faire repousser les cheveux sur les crânes d'ivoire et flanqué d'une bonne grosse femme à lunettes d'or aussi. Je me serais accommodé à merveille de leur compagnie, s il n'eussent été éteints par les personnalités bruyantes, remuantes, encombrantes des autres personnages. Les Anglais ont cette sotte manie de vouloir mettre en cause à tout propos les rivalités nationales. Dès la première heure les discussions ont commencé ; je n'en comprenais que des bribes, beaucoup trop cependant, car ces gens, avec le manque de tact particulier à certaines nations, ne se gênaient pas pour parler des Français, même devant un homme qu'ils savaient trop peu versé dans leur langue pour pouvoir leur répondre. Quant aux mots : amérique, américain, anglais, ils revenaient à chaque phrase. Le plus agaçant paraissait être correspondant d'un de ces journaux puritains et gallophobes de la cité. Trapu et bilieux, doué de petits yeux perçants, abrités sous d'épais sourcils gris et d'une puissante mâchoire, indice d'un caractère tenace, il revenait à la charge sans trêve. Pour lui répondre, le parti américain avait un bon champion, ancien officier, décoré d'une rosette arc-en-ciel. Cet homme, d'une intelligence rare, alerte à la riposte, avait la verve amusante et la rondeur d'un bon vivant et avec cela quelque chose qui inspirait la méfiance. Certaines gens de cette allure sont capables de tous les métiers, quand ils ne les ont pas exercés. Lui, par son nom, devait descendre d'une bonne famille allemande et il avait le cœur allemand. A sa remorque il traînait une sorte d'actrice en retraite, bien conservée sous des cheveux presque blancs, coquette et tapageuse. Ces deux amoureux rassis, en train de

rôtir ensemble un vieux tronçon de balai, se livraient à des plaisanteries et poussaient des éclats, dignes d'étudiants du quartier latin en partie joyeuse. Dans les sentiers raboteux où nos montures, ruisselant et soufflant, s'efforçaient de nous hisser en zigzag au sommet de quelque montagne à pic, tout à coup s'échangeait un petit cri folâtre. Les Anglais, si formalistes, dit-on, trouvaient ce genre américain très drôle. Ils en étaient payés par des compliments, et je riais sous cape en entendant les tendresses échangées entre les représentants de deux peuples qui se haïssent sans mesure. Dans ce milieu je me sentais mal à l'aise et je ne recherchais pas les alliances étrangères. J'ai même innocemment fait attraper une indigestion et une courbature à un de nos Anglais. J'escaladais des rochers et je tentais de traverser un torrent au-dessous d'une haute cascade; cet Anglais m'aperçoit, l'honneur britannique se pique aussitôt; le voilà parti sautant de pierre en pierre à ma poursuite. Il me rejoint en effet et le soir il faisait piteuse mine. Ce point d'honneur, stupide entre compagnons de voyage, se retrouvait partout. Après un temps de galop, l'Allemand était-il en tête par hasard, on reconnaissait la supériorité de Bismarck. Avec plus de bon sens l'Allemand haussait les épaules. Voilà les compagnons avec lesquels, bon gré mal gré, mon sort est resté lié.

Les expéditions en pays renommé sont toutes chères; il y a un proverbe pour la Suisse, les voyageurs en peuvent forger un pour Yosemite. La seule monnaie qui ait cours ici est le dollar, et ne prît-on qu'un œuf ou une tasse de café, c'est un dollar; ne prît-on rien du tout, d'ailleurs, ce serait le même prix, car les voyageurs sont taxés à rançon et doivent suer un certain nombre de dollars.

Maintenant quelques mots de la vallée. Le premier jour, départ de San-Francisco; on pousse aussi loin que va le chemin de fer, jusqu'à un point appelé *San-Raymond*. Le lendemain longue journée de voiture sans compensation; on gravit des coteaux de plus en plus élevés, couverts d'herbe brûlée et semés de chênes; le soir, seulement, on entre dans les grands bois, mais on est trop fatigué pour s'étonner de la grosseur des arbres. Ces derniers, comme dans toutes les forêts de la Californie, sont très espacés; sans la raideur des pentes, presque partout on pourrait passer en voiture et je regrette ce fouillis sombre, cet espèce de chaos, qui donne le frisson dans les forêts de la Colombie. On couche en un endroit appelé *Clark's*. Le troisième jour, mercredi, est divisé en deux pauses. Le

matin, on va visiter les fameux arbres de Mariposa, les Wellingtonias, comme on les appelle en France, les *big trees*, comme on dit ici, où le nom de Wellingtonia n'est pas connu. Ces géants ne sont pas groupés ensemble, ils sont disposés un de ci, un de là, parmi un peuple de tous les âges et de toutes les tailles. J'ai trouvé 24 mètres de tour à celui que j'ai mesuré et il passe pour le plus gros, quoique les descriptions américaines donnent des chiffres plus forts. A travers l'un de ces arbres on a pratiqué un tunnel; le trou ne paraît pas très gros, vu le tour de taille de l'arbre, et un grand mail à six chevaux passe aussi aisément là-dessous que sous un arc de triomphe. Plus loin, un tronc renversé gît à terre, et un homme à cheval à côté de lui paraît un pygmée. Ils sont, dit-on, environ six cents du même âge habitant la montagne. Certes, ce sont de vénérables patriarches; est-on saisi de respect en leur présence? La réflexion aidant, peut-être; d'enthousiasme, non. La réclame américaine gâte le spectacle; chaque arbre est catalogué, a son état civil, porte un écriteau et une légende. Encore un sujet de vanterie pour nos voisins! A peine rentré de la promenade aux arbres, on déjeune à la hâte et on repart, cette fois, pour Yosemite. On ne sort pas de la forêt, et si cette vue de montagnes boisées, dont l'œil cherche en vain la fin, a quelque chose de grand, on lui trouve aussi de la longueur. Le soleil tombe à l'horizon, quand nous arrivons sur la hauteur qui domine la vallée. Là, par exemple, le coup d'œil est superbe. On a, creusée devant soi, une étroite vallée, formée de rochers verticaux : à l'entrée elle s'ouvre, d'un côté, par une gigantesque masse de 3,390 pieds de haut, appelée *El Capitan;* de l'autre, une superbe cascade lui fait face : dans le lointain on voit l'enfilade de ses murailles dorées, couronnées de dômes et de pics. La vallée de Yosemite est extrêmement resserrée; d'une muraille à l'autre la largeur moyenne ne dépasse guère 4 à 500 mètres; au milieu, coule une assez forte rivière, alimentée par les cascades; le reste est occupé par des massifs de chênes et de grands pins, dont plusieurs ont 8 mètres de tour. Du pied d'El Capitan à l'hôtel le trajet est délicieux; la fraîcheur est venue, les hauts rochers se colorent et leurs formes variées représentent, tantôt les deux tours d'une gigantesque cathédrale, tantôt une série de clochetons, une brisure noircie par les torrents du printemps, où coule encore un mince filet d'eau, une pointe hardie s'avançant en balcon sur le vide ou cent autres figures.

Sans être bon marcheur, un homme, dans sa journée, peut parcourir à pied tous les sites de la vallée d'Yosemite; nous y consacrons deux courses en voiture et deux à cheval, si l'on peut appeler chevaux ces bêtes à cœur de vache, que l'on fabrique exprès pour les pays de touristes. On nous mène admirer d'abord une flaque d'eau jaunâtre, dans laquelle se mirent les hauteurs voisines, et il est de bon goût, paraît-il, de se pâmer. Ce marécage est décoré du nom de lac *Miroir* et, pour moi, il n'a de remarquable que le dégagement incessant des gaz qui font bouillonner sa surface. Là, nous laissons les voitures pour grimper sur des bêtes apocalyptiques et, avec leur aide, nous arrivons à une chute bien encadrée, tombant verticalement de 350 pieds. Au-dessus de celle-ci en est une autre plus belle, tombant de 900 pieds; nous y arrivons aussi et c'est en cet endroit que le Don Quichotte britannique attrape sa courbature. Ces chutes s'appellent, l'une cascade de Vernal, l'autre cascade de Nevada. La journée se termine par une course en voiture, qui nous fait revoir, avec plus de détails, la partie de la vallée admirée déjà la veille. La journée n'était pas finie pour moi cependant, car, le soir, à la clarté de la lune, j'ai fait une des promenades les plus romanesques qu'on puisse rêver.

Si surfaite qu'en soit la réputation, la vallée d'Yosemite emprunte au ciel limpide et au climat brûlant de la Californie une beauté d'un genre particulier : pas une tache de mousse ni de moisissure ne souille la face de ces montagnes qui réfléchissent la lumière du jour ne se colorant de teintes blanches et roses d'une pureté extraordinaire, et sur lesquelles tranche le noir feuillage des arbustes et des pins. La nuit, quand la rivière roule des paillettes d'argent, quand le contraste des ombres est devenu plus saisissant, quand le silence pèse sur la vallée, ces rochers brillent d'un éclat magique et presque mystérieux.

Le vendredi, il faut partir, mais revenir par le même chemin serait fastidieux; nous louons encore des chevaux et nous gagnons la pointe dite du Glacier, sorte de balcon qui surplombe la vallée de 3,200 pieds.. De cet observatoire, on embrasse l'ensemble de tout ce qu'on a déjà vu et l'on aperçoit au delà la chaîne neigeuse, bien réduite, qui fournit l'eau des cascades. L'hôtel est à nos pieds, nous échangeons des signaux avec les voyageurs fatigués, qui ont préféré la diligence et que nous rejoignons à trois heures pour arriver ensemble à Clark's.

Il paraît que mon idée de promenade au clair de la lune avait

plu; la nuit venue, le docteur propose une visite à un petit lac et il est acclamé. Pauvre docteur! Arrivés au bord, les promeneurs aperçoivent un bateau et s'embarquent. On laisse le docteur sur la rive et la navigation commence. Le pauvre homme ressemblait à une poule qui voit voguer les canards qu'elle a couvés. Sa cane à lui était sa femme, qu'il avait la faiblesse de caresser en public, et toujours cette malicieuse barque, au moment où elle faisait mine d'aborder, virait d'un coup de rame et le tourment du patient recommençait au milieu du rire général. A la fin il partit furieux. Le malheur voulut que je tinsse les avirons pendant ces exercices décevants; il ne me l'a jamais pardonné et son regard est resté chargé de toute la rancune que peuvent abriter des lunettes d'or. La dernière journée, commencée à trois heures du matin, a été rude et, le soir à sept heures, j'étais au lit à Lathrop, mauvais village, composé de deux douzaines de cabarets, point d'embranchement de la ligne ferrée de Sacramento.

Virginia City, 14 septembre.

J'ai quelques heures à donner à la ville de Sacramento. Avant de quitter la gare, j'ai voulu confier la garde de mes effets à un employé. « Bien volontiers, me répond-il, c'est 1 dollar. » Les gosiers américains ont beau avaler des drinks corsés, le pourboire m'a semblé un peu raide et je me suis contenté de recommander mes bagages à saint Antoine.

Sacramento est une ville de 27,000 âmes, sans intérêt. Les maisons sont bâties en bois et paraissent être en carton. Tout le cachet de la ville lui est donné par des avant-toits, supportés par des piliers, qui s'avancent au-dessus des trottoirs. Le seul édifice un peu important est une sorte de panthéon assez ridicule, qu'on appelle le capitole et qui sert d'hôtel de ville. Je ne sais pourquoi les habitants m'ont paru avoir tous de mauvaises figures. Les Chinois sont en grand nombre. Sur un des flancs de la ville, le Sacramento, bordé de saules pleureurs, roule ses eaux jaunes et malsaines, les seules en usage pourtant.

Pendant la nuit, je traverse les montagnes de la Sierra Nevada et, le matin, je suis à la station de Reno, d'où part le railroad de Virginia City, la capitale des mines. Il n'y a que 50 milles de Reno à Virginia et il faut payer 6 dollars pour l'aller et le retour.

Les chemins de fer américains de l'ouest font payer des prix exagérés, toutes les fois qu'ils n'ont pas de concurrence à redouter. A vol d'oiseau, Reno et Virginia sont très rapprochés, mais la voie se livre à d'épouvantables contorsions à travers les montagnes, et, quand on arrive, on se trouve précisément faire face au point de départ, après avoir décrit les trois quarts d'un cercle. La route a suivi quelque temps les contours d'une petite rivière, tout le long de laquelle sont des moulins où se pile le quartz, amené de la montagne, et s'amalgame avec du mercure le métal précieux. Le paysage est loin d'être beau dans la vallée; sur les hauteurs il est affreux. La haute chaîne est absolument nue, mouchetée seulement de maigres touffes de thym sauvage, au travers desquelles se montrent, de tous les côtés, semblables à des grattés de lapins, des travaux de sondage, puis, plus espacées, les grandes baraques des puits et les amoncellements de pierrailles qui en sortent. Près de Virginia, les collines prennent le nom de *Collines d'Or* et sont entièrement bouleversées par les travaux.

Virginia a une population de 10 à 11,000 âmes; c'est une ville mal construite, mal entretenue, qui n'a d'autre raison d'exister que l'exploitation des mines; c'est plutôt un camp qu'une ville et on peut dire qu'il roule sur l'or, quoique les habitants soient pauvres pour la plupart. De même que, dans certaines villes fortes anciennes, on rencontre aux angles des rues de vieux canons de fonte, fichés en terre, la culasse en l'air, pour servir de boutte-roues et donner de la couleur locale, de même ici sont à demi enterrés de gros cylindres de fonte, ressemblant à des canons et terminés par un mince goulot, figurant le bouton de culasse. Ce sont des récipients dans lesquels est venu le mercure. La population de Virginia est, en grande partie, catholique de nom, tout comme les adorateurs du veau d'or étaient israélites. J'avais une lettre de recommandation pour le curé et elle m'avait été donnée à San Francisco par un homme dont l'accueil m'a laissé un souvenir plein de reconnaissance. Son gros ami m'a moins bien reçu. A la vérité, il m'a offert de m'asseoir, mais il m'a laissé partir avec un empressement peu dissimulé et en me donnant quatre lignes de ces recommandations qui ne recommandent rien du tout. Muni de sa lettre, je me rends chez le *superintendant* de la mine principale; en Amérique, le simple titre d'intendant n'aurait pas assez de prestige, il est nécessaire d'y ajouter quelque chose; jusqu'ici, on n'a rien

trouvé de supérieur à *super*, mais, si quelqu'un découvre mieux, il aura sa fortune faite, je le lui promets. Mon *super* est, de plus, général, naturellement. Par malheur, tous ses grades supérieurs ne l'empêchent pas d'être malade et il est au lit depuis plusieurs jours. Je suis reçu dans les bureaux par de simples colonels; on m'y fait quelques grâces et on me dit de revenir dans une heure, qu'alors on me fera escorter pour la visite des puits. Quand je reviens, les portes sont soigneusement fermées; un aide de camp, qui rentrait et qui m'aperçoit, se faufile par une issue de derrière, dont il referme la porte à clef. Le parti-pris est évident. Je n'insiste pas.

Si j'ai été éconduit de la sorte par ceux dont j'aurais pu attendre un bon accueil, je n'ai toutefois pas fait buisson creux et c'est le Samaritain qui s'est montré mon prochain. Je ne voyage pas depuis quatre mois sans avoir pris quelque flair et quelque malice. J'ai découvert une compatriote dans un vulgaire débit de boissons. La pauvre femme a mené une vie fort agitée. Orpheline des montagnes de la Savoie, elle est jetée à dix-huit ans sur le pavé de Paris et, trop fière pour mendier, trop honnête pour demander du pain au vice, elle risque de mourir de faim. Une fois, en 48, tombée défaillante à l'angle du Pont-Neuf, elle est sauvée par une dame, qui déguise sa charité en lui achetant, pour une pièce blanche, quelques-uns des premiers centimes frappés par la République. Elle se met à vendre des journaux et pendant trois mois couche en travers de la porte de l'imprimerie, pour être servie la première. Bientôt ses journaux lui apprennent la découverte de l'or en Californie et elle lit que les servantes s'y louent 100 francs par mois; son parti est pris; elle part. Débarquée dès les premiers mois de 1850, la vie menée par ses semblables lui fait horreur et elle se prend à regretter Paris. Alors elle coupe ses cheveux, s'habille en homme, s'arme d'une pioche et va travailler aux mines sous le nom de Marie Pantalon, qu'elle a gardé. Pendant qu'elle travaillait ainsi, parfois les mains pleines d'or, d'autres fois dans une mauvaise veine, elle savait qu'un terrain, acheté par elle, renfermait une fortune. Seulement elle n'osait y toucher, parce que c'était l'époque des coups de fusil et de la foire d'empoigne; tout le monde se fût jeté sur la proie et elle n'aurait conservé, pour sa part, que les horions. Pour sauver son placer, elle y avait planté de la vigne. Enfin elle avait amassé un gros capital, puisqu'elle a trouvé le moyen de perdre 150,000 dollars dans les mines d'or de Virginia. Aujourd'hui elle possède encore un riche

ranch, mais la malheureuse est possédée elle-même du démon du jeu et, dès qu'elle a de l'argent comptant, elle le hasarde dans les mines où il s'engloutit fatalement. A-t-elle gagné son argent ailleurs que dans son ranch et ses placers? Je ne le crois pas et, d'ailleurs, je ne tiens pas à le savoir. Pourquoi chercherais-je le mal, là où je n'ai trouvé que le bien? En effet, pour me rendre service, la Marie Pantalon d'autrefois envoie chercher dans sa voiture un ancien contre-maître, originaire de la Nouvelle Orléans et parlant français. Cet homme me fait visiter, dans tous ses détails et avec toutes les explications possibles, le seul moulin à quartz, qui soit à Virginia; de cette façon, je ne serai pas obligé de m'arrêter le long de la rivière et de perdre encore une demi-journée. Puis, ce matin, il me procure les moyens de descendre dans un puits et je peux étudier à fond une mine, sous l'escorte intelligente d'un Canadien français. Au sortir de là, pendant que, ruisselant, je me dépouille de mes vêtements de mineur, on me prépare un excellent bain dans une salle voisine. Que Dieu tienne compte au bon Samaritain du bien qu'il m'a fait et que je ne puis lui rendre.

Il y a, dans un rayon d'une huitaine de milles, trente mines autour de Virginia, plus un certain nombre d'autres abandonnées. Toutes ces mines sont reliées entre elles, à 1,500 pieds de profondeur, par une galerie qui a une issue dans la vallée et donne passage aux conduits d'écoulement de toutes les eaux d'infiltration. Cette galerie est la propriété d'une compagnie particulière, à qui toutes les autres compagnies doivent des redevances. La profondeur des puits est variable; je suis descendu à 2,500 pieds; un autre puits en a 3,200. La richesse du minerai l'est également; souvent il n'a que 4 à 10 dollars par tonne et on m'a dit qu'il fallait au minimum 25 dollars pour couvrir les frais; d'autres fois il a jusqu'à 4 et 500 dollars par tonne. Hier j'ai vu charger une longue file de wagons, portant chacun sept tonnes et chacun était estimé de 5 à 600 dollars. Avec de pareils profits les actionnaires devraient recevoir de beaux dividendes. Hélas! Les seuls qui s'enrichissent sont les ouvriers, dont le salaire fixe est de 4 dollars par jour. Je dis les seuls? J'oubliais les quelques millionnaires à la tête de l'affaire. On n'y comprend rien; ceux-là empochent toujours, pendant que le menu peuple fait sans cesse de nouveaux versements. Il est vrai qu'il n'y a pas apparence de contrôle; on ne sait que ce qu'il plaît à ces messieurs de communiquer aux journaux et quand cela leur plaît. De temps en

temps une rumeur circule qu'on a découvert de merveilleux filons; les actions montent; mais, crac! ce n'était pas vrai; on arrête au contraire les travaux et on fait des appels de fonds. Par une véritable fatalité, on dit que, dans ces moments de crise, les hauts bonnets n'ont plus aucun titre dans les mains et qu'ils ont la bonne fortune de pouvoir en distribuer à tous les amateurs, quand circulent les bonnes nouvelles. Un certain M. M*** est fort célèbre à Virginia; il a une fortune prodigieuse dans les mines et ailleurs aussi, puisqu'il est propriétaire d'un des câbles transatlantiques. Il est fort connu dans le monde, choyé à Paris, etc... Quinze jours avant l'explosion de sa chance soudaine, cet homme, au dire des mauvaises langues de Virginia, eût un démêlé désagréable avec la police, faute de pouvoir fournir un cautionnement de 5 dollars.

Il fait une chaleur atroce dans certaines parties des mines; dans ces fournaises les ouvriers ne travaillent que six heures par jour, encore faut-il réduire ce temps à trois, puisqu'ils sont deux par deux et, toutes les vingt minutes, se remplacent pour aller respirer dans un courant d'air. Le travail se fait au pic ou à l'aide de machines à tarières. Les salles et galeries sont boisées comme dans les mines de charbon et bien plus solidement, car il y a d'énormes cavités où les galeries sont étagées et juxtaposées.

Le travail des moulins est complexe :

1° Le minerai est jeté sur des grilles qui séparent le gros du menu. Celui-ci va directement aux pilons par des plans inclinés; le gros prend le même chemin, après avoir été concassé.

2° Les pilons réduisent le quartz en boue. En avant se trouvent des tamis très fins, à travers lesquels passe, quand elle est assez broyée, la poussière, qui est emportée par un courant d'eau sur :

3° Des tabliers en caoutchouc, inclinés et mus par un double mouvement, l'un latéral très rapide, l'autre de rotation lente, dans le sens opposé à la pente. Le sable léger est emporté par le courant d'eau et jeté dehors; les parties lourdes restent sur le tablier, qui les entraîne en remontant le courant de l'eau, et sont recueillies en dessous dans des baquets.

Voilà le minerai concentré; il contient de 3 à 400 dollars la tonne.

4° Alors il est jeté dans des cuves avec du mercure, du sel, du sulfate de cuivre, peut-être autre chose, ces dernières substances destinées à dégager et éliminer les minerais étrangers, en particulier

les sulfures de fer. Dans ces cuves la chaleur est forte et le mouvement de rotation rapide; l'amalgame s'opère. L'opération dure de quatre à six heures. De là, ce mélange passe dans une cuve froide à rotation lente où le mercure tombe au fond. On le fait couler dans des sacs de toile serrée; l'amalgame pâteux est retenu, le mercure, non employé, passe au travers du tissu et est recueilli. Reste à faire évaporer le mercure, ce qui est simple. La séparation de l'or avec l'argent se fait ailleurs dans des laboratoires au moyen de la différence de chaleur de fusion des deux métaux.

Le métal précieux est contenu dans le quartz en poussière tellement fine, que ni l'œil ni le microscope ne peuvent l'y reconnaître; seulement, quand l'argent est en proportion considérable, la pierre prend une teinte bleuâtre. L'or ne fait pas changer la couleur, et, quand on aperçoit une poudre jaune ou des grains plus ou moins gros, ce qui brille n'est pas de l'or, mais du sulfure de fer, dont la présence, loin d'être utile, est fâcheuse.

17 septembre.

J'ai passé la nuit à Reno et je suis emporté vers Ogden. Le territoire de Nevada, accidenté de montagnes pelées et traversé de part en part par le chemin de fer, est *à peu près* désert. Des troupeaux de chevaux ou de bêtes à cornes, des places cultivées sont des exceptions assez rares pour justifier à peine cet *à peu près*. Le reste est abandonné à des plantes aromatiques de couleur terreuse. Quelques lièvres gris y vivent; un loup, qui nous regarde passer à soixante pas, n'a probablement pas d'autre chasse. En fait d'arbres, je n'ai vu que des buissons de saules dans le lit de certains torrents. On dîne au buffet de *Humbolt*, où, suivant la mode de l'Ouest, le *gong* chinois a remplacé la cloche pour appeler les voyageurs; on collationne à celui d'*Elko* et l'on entre sans regret dans la nuit. Vraie journée de Quatre-Temps. Le matin apparaît de bonne heure, à droite, le grand lac salé, mais toujours le désert; il faut entrer dans l'Utah, en plein pays mormon, pour que le spectacle change. Dès la station d'Ogden, embranchement sur *Yellowstone Park* et *Salt Lake City*, la nature reprend une merveilleuse opulence, les champs sont bien clos et cultivés avec intelligence, les prés d'un beau vert, on voit des vergers partout. Les abords de la station sont encombrés par les défilés de francs-maçons, raides et graves, le sabre au poing et la poitrine chamarrée. Il y a devant nous tout un

train de ces farceurs, qui vont festoyer à Saint-Louis. Les sociétés secrètes sont répandues en Amérique avec une effrayante abondance ; on ne voit guère d'homme qui ne porte quelque insigne à son gilet. La multitude des salons ou cabarets et les luttes électorales entretiennent le mal.

Pendant que je demande un billet aller et retour pour Yellowstone et que j'alligne mes 50 dollars sur la tablette du guichet, je prends quelques informations. « Comment! Dix jours au minimum pour la course de Yellowstone? Je crois que vous faites erreur, Monsieur? — Du tout; pour aller au parc, vingt-quatre heures de chemin de fer et deux jours pleins de voiture, autant pour revenir, voilà six jours et quatre jours au moins pour visiter. » J'étais résigné à huit jours, dix m'effraient et d'un geste de croupier je rafle mon or. Tant pis pour Yellowstone; je prends le train de Salt Lake. Une vieille dame bien mise m'aborde, sous le prétexte de me demander un renseignement. Elle parle trois langues et le français fort correctement, ce qui ne me sert guère, car elle me lâche pour deux jeunes personnes, dès qu'elle comprend que je ne suis pas un sujet du prophète. En face de moi, dans le wagon, trois femmes jeunes et déjà criblées d'enfants me regardent curieusement et chuchottent. L'une fait une moue et dit : « Stranger! » Je suis aussitôt méprisé. Ces trois belles appartiennent évidemment au même sérail, car elles ont même coupe de robes et même chapeau d'uniforme, avec des nuances pourtant dans l'ornementation : la plus ancienne l'emporte par le luxe des plumes et la plus jeune ne paraît pas avoir encore conquis tous les grades. Ces femmes descendent à la station qui précède la ville.

« Pourquoi ne bâtit-on pas les villes à la campagne? L'air y est si pur! » Cette naïve réflexion de Mme Prudhomme me revient en mémoire, quand je pénètre dans la capitale des mormons. Est-ce la ville? Est-ce la campagne? Pour une ville, il y a trop d'arbres, trop de vergers, trop de champs; les maisons disparaissent et on ne distingue pas un clocher à trente pas. C'est un parc très habité. On se plaît sous ces ombrages et il y règne une activité, un air de bien-être et de prospérité réjouissant. Je descends dans un très bon hôtel, qui n'a rien de mormonnien, mais, je ne sais si cela fait partie de leurs moyens de propagande, la cuisine est épicée à vous révolutionner les entrailles.

La position de la ville entre le lac et le pied des montagnes peut

ne pas plaire à tout le monde, moi, je la trouve bien choisie. Ce sera plus beau quand les hauteurs seront boisées; pour le moment, elles sont aussi nues que des collines d'un paysage oriental et elles se dorent comme elles au soleil. Les eaux du lac sont tellement lourdes, qu'un homme ne peut y enfoncer jusqu'aux épaules. Quant aux monuments intéressants, ils sont bientôt passés en revue; tous les temples mormons sont à la même place. On est frappé d'abord par une gigantesque forteresse, flanquée de tours aux quatre angles et digne du génie de Bossan. Cet édifice, qui, inachevé, tel qu'il est, ressemble au donjon de Vincennes, a été commencé en 1873 et se poursuit avec une sage lenteur, car il se continue à l'aide de souscriptions, occasion merveilleuse pour les chefs intelligents de remplir leurs poches. Une fois terminé, il sera destiné aux cérémonies mystérieuses. Sur la façade d'entrée, une grande inscription en lettres d'or apprend que ce temple a été bâti à Jésus-Christ par les saints des derniers jours; sur la façade opposée, sept étoiles figurent la grande ourse. A côté, on visite le fameux tabernacle. Il est fameux parce qu'on en a beaucoup parlé, sans quoi c'est un horrible édifice. A l'extérieur, il ressemble à une vaste hutte de castor; à l'intérieur, une ellipse nue, garnie de gradins et d'un rang de tribunes; au fond, des orgues, belles pour le pays, et en avant les sièges des prophètes. Cette salle est, dit-on, remarquablement disposée pour l'acoustique. Le cicerone nous arrête vers les orgues et s'en va à l'autre foyer de l'ellipse tenant une épingle qu'il laisse tomber. On doit entendre le bruit de la chute. Je ne sais pour quelle cause... Je suis un homme de peu de foi.

A côté du tabernacle est un autre temple peu intéressant. Le guide fait son boniment d'un air si convaincu, qu'il attendrit un des visiteurs jusqu'aux larmes, au souvenir des persécutions supportées par les saints.

Voilà tout ce qu'il y a à visiter à Salt Lake; aussi je pars demain matin pour Denver. Deux jours de route. Si l'on était condamné à rester ici, on pourrait aller jusqu'aux montagnes, riches en minerais de toute sorte; on pourrait voir encore des sources sulfureuses, le camp des soldats et autres curiosités de cinquième ordre.

Les soldats sont nombreux dans l'Utah; on croit prudent de garder les gentils contre les saints, auxquels on suppose de mauvais desseins. Sur le territoire entier ils sont 220,000 et la population totale est de 250,000. A Salt Lake City, il y a 25,000 mor-

mons sur 30,000 habitants. La religion de ces braves gens leur permet le mensonge et la calomnie dans tous leurs démêlés avec les gentils, et la mort d'un de ceux-ci leur est comptée pour bonne action; on est donc excusable de prendre certaines précautions. Plusieurs fois les mormons ont essayé de secouer le joug, sans y réussir; pour prendre leur revanche, ils voudraient faire ériger leur territoire en État; ils auraient ainsi leur autonomie et leurs ennemis en verraient de belles. Ils ont du reste en réserve un long chapitre de griefs, car on les persécute dans leurs libertés conjugales; les lois défendent la polygamie et on fait ce qu'on peut pour en dégoûter les mormons. Tous leurs anciens chefs sont en prison. Le président actuel, John Tailor, se cache, probablement pas très loin des jupons de ses femmes, mais enfin il ne se montre pas, et il y a un mandat contre lui. Son bras droit a été arrêté et s'est enfui en abandonnant les 45,000 dollars, qu'il avait dû fournir comme cautionnement, mais, pour rentrer dans ses déboursés, il a fait une quête, qui a produit 56,000 dollars et il a eu ainsi du bénéfice. Ces chefs mormons ne sont point des sots.

Le menu peuple est moins traqué. On ne peut pas mettre tout ce monde en prison; et puis beaucoup n'ont qu'une femme. Le croiriez-vous, ô Françaises? Ce sont les femmes qui se montrent les plus enragées pour le maintien de la polygamie, et cependant leurs maris les font travailler durement pendant qu'ils se reposent.

Les chefs mormons pressurent leurs fidèles et en extorquent tout ce qu'ils peuvent tirer. Les saints vulgaires doivent verser premièrement la dîme de tous leurs revenus, et par dîme, il faut entendre strictement un dixième, sans compter les quêtes et les impôts extraordinaires. Tout cet argent ne reste pas dans les poches des dignitaires; une bonne part sert à corrompre le gouvernement. Ainsi l'année dernière une loi extrêmement sévère, la ruine du Mormonisme, avait été votée par la Chambre; ils ont réussi à empêcher qu'elle ne fût portée au Sénat.

En me promenant, j'ai passé devant le tombeau du vieux Bringham, un grand pré, où il y a place, à côté de lui, pour ses dix-neuf femmes et tous les enfants de ses petits-enfants. Au fond du pré, dans un coin, une pierre plate abrite le repos du prophète; pas d'autre décoration : c'est tout. Avoir eu dix-neuf femmes légitimes, sans le chicaner sur les autres, une légion d'enfants, avoir fondé une religion et en être réduit à cette détresse!

Ce soir à souper, j'étais voisin de deux jeunes Allemands, qui commencent le tour du monde; ils connaissent la France, parlent l'anglais et le français et me disaient que ces voyages lointains deviennent extrêmement populaires dans leur pays. Que n'en est-il de même dans le nôtre!

Denver, 19 septembre.

De Salt Lake City à Denver, le trajet est long, 37 heures et demie de chemin de fer. Il y a quelques compensations à la longueur heureusement; après les interminables plaines arides et les collines chauves, qui font de ces contrées centrales de l'Amérique le pays le plus laid du monde, on entre enfin dans les défilés des montagnes rocheuses. La journée de vendredi, mal commencée, s'achève bien. D'abord, ce sont de hautes collines, littéralement couvertes de buissons, dont les feuilles ont déjà pris les teintes de nos vignes vierges en automne. Ensuite nous pénétrons dans une vallée, fort justement appelée *Castle Valley*. Cette brisure verticale, qui déchire la montagne en suivant des dessins fantasques, est formée d'assises de rochers parfaitement horizontales. Tout le long de ses murailles, le génie des eaux, qui l'a creusée, s'est plu à simuler les plus étranges ébauches de fortification, ici un cul-de-lampe, là des créneaux, ailleurs des machicoulis. Quelques hautes pyramides sont couronnées de diadèmes en saillie, au sommet desquels des pins rustiques figurent de légères aigrettes. Enfin, on arrive à la passe dite *Porte du Château;* d'un côté, un pan de mur de plusieurs centaines de pieds, de l'autre un bloc détaché, qui s'en rapproche, semblable à une grande pile de pont écroulé. Le chemin de fer s'engage sous cette vieille voûte ruinée.

Samedi matin, nous sommes encore dans une étroite gorge, où le tracé du chemin de fer n'a pas dû coûter beaucoup moins de peine que celui de la célèbre route du Chabet el Akra, entre Bougie et Sétif, avec laquelle ce cañon a quelque ressemblance. A trente pas, de l'autre côté du torrent, une bande de daims, qui viennent de boire, remonte en grimpant de rocher en rocher, quand brusquement le train s'arrête. Je crois que les Yankees en veulent à ces jolies bêtes. C'est bien américain de stopper pour un beau coup de fusil! Pas du tout. Deux roues d'un wagon se sont détachées et le véhicule se livre à une danse désordonnée. Les dames crient miséricorde, les hommes crient plus fort pour les apaiser; le désordre va

devenir grave, mais le train s'arrête et tout le monde se jette à terre et court aux nouvelles. Un monsieur, pêcheur convaincu, sans perdre de temps à savoir s'il y a des blessés, ajuste sa ligne et sautant sur les pierres du torrent, lance sa mouche aux truites. D'autres s'exercent à des jeux d'adresse, plaisantent ou aident au sauvetage, car il a été constaté que l'accident n'est pas réparable, et nous sommes obligés de laisser sur la voie nos trois derniers sleeping cars. Les voyageurs, chassés de leurs demeures, s'entassent dans les autres voitures, au grand déplaisir des premiers occupants; qu'y faire? Le moment était mal choisi pour dérailler; nous étions au bord d'un précipice, fort pittoresque, vu d'en haut, peu intéressant à visiter de plus près. Heureusement, les trains américains ont une corde, passant dans le haut de chaque wagon et aboutissant à une cloche d'alarme; il suffit de tirer sur la corde, le mécanicien est prévenu. Ce système vaut mieux que tous ceux que j'ai vus en Europe.

Dans la voiture désemparée se trouvait une bonne dame anglaise, dont j'ai fait la connaissance au temple des Mormons, et qui rentre en Angleterre après dix-huit mois de voyage. Elle vient, tout émue, me raconter son aventure. C'est le troisième accident depuis son départ; en quittant Sydney, l'arbre de couche du vaisseau s'étant brisé, il est resté en panne; près de Melbourne, sa voiture a versé dans le lit d'une rivière débordée. Tous ces déboires sont médiocres, en comparaison de celui d'une amie chez qui elle logeait à Melbourne, et qui a perdu son fils dans une aventure tragique pendant son séjour. Le pays, peu habité, est encore moins routé. Le jeune homme était parti en voiture avec un camarade pour une tournée d'exploration; ils avaient emporté des vivres pour plusieurs jours, mais les deux amis ne reparaissaient pas et on calculait que les provisions devaient être épuisées. Des éclaireurs furent envoyés à leur recherche et rapportèrent de mauvaises nouvelles. Les traces de la voiture avaient été trouvées, croisant le sentier du retour; les jeunes gens avaient donc passé sans le remarquer et leur piste s'enfonçait si loin, qu'on dut revenir sans espoir de les revoir jamais. La bonne dame anglaise a une sérénité d'âme que j'admire. Depuis son départ, elle n'a reçu aucune lettre de ses enfants et pourtant elle ne doute pas qu'on ne lui ait écrit souvent. Voilà dix-huit mois! Il y a beaucoup à parier qu'en arrivant chez elle, elle aura quelque chose à inscrire au chapitre des profits et pertes.

Pendant que je vous racontais cette histoire, nous avons marché et nous sommes en train de faire l'ascension d'un des principaux massifs des montagnes rocheuses. On peut bien dire ascension, puisque, arrivés au point culminant, nous sommes à une altitude de 11,540 pieds anglais. Je ne suis jamais monté aussi haut avec mes jambes. Il a fallu couper notre train en deux et atteler deux locomotives à chaque tronçon. Je fais partie de la queue et il est très amusant de suivre ces deux débris de serpent se courant après et se tordant sur les flancs des montagnes. On dit qu'il n'existe pas de tracé plus extraordinaire. Je vois devant moi notre tronçon de tête décrire des S, des 8, les chiffres les plus cabalistiques; à tout instant, il revient sur nous et passe sur notre tête en montant, sous nos pieds, sur le versant opposé. Quant à la vue des montagnes, elle est fort belle; il n'y a que peu de cimes escarpées; ce sont plutôt des mamelons arrondis, couverts d'arbustes de couleur éclatante jaune ou rouge; on jurerait que ce sont des fleurs. Peu de places blanches et j'en suis étonné, puisque nous sommes à plus de 3500 mètres et environnés de cimes, dont la plupart atteignent et dépassent 4000 mètres. En Europe, tout serait glaciers. S'il y a peu de neige en été, il faut penser qu'elle ne manque pas en hiver, et, sur toute la partie élevée, on a construit, semblables à des tunnels, de longues gaines de bois, auxquelles je ne trouve pas d'autre raison d'être, que la nécessité de se mettre à l'abri de la neige. Le train, à peine sorti d'une de ces gaines, pour laisser aux voyageurs le temps de faire un tour d'horizon, entre dans une autre. Ce passage de montagne n'est pas le seul attrait de la journée. Vers le soir, nous entrons dans le défilé qui est peut-être le plus célèbre en Amérique : on l'appelle la *Gorge Royale.* Si bouillant et rageur qu'il soit, ce n'est pas le torrent qui, à aucune époque du monde, a pu s'ouvrir cette route. Quelle secousse a fendu la haute chaîne avec ces brisures d'éclair? Quelle force a écarté l'une de l'autre ces deux parois verticales de 400 pieds de haut? Le soleil couchant se joue à travers; de larges plaques d'un rouge d'or heurtent sans transition des veines sombres; d'autres faces plus obliques sont émaillées de teintes douces, depuis le bleu d'ardoise jusqu'au rose tendre.

Que notre train paraît petit dans le fond de cette tranchée! Et pourtant que de travaux et de dollars pour lui creuser un sillon! A un certain passage, on a renoncé à entamer le roc, et, pendant

80 mètres, on est en l'air au-dessus du vide. Par une conception audacieuse les ingénieurs américains ont appuyé seulement le pont contre le rocher, et l'ont suspendu comme un lustre par des tiges de fer accrochées très haut.

Le spectacle de la gorge royale a été le dernier; la nuit est venue et nous a caché la superbe gorge de *Toltec* et le non moins célèbre défilé de la *Véta*. Les touristes d'ordinaire s'arrêtent à *Colorado Springs*, à trois heures de Denver, pour visiter *Manitou*, dit le *Jardin des dieux*, renommé pour ses grottes, ses vues de montagnes et les découpures si bizarres de ses rochers calcaires, qu'on croirait voir le squelette d'une ville grandiose, ramené au jour. Quelqu'un, qui a vu les deux, me comparait aujourd'hui Manitou à Pompeï. Je n'ai pu apprécier l'exactitude de la comparaison, car je ne connais ni Pompeï ni Manitou. Qui ne sait se borner ne sait pas plus voyager qu'écrire, et je me suis privé de Manitou pour jouir à Denver du repos dominical.

Denver, qui a surgi tout à coup comme sous la baguette d'une fée, est trop jeune pour avoir une histoire et n'a encore que son ambition. Belle ville, bien bâtie en briques, elle est ornée de monuments au moins très coûteux et partout ses promeneurs ont l'ombre des grands arbres, ce qui est pour moi un des principaux charmes des cités de l'Ouest. Celle-ci est assise sur un plateau de 5200 pieds d'altitude, et un demi-cercle de montagnes l'entoure. Leur pied est à moins de 10 milles et leurs têtes blanches, couronnant des pentes estompées de bleu par la brume, forment un admirable fond de tableau. Le climat est naturellement froid à cette hauteur; les avoines ne sont pas mûres.

Saint-Louis, 23 septembre.

De Denver à Kansas City, le pays, laid et plat, est habité par de grands troupeaux de bétail et de grandes bandes de chevaux. Kansas promet de devenir une belle ville; elle est déjà grande et on se hâte de bâtir à la fois sur des kilomètres en long et en large, comme si tout un peuple en marche était attendu dans ses murs; mais, obligé à y passer une journée, je l'ai trouvée mortelle. Le Missouri, ignoble rivière boueuse, à bords plats et vaseux, se roule à ses pieds.

Saint-Louis était jadis une ville française; il y a vingt ans, on prêchait encore dans notre langue à la cathédrale. Aujourd'hui

l'élément français a été étouffé, et je n'ai rencontré qu'un compatriote, un cocher, qui m'a volé, avec la complicité de la police, institution à laquelle les gens avisés feront bien de ne pas trop se fier dans le nouveau monde. La ville, une des plus considérables des États, manque d'arbres; le Mississipi la traverse et ce n'est pas sa gloire; il n'est pas permis à un grand fleuve d'être aussi sale. Aussi ne lui a-t-on pas même fait l'honneur de quais présentables, et toute la population s'est éloignée de lui. Saint-Louis est entraîné dans un tourbillon de fêtes; j'ai pensé voir renaître la détresse de Toronto et j'ai eu toutes les peines du monde à découvrir un méchant abri, que je paie plus cher qu'une bonne chambre. Les journaux vous auront parlé de son exposition; on en fait un grand tapage de réclame en Amérique; franchement il n'y a pas de quoi, et pour ceux qui ont vu une quelconque des expositions de Paris ou de Londres, la comparaison fait sourire. Mais l'exposition est la moindre des attractions de Saint-Louis, car le grand congrès trisannuel des sociétés maçonniques s'y est réuni cette année. Les journaux parlent de trente mille chevaliers du temple, accourus aux assises de l'ordre; je pense qu'il en faut rabattre, mais il en reste assez pour que tous les hôtels regorgent, au point que bon nombre de ces députations ont dû conserver pour logis les sleeping-cars et les steamers qui les ont amenées. La ville est pavoisée du haut en bas, cela va sans dire, et tous les soirs a lieu une illumination magique. Même les illuminations parisiennes du 15 août, sous l'empire, n'en peuvent pas donner une idée. Les Américains jonglent avec les millions comme nous avec les pièces de 100 sous. Dans toutes les grandes rues, de doubles pyramides de globes rouges, jaunes et bleus, espacés de 3 mètres en 3 mètres et reliées par des cordons de feux multicolores forment une bande lumineuse compacte au-dessus de chaque trottoir. Les édifices publics, beaucoup de maisons particulières resplendissent également de lumières, et, tous les 100 mètres, un immense arc de triomphe s'appuie aux deux côtés de la rue, élevant ses guirlandes étincelantes jusqu'à la hauteur des troisièmes étages. Ce sont les marchands de Saint-Louis qui paient ces folles dépenses.

Tout à l'heure a eu lieu le grand défilé et la revue des troupes du Temple. Évidemment, si l'on réprime le sentiment de douce gaieté que fait naître un pareil déploiement de vanité enfantine, le coup d'œil est très beau. Les commanderies rivalisent entre elles à qui

aura les plus riches bannières, les meilleures musiques et les costumes les plus somptueux. Quelques-uns de ceux-ci, en velours brodé d'or et d'argent, ont coûté à coup sûr plusieurs centaines de dollars. Quelle démence! Il n'en est pas moins vrai que cela tourne la tête aux femmes et à ce badaud qui s'appelle le peuple. Celui de Saint-Louis est grisé jusqu'au délire. Pendant que les chefs défilent à cheval en tête de leurs troupes, ils sont acclamés par les milliers de spectateurs des deux sexes, qui se pressent aux fenêtres et hérissent la double haie vivante sur leur passage. Les musiques suivent, jouant des airs martiaux; enfin vient le corps de bataille, tous les hommes droits et fiers, comme s'ils rentraient après avoir conquis le monde. Les 700,000 habitants de Saint-Louis et les 100,000 étrangers applaudissent, trépignent, agitent des mouchoirs, jettent des fleurs. Cette fantasmagorie a tout le caractère d'une fête nationale.

Les gens les plus sérieux m'affirment qu'en Amérique les sociétés secrètes ne sont pas dangereuses et ne s'occupent que d'œuvres philanthropiques; je secoue tristement la tête et je n'en crois rien. Les poignées d'épées sont des croix, chaque casque ou képi est orné d'une croix; on la retrouve invariablement sur les bannières avec la devise : *In hoc signo vinces*, ou celle-ci : *Rex regum*. Comment ne pas croire que ces gens visent un but religieux, et comment admettre que ce but soit louable, quand aucun de ces prétendus chevaliers ne met les pieds dans une église et que toute la secte est excommuniée par le Pape?

Combien l'américain, vu dans ces fêtes, paraît vain! Il se moque des autres et de nous en particulier. Ah! vraiment, c'est original. Avec leurs rubans, leurs dorures, leurs décorations, les hommes se transforment en véritables reliquaires, et leurs femmes, au lieu de se tenir les côtes, comme ferait la sensée Nicole de Molière, les regardent en se pâmant et se piquent aux corsages les mêmes fanfreluches. J'en conclus que le peuple américain, que j'aime et auquel je me plais à reconnaître de grandes qualités, n'a pas le sentiment du ridicule. Après cela, s'il avait une armée sérieuse, surtout si elle lui coûtait quelques centaines de millions de dollars par an, peut-être n'éprouverait-il pas le besoin d'en imaginer une parodie grotesque.

La chaleur est atroce; expliquez-moi pourquoi on en souffre autant à Saint-Louis à la fin de septembre? Dans trois mois il y aura peut-être 20 degrés de froid. Ainsi va l'Amérique, extrême en tout.

Je vais m'appeler Potier pendant deux jours, et, après m'être exercé pendant quelques minutes, j'ai signé Potier, avec l'audace d'un notaire au pied léger, sur le coupon de retour, que j'ai acheté pour me rendre à la Nouvelle-Orléans. J'hésitais devant la gravité de cet acte, on m'a affirmé qu'un scrupule serait simplement ridicule, et, de fait, bien qu'interdit, le trafic des billets se fait en grand et au grand jour. Mon billet d'occasion m'a coûté 40 francs, j'en ai ajouté 30 pour avoir droit au pullman-car; pour 70 francs je ferai 1,100 kilomètres et je voyagerai avec le luxe qu'on rencontre dans un bon hôtel. Vraiment ce n'est pas cher.

Mes notes s'arrêtent brusquement à Saint-Louis. Ecrites au jour le jour dans une course trop rapide, elles n'ont point la prétention de se poser en étude et n'aspiraient pas à la publicité. En rédigeant ses impressions, telles qu'elles ont été reproduites depuis, le voyageur ne recherchait que le plaisir de causer avec les siens et la joie de venir chaque semaine revivre au foyer de la famille. Quand l'heure du retour fut prochaine, la plume eut droit au repos.

Mais si j'avoue n'avoir pas rapporté d'un voyage de quatre mois et demi les éléments d'une étude sérieuse, pourquoi courir ainsi le monde, me direz-vous, et n'est-ce point gaspiller, pour une futile satisfaction de curiosité, trop d'argent et de forces? Ne soyez pas sévère, ami lecteur, car, après avoir traversé deux fois cet immense continent et comparé entre eux tant de sites grandioses, riches ou désolés, j'ai découvert ce que je ne cherchais guère, que le plus beau pays du monde est celui où l'on est aimé, et cette découverte je ne l'ai pas payée trop cher.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.

